



6-39

Contributions
des chercheurs



40-55

Actualité
des chantiers



56-59

Publications,
colloques, musées

Archēopages

Numéro 15 - Mars 2005



**Un nouvel espace public à Corseul, capitale de cité des Coriosolites :
la place du forum ? • La reconnaissance archéologique des cultures
maraîchères anciennes : l'exemple des aspergeries • X^e Congrès de l'EAA
à Lyon en 2004 • Projets collectifs de recherche**

7,62 € / ISSN 1622-8545

PARUTION



L'industrie du silex du Ve au IVe millénaire dans le sud-est du Bassin parisien

Rubané, Villeneuve-Saint-Germain,
Cerny et groupe de Noyen

Anne Augereau

dAf 97

Documents d'Archéologie Française
Université de Paris 1 - Sorbonne

Ministère de la Culture
Ministère de la Jeunesse, de l'Éducation et de la Recherche
Centre national de la recherche scientifique
Institut national de recherche archéologiques préventives

- Un volume de 21 x 29,7 cm ;
- 2004 ; 224 p. : ill. ; ISBN 2-7351-0984-4
- Prix de lancement jusqu'au 31 mai 2005 : 36 €
- Ensuite : 40 €
- Diffusion : CID-131, bd Saint-Michel-75005 Paris-Tél. 01 43 54 47 15

Sommaire

Sommaire

AUX lecteurs lecteurs

Archéopages est édité par l'Institut national de recherches archéologiques préventives, établissement public placé sous la double tutelle des ministères chargés de la Culture et de la Recherche.

Sa vocation est de faire connaître au plus grand nombre l'activité professionnelle et opérationnelle de l'Établissement.

Le succès d'Archéopages dépend de la qualité éditoriale à laquelle nous attachons tous nos efforts ; elle dépend encore du soutien de ses lecteurs à plus long terme.

Le bulletin d'abonnement que vous trouverez page 59 vous permet de marquer votre attachement à Archéopages, quelle que soit la formule que vous choisissez, quelle que soit la date de démarrage de votre abonnement.

Bonne lecture
La rédaction

► 04 Éditorial

PAR JEAN-PAUL DEMOULE

[RECHERCHES]

► 06 Un nouvel espace public à Corseul, capitale de cité des Coriosolites : la place du forum ?

PAR PIERRE CHEVET ET ROMUALD FERRETTE

► 12 La reconnaissance archéologique des cultures maraîchères anciennes : l'exemple des aspergeries

PAR DAVID BILLOIN ET JEAN-YVES DUFOUR

► 16 X^e Congrès de l'EAA à Lyon en 2004

- Sessions* - Territoires et mobilité des hommes durant la Préhistoire : exemples du Paléolithique en Europe et des premières nations en Amérique du Nord avant le contact européen
- Contribution des matériaux lithiques dans la chronologie du Néolithique ancien et moyen en France et dans les régions limitrophes
 - L'artisanat en contexte d'habitat rural au Moyen Âge (VI^e-XVI^e s.)
 - Archéologie sociale des vestiges funéraires
 - Le bois et ses ressources
 - Archéologie du passé récent
 - Deux rencontres autour du thème des systèmes d'information géographique (SIG) en archéologie

Communication - Lyon-Saint-Georges : un important patrimoine fluvial révélé par la fouille

Poster - Une échelle médiévale en bois trouvée sur le site seigneurial de Rueil-Malmaison, Hauts-de-Seine (VI^e-XVIII^e s.)

► 36 Projets collectifs de recherche

- Habitats et occupation du territoire à l'âge du Bronze et au début du premier âge du Fer en Basse-Normandie
- Caractérisation des productions céramiques de Haute-Normandie du III^e millénaire au début du 1^{er} âge du Fer : typologie et chronologie

[ACTUALITÉS]

► 40 Les chantiers par région : Alsace, Basse-Normandie, Bourgogne, Bretagne, Champagne-Ardenne, Dom-Tom, Franche-Comté, Haute-Normandie, Île-de-France, Limousin, Midi-Pyrénées, Nord-Pas-de-Calais, Picardie, Poitou-Charentes, Provence-Alpes-Côte d'Azur, Rhône-Alpes

[LU, VU, ENTENDU]

► 56 Publications, études, colloques, expositions

Archéopages est édité tous les 4 mois par l'Inrap.
Direction scientifique et technique - 7, rue de Madrid, 75008 Paris. Tél : 01 40 08 80 00 - © Mars 2005
publication@inrap.fr

Directeur de la publication

- Nicole Pot

Directeur scientifique

- Pascal Depaep

Comité de rédaction

- Responsables : Gilles Bellan, Sylvie Dechavanne.
- Anne Augereau, Agnès Balmelle, Geertrui Blancquaert, Jean-Luc Boudartchouk, Armelle Clorennec, Luc Detrain, Anne Dietrich, Luc Jallot, Christine Jouannet, Vincent Lhomme, Laurent Paez-Rezende, Stéphane Vacher.

Équipe rédactionnelle

- Rédacteurs en chef : Gilles Bellan, Sylvie Dechavanne.
- Rédactrice en chef technique : Armelle Clorennec.
- Secrétaire de rédaction : Marie-Christine Carle assistée de Fatima Boukhelifa.

Conception et réalisation

- BOREAL - Groupe TSC - 04 76 90 06 37 - 2 rue Chenevière 38240 Meylan - e-mail : boreal@wanadoo.fr
- Cliché de couverture : Loïc de Cargouët/Inrap.

E d i t

Le 14 janvier 2005 a sans doute marqué une date notable dans l'histoire des relations entre la nation française, ses archéologues et son archéologie. En effet, à l'occasion de la sortie simultanée de deux ouvrages, *La France archéologique, vingt ans d'aménagements et de découvertes*, coédité par les éditions Hazan et l'Inrap d'une part, et *Archéologies, vingt ans de recherches françaises dans le monde*, coédité par les éditions Maisonneuve & Larose et le ministère des Affaires étrangères, le Président de la République a reçu au Palais de l'Élysée une centaine de représentants de la communauté archéologique française. À cette occasion, il a prononcé un discours important et rendu hommage au travail accompli depuis vingt ans, tant en France qu'à l'étranger, par les archéologues français, tous ceux « qui, sur le terrain, sur les chantiers de fouilles, dans les laboratoires, les bibliothèques, les instituts de recherche, jour après jour, poursuivent leur quête patiente et obstinée des racines les plus profondes de notre présent ». Il a souligné l'ampleur des compétences mises en œuvre : « l'usage des nouvelles technologies et de méthodes de plus en plus sophistiquées fait de l'archéologie, au-delà de ses compétences propres, un véritable chef d'orchestre ».

Concernant plus particulièrement notre institut, le Président de la République a précisé : « En France, l'Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap) assume désormais la responsabilité d'une mission essentielle, qui va bien au-delà du sauvetage et de l'urgence, qui amena un jour Victor Hugo à déclarer " la guerre aux démolisseurs " et Prosper Mérimée à créer un service de protection des monuments historiques ». De fait :

« l'accélération et l'emprise croissante des activités humaines expliquent la multiplication des interventions archéologiques sur notre territoire comme hors de nos frontières. Ces interventions ont permis d'éviter bien des destructions, grâce aux quelque deux mille fouilles annuelles de l'archéologie préventive ». Le Président de la République a enfin salué cet « esprit de coopération avec l'État, les collectivités territoriales et les aménageurs, qui préside également aux interventions préventives » et permet de les mener à bien. En définitive, « l'archéologie française, reconnue et saluée de longue date par tous nos partenaires, peut envisager l'avenir avec confiance et elle a le soutien de l'État, en France et dans le monde »¹.

Ainsi, l'affirmation, par la plus haute autorité de l'État, du soutien du gouvernement à l'archéologie préventive est venue relayer les propos du ministre de la Culture tenus en septembre dernier lors de l'ouverture du congrès de l'Association des archéologues européens (EAA) à Lyon². Prononcé peu de temps après la dernière révision, cette fois de technique fiscale, de la loi sur l'archéologie préventive, le discours du ministre avait été prononcé devant des représentants de l'ensemble de la communauté scientifique européenne et montrait aussi que les problèmes de l'archéologie se traitaient aussi, désormais, à l'échelle européenne.

C'est d'ailleurs pourquoi on trouvera dans ce numéro le compte rendu d'un certain nombre de sessions tenues lors de ce congrès de Lyon, et qui montrent la richesse des problématiques et l'intérêt aussi de la tenue de manifestations scientifiques qui dépassent le cadre, non seulement des frontières nationales, mais aussi des spécialités chronologi-

oriental

PAR JEAN-PAUL DEMOULE

PRÉSIDENT DE L'INRAP NATIONAL DE RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES PRÉVENTIVES

ques ou culturelles. De fait, près d'une quarantaine d'archéologues de l'Inrap ont participé à ce congrès – le prochain doit se tenir à Cork, en Irlande.

Le rôle de l'Inrap est, en effet, comme pour tout institut de recherche français et comme l'ont réaffirmé à plusieurs reprises les ministères de tutelle, non seulement d'accomplir ses missions de prévention en France, mais aussi de développer des coopérations scientifiques et culturelles à l'échelle de l'Europe et, plus généralement, à l'échelle internationale. C'est pourquoi l'Inrap, en tant qu'institution, participe, non seulement aux réunions de l'Association européenne des archéologues, mais aussi à celles de l'Europae Archaeologiae Consilium (EAC) qui réunit, avec l'appui du Conseil de l'Europe, les responsables des différents services nationaux européens ayant en charge l'archéologie. Et, par ailleurs, près d'une centaine d'archéologues de l'Inrap sont présents chaque année sur des chantiers archéologiques à l'étranger.

C'est dans cet esprit aussi que l'Inrap a coorganisé à Alger en décembre dernier, avec l'UNESCO et en liaison étroite avec les ministères français et algérien de la Culture, un séminaire de trois jours consacré à l'archéologie préventive et auquel ont participé environ deux cents archéologues venus de l'ensemble des pays du Maghreb. Cette manifestation a débouché sur une série de recommandations qui pourraient fournir la matière, à brève échéance, d'un texte international, à l'échelle du Maghreb d'abord, régissant l'archéologie préventive et analogue à ce qu'est la Convention de Malte pour l'ensemble des pays européens. Plusieurs autres prolongements sont prévus, dont le principe d'une réunion annuelle, la prochaine devant se tenir à

l'automne 2005 en Lybie. La question est d'ailleurs désormais posée de la rédaction d'un texte qui permettrait de poser les problèmes de l'archéologie préventive à un niveau international. En effet, si l'UNESCO a pu prendre en charge le sauvetage de sites prestigieux, tels Abou Simbel ou Angkor, et édicter la liste des sites du « Patrimoine mondial », elle a jusqu'à présent peu attiré l'attention sur la destruction quotidienne, par milliers d'hectares sans doute chaque jour, de sites archéologiques plus modestes et moins visibles, mais pourtant fondamentaux pour la compréhension de l'histoire humaine. C'est pourquoi il pourrait être envisagé, sans doute dans ce cadre approprié de l'UNESCO, de développer la réflexion dans cette direction.

Comme l'a rappelé la réunion de l'Élysée, l'archéologie, qu'elle soit menée en France ou à l'étranger, est une dans ses méthodes et dans ses buts, tout comme est un le patrimoine archéologique de l'humanité toute entière.

PARIS, LE 11 MARS 2005

1 Le discours du Président de la République est disponible sur le site de l'Inrap (www.inrap.fr) ainsi que sur celui de la Présidence de la République (www.elysee.fr)

2 Le discours du ministre de la Culture est également disponible sur le site de l'Inrap.

Un nouvel espace public de cité des Coriosolites : la

(CÔTES-D'ARMOR)

PAR PIERRE CHEVET ET ROMUALD FERRETTE

En 2002, la municipalité de Corseul décide de réaliser une salle des fêtes et un groupe scolaire destinés à remplacer des aménagements préexistants devenus obsolètes. Les parcelles retenues pour ce projet couvrent pratiquement un hectare, entre le stade municipal et l'actuelle école publique dont les locaux seront conservés afin d'accueillir un musée archéologique.

Des vestiges supposés

À une dizaine de kilomètres des rivages de la Manche et à peine à vingt kilomètres au sud-ouest de Saint-Malo, l'agglomération de Corseul (Côtes-d'Armor) est en grande partie implantée sur la ville antique de *Fanum Martis*, capitale de cité des Coriosolites (fig. 1) (encadré A).

L'extrême sensibilité du secteur, situé entre les *decumani* D1 et D4 et les *cardines* CA et CI, soit pratiquement au cœur de l'agglomération antique et, qui plus est, dans le secteur présumé du centre monumental, a conduit le service régional de l'Archéologie de Bretagne à prescrire en 2002 un diagnostic archéologique assorti d'un cahier des charges scientifique particulièrement exigeant (encadré B).

L'existence de vestiges archéologiques sur le site ne faisait aucun doute. Les terrains à étudier, organisés en une bande de 200 m orientée nord-sud, sont en effet traversés par les *decumani* D2 et D3 et encadrés à quelques mètres près par les *decumani* D1 et D4. Le *cardo* CH prend également en écharpe la partie orientale du site. C'est enfin l'îlot urbain situé dans la partie sud-est du secteur d'étude qui pourrait correspondre au *forum*. L'environnement immédiat est en outre particulièrement riche. À l'est, se trouve le site de Monterfil, quartier fortement urbanisé à vocation commerciale (Kerébel 2001) (fig. 2).

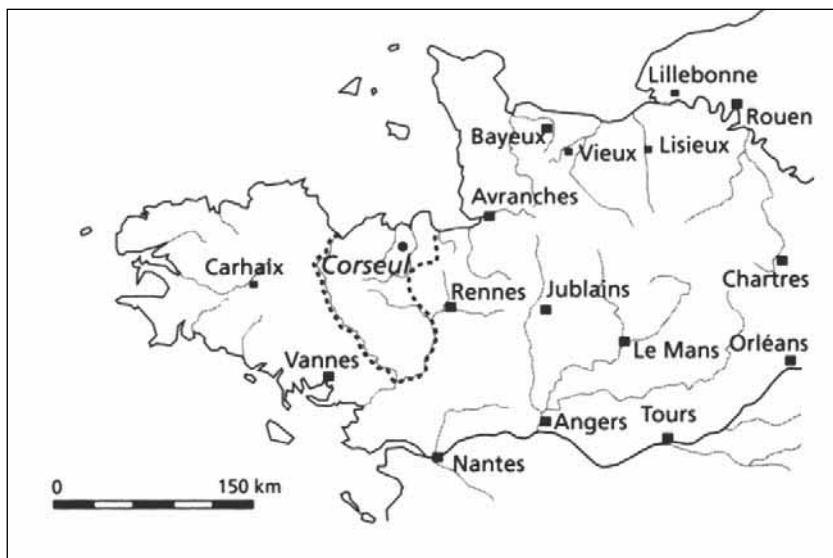


Fig. 1

Le territoire des Coriosolites.

Immédiatement à l'ouest et au nord-ouest, les sites de Champ Mulon (Bardel 1996) et de la salle des Fêtes (Fichet de Clairfontaine 1985) ont également révélé des zones d'habitat (*domus*) durant tout le Haut-Empire. Au nord-est et à l'est, l'absence de fouille ne permet pas de caractériser la nature précise de l'occupation, mais des photographies aériennes et les témoignages locaux rendent compte de la présence de nombreux vestiges, probablement en partie détruits dans les années 1960 lors de la réalisation du stade.



à Corseul, capitale place du forum ?

A L'histoire de Corseul en bref

Fondée ex nihilo probablement quelques années avant notre ère, la cité s'est épanouie durant le Haut-Empire. Au sommet de son expansion, elle couvrait une superficie d'environ 30 à 35 hectares et occupait la quasi-totalité de la retombée sud orientale d'une petite colline culminant à 90 m.

L'agglomération se déployait autour d'une trame directrice formée d'un réseau orthogonal de rues presque parfaitement orienté nord-sud et qui paraît s'être mis en place progressivement durant la première moitié du I^{er} s.

Comme c'est souvent le cas en Gaule de l'Ouest, cette régularité « à la romaine » trahit une topographie peu contraignante se prêtant aisément à la mise en place d'un urbanisme géométrique. La parure monumentale de la ville est en partie connue, même si le centre monumental n'a jamais été découvert. Les auteurs le placent volontiers entre les *decumani* 1 et 2 et les *cardines* A et H.

Fanum Martis n'échappe pas à la crise de la fin du III^e s. Dépourvue d'enceinte urbaine, elle connaît un net déclin malgré les traces évidentes d'une occupation qui se poursuit au moins ponctuellement durant le IV^e s. mais reste difficile à caractériser. Parallèlement, la ville antique d'Alet (proche de Saint-Malo), située sur la rive droite de l'embouchure de la Rance, connaît un fort développement durant le IV^e s., laissant présager un possible déplacement de la capitale des Coriosolites vers cette cité, encore que cette hypothèse reste largement discutée pour l'instant.

Trois voies structurantes

À l'issue des différentes investigations conduites sur le terrain, un schéma organisationnel relativement clair peut être proposé pour le Haut-Empire. Malgré une reconnaissance verticale, souvent limitée du fait du caractère non destructif de la majeure partie des sondages réalisés, il est possible d'en apprécier certains traits de l'évolution.

Les trois voies attendues sur le site (*decumani* D2 et D3 et *cardo* CH) ont bien été mises au jour, à des emplacements correspondant à peu de chose près à ce que l'on prévoyait. Une succession d'empierrements en silex définit des surfaces de roulement entre lesquelles s'intercalent ou non des couches de blocaille de micaschiste formant des radiers de stabilisation drainants. Leur largeur avoisine les sept mètres.

Dans la plupart des cas, la présence de fossés bordiers a été démontrée. Cette configuration ne présente aucune originalité par rapport à ce qui a été observé à Corseul à l'occasion des fouilles antérieures.

Ces voies séparent des îlots au sein desquels la nature de l'occupation peut varier de façon très sensible. En l'espèce, le *decumanus* D2, qui traverse orthogonalement le site dans son tiers sud, apparaît comme une limite importante de part et d'autre de laquelle se développent des environnements très différents.

Un secteur d'habitat au nord

Des solins continus en pierres sèches, des sols construits (cours extérieures et *ambitus* greffé sur le bord nord de D3) ou en terre battue et, à l'occasion, des restes de foyers domestiques ou artisanaux sont répartis sur les deux tiers nord du site. La zone se caractérise également par l'abondance des tessons de céramique. De part et d'autre du *decumanus* D3, les vestiges peuvent être interprétés comme les restes d'un quartier d'habitat associant des structures à vocation artisanale. On constate une sensible raréfaction des structures construites au nord du *decumanus* D3, allant de paire avec la multiplication des fosses dépotoir, autant d'éléments pouvant indiquer que l'on s'éloigne du centre urbain.

Le développement du quartier d'habitat remonterait ici à l'origine de l'occupation, que la découverte de céramique permet de situer vers les origines de notre ère. En revanche, la relative rareté des formes du II^e s. et l'absence totale de récipients du III^e s., pourtant abondants à Corseul, plaident en faveur d'une disparition des couches supérieures du site. Cette hypothèse recoupe les témoignages décrivant une destruction partielle du site durant les années 60.

Au sud du *decumanus* D2, la nature des vestiges, qui se développent sur une épaisseur comprise entre 0,70 et 1,50 m, est radicalement différente et témoigne de trois états successifs.

B Les prescriptions scientifiques de l'État

L'objectif poursuivi par l'opération archéologique était double. Il visait, d'une part, à établir un document aidant à la conception d'un projet architectural compatible avec la conservation in situ des vestiges qui le nécessitaient et, d'autre part, à tenter de préciser la connaissance scientifique de cette partie de la ville antique, au moins dans ses derniers états. Ce second point jouait au demeurant un rôle essentiel quant à la définition des éventuelles zones à préserver de toute destruction, y compris par une fouille préalable. Un corollaire implicite était d'étendre l'intervention à toute la surface couverte par les parcelles touchées, sans se cantonner à la simple emprise prévue des futurs bâtiments. En effet, le souci conservatoire affiché par le SRA imposait une connaissance de l'entière superficie disponible afin de pouvoir proposer en toute connaissance de cause un éventuel déplacement des bâtiments à construire si leur implantation initiale touchait des secteurs trop sensibles sur lesquels une conservation était préférable à une fouille préventive.

Au final, la cartographie extrapolée de l'organisation spatiale des vestiges, assortie de leur profondeur d'enfouissement, permet de différencier :

- les zones « non constructibles » du fait d'une incompatibilité entre le projet et la conservation des vestiges. La conservation est dictée par la nature ou la qualité des vestiges, l'incompatibilité pouvant résulter d'une trop faible profondeur d'enfouissement ou d'une opportunité d'exclure tout aménagement de surface en prévision d'une éventuelle recherche programmée ;
- les zones « libérables » par une fouille préventive ou des solutions techniques architecturales ;
- les éventuelles zones libres de toute contrainte archéologique.

Mis à part quelques contraintes liées à la présence de réseaux enterrés ou des accès délicats dus à l'exiguïté de certaines parcelles, l'intervention s'est déroulée sans difficulté notable. Pour des raisons évidentes de sécurité ou d'accès et en accord avec le SRA, les parcelles de la cour de l'école et de la place goudronnée devant la salle des fêtes n'ont pas été étudiées.

La première phase d'investigation s'est soldée par la réalisation de huit tranchées non destructives positionnées en accord avec le SRA afin d'obtenir des profils est-ouest et nord-sud, les plus continus possible, du sommet des vestiges. Quatre sondages complémentaires, destinés à vérifier ou à affiner les informations déjà disponibles, ont ensuite été réalisés. Ils complètent des fouilles ponctuelles pratiquées dans les tranchées précédentes afin d'évaluer puissance, qualité de conservation et, dans la mesure du possible, nature fonctionnelle des vestiges. Ce sont donc au total douze sondages en tranchées représentant un taux de reconnaissance d'un peu plus de 8 % qui ont été réalisés.

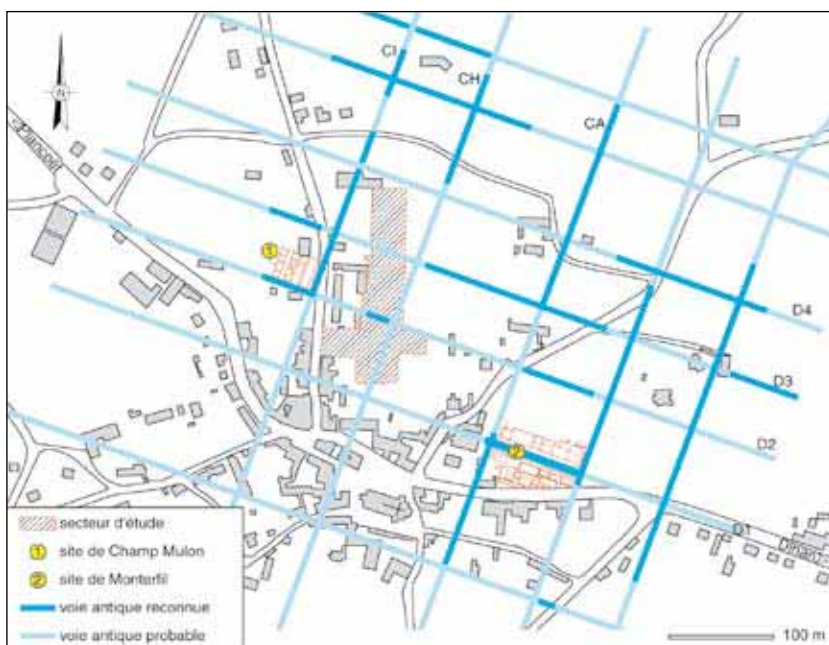


Fig. 2

Localisation du secteur d'étude et environnement archéologique (fond urbain et voirie antique d'après SRA Bretagne).

Un habitat perturbé par d'importants terrassements au sud

Les traces d'occupation les plus anciennes sont des fonds de fosses peu profonds, creusés dans le substrat, qui conservent dans leur remplissage des tessons augustéens et/ou tibériens (milieu du 1^{er} s.). Aucun environnement stratigraphique contemporain de ces creusements n'a été mis en évidence. Pourtant ces vestiges ténus témoignent

de l'existence d'occupations pour ces périodes. Cette situation s'explique vraisemblablement par une vaste campagne de terrassement sur tout le site, se matérialisant par un décapage quasi systématique de cet état. Les témoins les plus anciens se retrouvent ainsi uniquement conservés dans les structures fossoyées. La disparition des autres vestiges empêche de caractériser ces premières occupations, mais il y a fort à parier qu'elles faisaient le pendant des habitats observés au nord du *decumanus* D2. Les premiers éléments qui succèdent aux terrassements responsables de cette disparition reposent directement sur le substrat. Une fourchette comprise entre +50 et +70 peut être retenue avec une relative confiance pour cet épisode de remodelage topographique du site.

Un premier espace public

L'état 2 est caractérisé par quelques restes de murs maçonnés à la chaux de forte largeur, (entre 0,80 et 1,10 m) et surtout par plusieurs tranchées de gabarits similaires dont certaines, en partie comblées par des déchets de mortier et une blocaille informe, suggèrent qu'il s'agit de négatifs de récupération de murs. Ces structures sont parfois en relation fonctionnelle avec quelques dépôts qui coiffent directement le substrat. Mais il est difficile de proposer un schéma organisationnel explicite. De par leurs orientations, conformes à celle des voies proches, leur construction est postérieure à la mise

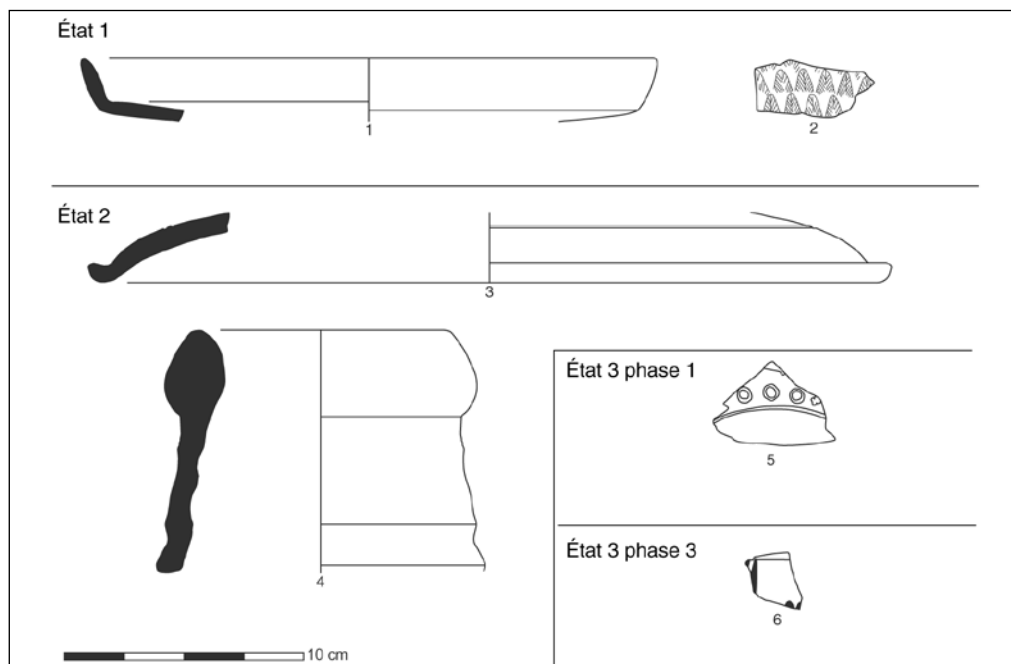


Fig. 3

Quelques marqueurs chronologiques provenant du secteur au sud du *decumanus* D2 :
1 assiette à bord oblique Menez 22/27 (Menez 1985) ; **2** gobelet à parois fines de type Beuvray à décor de palmettes ; **3** plat à engobe rouge pompéien ; **4** fragment d'amphore liparote de sous-type 1B (Borgard 2001) ; **5** fragment de panse de Drag. 37 des ateliers du centre de la Gaule ; **6** fragment de gobelet Déch. 72.

en place de la trame viaire datée à Corseul de la seconde moitié du I^{er} s.

Ces éléments laissent à penser qu'il s'agit d'un ensemble public avec de volumineuses constructions. En effet, ce type de travaux d'ampleur, notamment des terrassements à grande échelle réalisés au détriment d'une occupation préexistante, n'est généralement pas l'œuvre d'aménagements privés. Ils relèvent le plus souvent de programmes urbains mis en place par le pouvoir central ou municipal, soit pour améliorer ou modifier l'urbanisme d'un secteur, soit pour installer un édifice public.

Si l'on s'appuie sur cette idée, ainsi que sur la présence de maçonneries de fortes largeurs et la rareté du mobilier, il est séduisant d'envisager le développement d'un espace public succédant au quartier d'habitat durant la seconde moitié du I^{er} s. Cette hypothèse est d'autant plus recevable que le troisième état correspond, quant à lui, à un espace public avec une architecture monumentale clairement identifiée.

Une composition monumentale

Le troisième état est caractérisé par des maçonneries à la chaux, construites sur d'importants remblais, et dont les largeurs minimales sont de l'ordre de 0,80 m. Certaines d'entre elles sont en partie ou totalement récupérées, mais d'autres montrent encore une élévation sur parfois 1,50 m de hauteur. Trois phases successives ont été individualisées. La date de construction de ces structures est difficile à préciser. Un unique

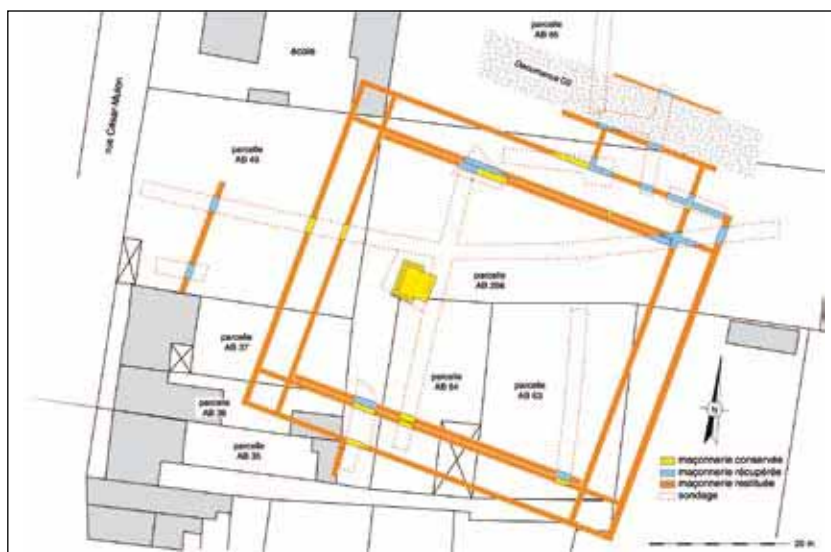


Fig. 4

Sud du *decumanus* D2, plan-masse et restitution des vestiges de l'état 3.

tesson, des ateliers du centre de la Gaule (Drag. 37) (fig. 3, n° 5), pour lequel on peut exclure une situation intrusive, indique un *terminus post quem* du milieu du II^e s. sans autre précision. Cette proposition est compatible avec la récolte de céramique du II^e s. dans les dépôts d'utilisation des structures.

L'élément central est une place mesurant 44,20 m du nord au sud par 37,60 m d'est en ouest (fig. 4). Deux états d'occupation successifs, séparés par un remblai de 0,50 à 0,60 m, ont été mis en évidence. Cette place, légèrement surbaissée par rapport à son environnement, est entourée sur ses quatre côtés par des galeries portiques dont trois forment des terrasses, au nord, à l'ouest et au sud.



Fig. 5, 6 et 7

Platée et galerie surélevée
ouest en arrière plan
(cl. H. Paitier/Inrap).

Platée du petit édifice cultuel
(cl. H. Paitier/Inrap).

Vue de profil de la platée du
petit édifice cultuel, construite
en gradins
(cl. H. Paitier/Inrap).

Les galeries orientales et occidentales, dissymétriques, mesurent respectivement 4 et 5 m de largeur. Les deux autres sont identiques, larges de 4,50 m environ. Enfin, la galerie ouest est surélevée par rapport aux autres (fig. 5). Plusieurs constructions ont été identifiées dans l'espace central. Deux petits aménagements horizontaux à leur sommet sont interprétés comme des socles, tandis qu'un édicule de 5,50 x 3,25 m, remplacé ensuite par une construction à gradins pratiquement carrée (5,20 x 5,60 m), correspondrait à un petit édifice cultuel (fig. 6, 7). Entre la galerie nord et le *decumanus* D2 se trouvent au moins deux volumes quadrangulaires dont les murs extérieurs viennent jusqu'au bord de la voie. Des constructions se développent également le long de la galerie sud, mais celles-ci, situées en limite d'emprise des terrains étudiés, n'ont été qu'entraquées. À treize mètres à l'ouest de la galerie occidentale apparaît une importante construction matérialisée par un mur large de près d'un mètre et reconnu sur au moins 12,50 m. À l'est, aucune trace de construction contemporaine n'a été formellement identifiée, mais le site est très arasé dans ce secteur.

La phase de démantèlement est datée par un fragment de coupe du III^e s. (Déch. 72), récolté dans les couches de destruction d'une des constructions. Mais il ne s'agit là encore que d'un *terminus post quem*, et la destruction du site a pu être réalisée seulement au IV^e s., bien qu'il faille souligner l'absence remarquable de mobilier plus tardif, de la fin du III^e s. par exemple.

Ce démantèlement est le dernier événement clairement identifié sur le site. Les traces de dispositifs sur poteaux plantés peuvent indiquer la mise en place d'échafaudages liés à cette destruction. Si le début du dérasement du site est difficile à dater, on peut penser qu'il s'est poursuivi de façon discontinue durant de nombreux siècles et jusqu'à il y a peu. Ainsi, plusieurs tranchées contemporaines témoignent de reconnaissances commandées au début du XVIII^e s. par M. Le Peltier de Souzy à M. Simon de Garengneau, employé par Vauban aux fortifications de Saint-Malo et de Brest, afin d'évaluer les ressources en pierres de construction du site de Corseul.

La découverte du forum ?

Les caractéristiques géométriques de cet ensemble, tant du point de vue de son insertion dans la trame viaire (à cheval sur deux îlots) que de son organisation architecturale ou de ses dimensions, laissent penser qu'il s'agit du *forum*

(fig. 8). La composition est en effet comparable à celles qui se rencontrent sur de petits *fora* du Haut-Empire comme à Feurs, à Nyon ou encore à Szarmizegetuga, en Roumanie, dont la place ressemble à s'y méprendre à celle de Corseul. L'existence de petits édifices culturels, pas nécessairement centrés et coexistant avec d'autres massifs construits (bases d'autels ou socles de statues), y est fréquente. Enfin, la place du *forum* n'est qu'un élément d'une triade indissociable dont les deux autres pôles, temple et basilique, seraient à rechercher à l'est et à l'ouest du site. L'important mur reconnu à l'ouest du portique occidental pourrait correspondre à l'un de ces deux édifices.

Conclusion

Plus que pour l'habituel diagnostic en site stratifié avec définition des cotes d'enfouissement et de l'épaisseur stratigraphique des vestiges, cette intervention a nécessité la mise en œuvre de moyens très conséquents qui rendent compte des besoins nécessaires à une réelle approche patrimoniale telle que l'exigent des sites comme *Fanum Martis*. Ces moyens, pour inhabituels qu'ils soient dans le cadre d'un diagnostic, ont permis d'extraire des données fondamentales pour la compréhension du site.

Leur présentation aux collectivités territoriales a clairement montré l'enjeu scientifique et a conduit le SRA à geler l'aménagement des parcelles où se situerait le *forum* en l'attente d'une décision quant aux actions à mener au sud du *decumanus*

Bibliographie

- Bardel 1996 : BARDEL (J.-P.). Il y a trente ans, le Champ Mulon. *Patrimoine, Bulletin de la Société archéologique de Corseul*, n° 10, 1996, p. 22-37.
- Fichet de Clairfontaine 1985 : FICHET DE CLAIRFONTAINE (F.). *Rapport de fouille de sauvetage, La Salle des Fêtes*. Service régional de l'Archéologie de Bretagne, 1985.
- Kerébel 2001 : KERÉBEL (H.). *Corseul (Côtes-d'Armor), un quartier de la ville antique. Les fouilles de Monterfil II*. Paris : Éd. de la maison des sciences de l'Homme, 2001. 252 p. (DAF ; 88).

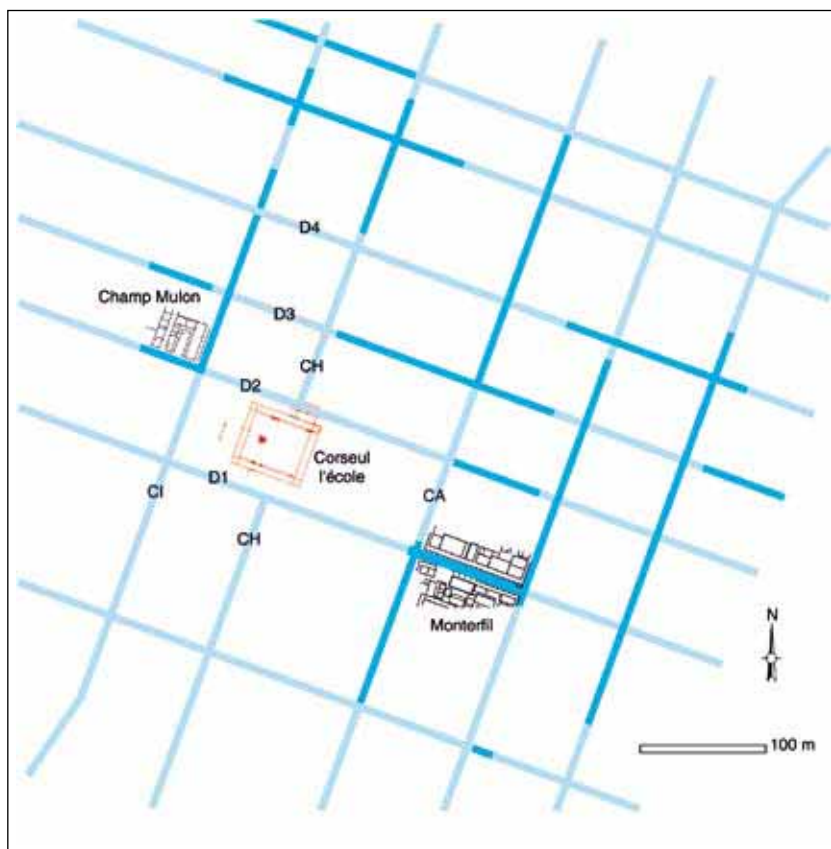


Fig. 8

Insertion de l'espace public dans la trame urbaine de *Fanum Martis*.

D2 (fouille programmée ?). L'aménagement du quartier d'habitat, qui occupe les deux tiers nord des parcelles, s'accompagnera de fouilles préventives plus ou moins ponctuelles, au cas par cas, lorsque aucune solution technique appropriée garantissant la sauvegarde des vestiges n'aura été trouvée.

Ce n'est qu'ainsi que la sauvegarde ou l'étude raisonnée du patrimoine archéologique urbain sont possibles. Loin d'être un cas particulier, cette opération constitue bien au contraire un exemple des efforts à consentir afin de palier de façon rationnelle la vulnérabilité du passé de nos villes. Affaire à suivre...

Pierre Chevet
Romuald Ferrette
 Inrap, direction interrégionale Grand-Ouest
 37, rue du Bignon, CS 67737
 35 577 Cesson-Sévigné Cedex

La reconnaissance archéologique des maraîchères anciennes : l'archéologie du monde rural

PAR DAVID BILLOIN ET JEAN-YVES DUFOUR

L'archéologie du monde rural ne saurait se limiter à l'étude des habitats, des vestiges construits, des objets liés aux travaux des champs ou aux aménagements de stockage des récoltes. Elle doit interroger le paysage environnant indissociable de l'implantation humaine. Celui-ci nous apparaît le plus souvent sous la forme d'anciennes limites de champs, de restes de systèmes agraires matérialisés par de nombreux creusements. La confrontation des données archéologiques avec des exemples ethnographiques et la lecture des anciens manuels d'agriculture permettent d'appréhender ces structures. Deux fouilles d'aspergeries illustrent cette approche.

L'archéologie et le paysan

Révélés grâce aux décapages extensifs de l'archéologie préventive, les creusements sont très variés et correspondent à des extractions, des rejets, des fondations, des marquages, etc. parmi lesquels les traces de plantations ne sont pas toujours différenciées. L'archéologue applique un système de classement de ces structures – en fonction de leur morphologie, de leur taille, de leur organisation – et utilise un vocabulaire somme toute assez réduit (trou de poteau, fosse, fossé, fosse de plantation, bâtiment, indéterminé...). Ainsi, la pluralité de l'occupation du sol de nos campagnes, qui comprend aujourd'hui des zones périurbaines, est souvent réduite à une quinzaine de termes qui cachent mal nos difficultés d'interprétation.

Pourtant, la littérature agronomique, florissante depuis le XVI^e s., abonde en descriptions qui renvoient directement à nos observations archéologiques sur de nombreux sujets tels que l'élevage, l'irrigation, le défrichage, les pratiques culturales en général, et en particulier la plantation. Jusqu'aux premières décennies du XX^e s., la majorité de la population était rurale et vouée aux travaux agricoles, aussi la lecture des traités d'agriculture anciens constitue une source de renseignements loin d'être négligeable pour interpréter et identifier de nombreux creusements. D'autre part, la fouille des traces agraires de l'époque moderne, plus documen-

tée, est un excellent moyen de constituer un corpus de références pour reconnaître celles des périodes plus anciennes.

Des traces maraîchères du début du XIX^e s. ...

Le site du Cornillon (encadré A) à Saint-Denis (Seine-Saint-Denis) est parcouru de fossés parallèles très rapprochés présentant des points communs. Dix-huit fossés parallèles, orientés nord-sud, sont visibles dans un des sondages (n° 7). Douze fossés sont concentrés dans un autre sondage (n° 8) (fig. 2). La datation des deux ensembles est très proche, entre la fin du XVIII^e et le premier tiers du XIX^e s. Ces creusements nous plongent au sein des traces agricoles de la production légumière qui fait la gloire d'Auberwilliers depuis le XIII^e s. et celle de la plaine des Vertus depuis le XVIII^e s.

L'étude détaillée de la *Maison rustique du 19^e siècle* (Bailly et al. 1843) renseigne sur les légumes qui sont semés à la volée, plantés en plein champ ou sur des planches de terrain délimitées par des sentiers. Seuls quelques légumes nécessitent plus qu'un labour et le creusement de véritables fosses : l'asperge, le céleri, la citrouille et le cresson. Les trois derniers ont besoin de beaucoup d'eau et sont, de fait, cultivés dans des zones humides ou irriguées. L'asperge préfère les terrains plus secs et sablonneux, comme celui rencontré au Cornillon. Les auteurs anciens sont cependant



Archéologie des cultures

l'exemple des aspergeries

A L'apport de la toponymie

L'origine des toponymes ne doit pas être négligée dans cette approche. La reconnaissance d'aspergeries sur le lieu-dit Cornillon renvoie ainsi à la dimension magique de la mentalité des sociétés traditionnelles. L'étude des sources relatives à la culture de l'asperge conduit à la piste d'une hypothèse étymologique relative au cornillon, qui représente la corne osseuse. Deux auteurs anciens, Olivier de Serres et Nicolas de Bonnefons, lient asperges et cornes de mouton : « Est remarquable la naturelle amitié de cette plante avec les cornes de la moutonnaille, pour s'accroître gaiement près d'elles : qui a fait croire à aucuns, les Asperges proceder immédiatement des cornes. Pour laquelle cause, au fons de la fosse met-on un lict de cornes, qu'on couvre de quatre doigts ou demi-pied de terre, & par dessus les Asperges sont plantées. » (Serres 1600 : Lieu sixiesme, chapitre VIII.) « Quelques curieux mettent au fonds de leurs tranchées des cornes de mouton, & tiennent comme une chose assurée, qu'elles ont une sympathie avec les asperges, qui cause qu'elles en profitent mieux, j'aime autant m'en rapporter à ce qu'ils ont expérimenté, que de les contredire. » (Bonnefons 1673 : p. 106.)

Fig. 1

Détail d'une mosaïque du IV^e s. après J.-C. (Rome). (cl. N. Blanc/CNRS extrait de Blanc (N), Nercessian (A). *La Cuisine romaine antique*. Ed. Glénat, Faton 1992.)



moins exclusifs ou moins précis que les modernes quant à la nature du terrain, Caton recommande simplement « un sol convenablement humide, ou un terrain bien engraisé » (Caton, CLXI). Elle appartient aux légumes traditionnellement les plus cultivés dans la plaine des Vertus ; chou Milan (= chou des Vertus), navet, carotte, poireau, artichaut de Paris, asperge, petit pois, et salade.

Techniquement, la culture de l'asperge laisse des traces assimilables à celles observées sur ce site. Les fossés doivent être profonds de un à deux pieds selon les auteurs. D'après Bailly, vers 1843, la mesure de 45 cm correspond bien aux nôtres. Le fond des fossés est plat et net. Le cultivateur n'hésite pas à l'affermir en le trépiçant pour que les doigts de l'asperge ne s'enfoncent pas hors de son contrôle. Cela a été perçu par l'analyse micromorphologique effectuée sur ces planches légumières. D'après Belin en 1900, la butte, ou ados, séparant les fossés doit ombrager les asperges le matin, donc être axée nord-sud comme les fossés de nos sondages. Les fossés ou planches ont une largeur variable de 25 à 145 cm, selon les auteurs. La disparité de ces mesures peut s'expliquer par les particularités locales, et aussi par la position des mesures relevées. Prises en

fond de tranchée, elles seront automatiquement beaucoup moins importantes qu'en surface après abattage des bords. Lorsque la plantation est faite, l'abattage des bords de la tranchée se fait à la binette. Les sentiers reçoivent la terre issue du creusement et sont talutés en dos-d'âne. Ils doivent être de même largeur que les fossés, c'est-à-dire de 130 à 145 cm (4 à 4,5 pieds) pour les auteurs généralistes anciens. Les auteurs plus récents, tel Lebeuf, décrivent les techniques d'Argenteuil où vignes et asperges sont mêlées.

Dans le sondage 8, les fossés sont deux fois plus serrés. Le forçage des asperges peut expliquer le faible espacement observé dans nos tranchées. Cette technique, qui vise à obtenir des primeurs, nécessite le réchaud des planches en pleine terre. C'est une couche de fumier chaud qui doit recouvrir la planche de tous côtés et favoriser le développement accéléré des doigts. D'après Combles en 1794, planches et sentiers seront donc préparés plus étroitement de façon à pouvoir réchauffer les planches plus facilement. Un mélange de fumier et de marnes est extrait d'un fossé pour être déposé sur l'autre. « Pour les réchauffer, on ôte toute la terre des sentiers à 2 pieds de profondeur ; on la jette sur les planches, en battant les bords, et on remplit le vide

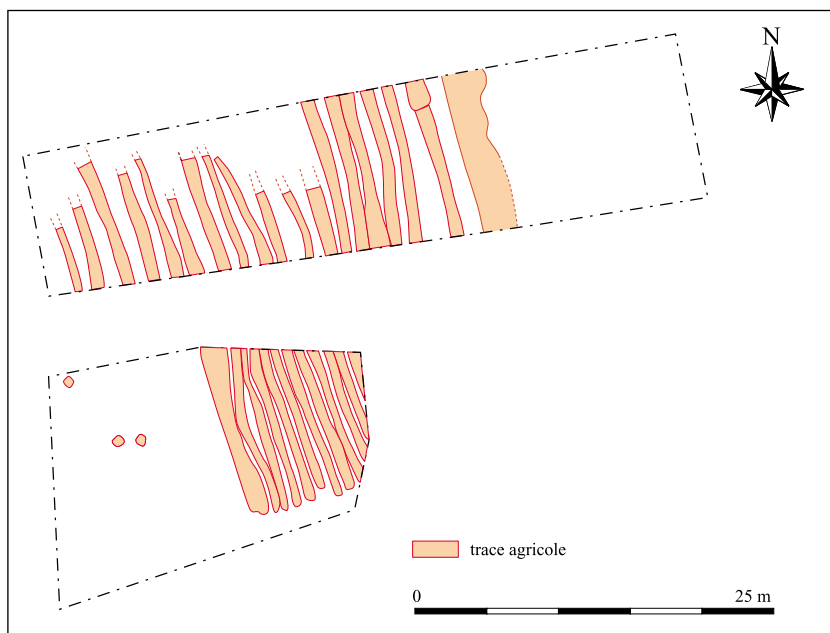


Fig. 2

Saint-Denis/Le Cornillon
(Seine-Saint-Denis).

Aspergerie fin XVIII^e-début

XIX^e s. : sondage n° 7 en haut,

n° 8 en bas (infographie

I. Pasquier/Inrap).

B L'asperge : une culture très ancienne

Les hommes de l'Antiquité connaissent et apprécient l'asperge (*Asparagus officinalis*), en témoignent Varron, Caton ou plus fréquemment Columelle. Le style poétique ou technique de ces manuels ne doit pas empêcher l'archéologue d'y trouver matière à l'interprétation de ces vestiges : « C'est alors que la baie de l'asperge s'élançera à travers son fanage épineux, et que l'on verra la mauve, accoutumée à suivre le soleil dans son cours, pencher la tête du côté de cet astre. » (Columelle : livre X, préface.)

« On prépare, deux ans avant de les mettre en place, les pattes de l'asperge cultivée, ainsi que celles de l'asperge que les paysans appellent *corruda* : on en sème la graine après les ides de février... il faut les transférer au bout de deux ans dans un lieu exposé au soleil, et qui soit bien humecté et fumé. On les arrange dans des sillons séparés les uns des autres de la largeur d'un pied, et qui n'ont pas plus d'un doigt de profondeur, de façon qu'elles puissent aisément germer lorsqu'elles seront couvertes de terre. Mais on a l'intention dans les lieux secs de les mettre au fond des sillons, afin qu'elles y restent immobiles comme dans des petites auges ; au lieu que dans les lieux humides on les met au contraire sur le dos de la raie qui est entre les sillons, pour éviter que la trop grande humidité ne les endommage. » (Columelle : livre XI, III.) Des passages relativement techniques comme celui-ci se comprennent mieux une fois la connaissance acquise par la lecture des manuels ou par les observations récentes. L'expérience nous invite à lire, sous le mot « sillons », les fossés de plantation trouvés sur nos sites.

avec des fumiers chauds bien trépanés. » Cette description du forçage explique les bombements observés sur les planches du sondage 7.

Le rapprochement des fossés du sondage 8 trouve aussi son explication. On ne peut cultiver les asperges en planches contiguës les unes aux autres, comme le plan le suggère. Les sentiers sont absolument nécessaires pour ne pas piétiner les plates-bandes et pour stocker sous forme d'ados la terre sans cesse remaniée. L'exploitant maraîcher ne peut laisser perdre la moitié de son terrain en espace non cultivé, ici en sentiers. Aussi s'ingénie-t-il à y planter d'autres légumes, voire à creuser alternativement d'une année sur l'autre les fossés à asperges. Une plantation d'asperges rapporte durant 12 à 25 ans selon les auteurs, 12 à 14 ans en moyenne à Aubervilliers. La culture d'asperge épuise les sols et ne peut être renouvelée au même endroit. Mais si les planches n'occupent que la moitié de l'espace, on peut les détruire, les refaire dans l'intervalle et continuer ainsi à perpétuité. Le plan du sondage 8 montre des fossés aux limites incertaines, proches, voire qui se recoupent. La stratigraphie est floue, mais ne montre que trop l'absence de sentiers. Les recreusements qui les ont éliminés traduisent vraisemblablement deux phases d'exploitation. La datation un peu plus large de ce sondage est un argument en faveur de cette explication. Le sondage 7 évoque la culture forcée de primeurs, soit une production de luxe, alors que le sondage 8 traduit une utilisation maximale du sol de l'aspergerie.

Désormais bien documenté par cette fouille, ce type de culture constitue une référence permettant des comparaisons avec d'autres sites plus anciens.

... aux cultures antiques

C'est à l'occasion d'un diagnostic archéologique sur la commune de Gevrey-Chambertin (Côte-d'Or), en Bourgogne (bien connue pour une autre culture !), que des traces agraires ont pu être mises en évidence. Une parcelle est reconnue par au moins 32 petits fossés parallèles d'axe nord-sud. Ces creusements sont larges de 50 cm et espacés de 5 à 10 cm. Profonds d'une vingtaine de centimètres, ces fossés sont creusés dans un substrat argilo-limoneux et présentent un profil à fond plat et parois verticales ou abruptes. Les comblements, tous identiques, sont composés d'un sédiment gris argilo-limoneux, homogène et fin. Quelques menues pierres calcaires sont également présentes ainsi que de petits fragments de céramiques communes antiques. Cette par-



celle rectangulaire est reconnue sur trois côtés, la longueur des fossés de plantations étant de 35 m (fig. 3). Un large fossé suivi sur une centaine de mètres semble, sinon délimiter, au moins respecter cette parcelle. Une portion de ce fossé présente un aménagement empierré qui comprend trois petits canaux perpendiculaires, l'ensemble correspondant à un dispositif d'irrigation. Sa datation est possible grâce à un petit lot de céramique recueilli dans son comblement, comprenant quelques fragments d'amphore italique, de la sigillée et de la céramique commune à pâte claire ou à gros dégraissant. De l'outillage agricole en fer – faux, faucille, mors – atteste le caractère agricole de l'occupation qui peut être située au Haut-Empire romain (I^{er}-II^e s.). Ces vestiges agraires s'insèrent évidemment dans un espace mis en valeur dans l'Antiquité, matérialisé par plusieurs édifices à proximité, dont une villa repérée par prospection aérienne en 1973, à quatre kilomètres de la voie d'Agrippa.

Limités, ces vestiges agraires prennent une tout autre importance une fois l'identification réalisée grâce à la double démarche exposée ici, en particulier la référence offerte par la fouille de Saint-Denis. Cette culture d'asperge antique constitue désormais le témoignage le plus ancien connu à ce jour de ce type de culture maraîchère en France (encadré B). Elle intéresse l'histoire des techniques culturelles et renseigne également sur les modes alimentaires et probablement le niveau social de cette exploitation agricole ou ses débouchés économiques.

Conclusion

La comparaison – fondée sur la morphologie, le regroupement et l'orientation des petits fossés – de ces deux sites éloignés dans le temps et

dans l'espace montre que certaines pratiques culturelles sont étroitement dépendantes des besoins physiologiques des plantes, même si des techniques particulières permettent parfois de s'y soustraire. Modeste par son coût, comparée aux diverses analyses paléoenvironnementales, cette approche ethno-historique, qui s'apparente à une démarche de typologie classique en archéologie, présente un champ d'investigation des plus intéressants pour l'identification des diverses traces agraires.

David Billoin
Inrap, associé à l'UMR 5594, université de Bourgogne
Base archéologique de Franche-Comté
9, rue Lavoisier - 25000 Besançon

Jean-Yves Dufour
Inrap
Base archéologique de Pantin
32, rue Delizy
93694 Pantin Cedex

Fig. 3

Gevrey-Chambertin
(Côte-d'Or).
Parcelle de culture
d'asperges antique
(cl. D. Billoin/Inrap).

Bibliographie

- Baily *et al.* 1843 : BAILLY (C.-F.) dir., BIXIO (A.) dir., MALPEYRE (F.) dir. *Maison rustique du 19^e siècle. Encyclopédie d'horticulture*, tome V. Paris, 1843. 504 p.
- Bastien 1798 : BASTIEN (J.-F.). *La Nouvelle maison rustique ou Économie rurale pratique et générale de tous les biens de campagne*, tome 2. 1798. 899 p.
- Belin 1900 : BELIN (A.). *Catalogue général de la maison V-F Lebeuf, Asperges, fraisiers, arbres fruitiers, plantes vivaces*. 1900, p. 5-9.
- Boissinot 1993 : BOISSINOT (P.). *Marseille, Saint-Jean du Désert. Bilan scientifique*, DRAC Provence-Alpes-Côte d'Azur, 1993, p. 107-109.
- Bonnefons 1673 : BONNEFONS (N. de). *Le Jardinier français*. Paris, 1673, 9^e éd. 240 p.
- Caton : *Economie rurale*. Trad. Publiée sous la dir. M. Nisard en 1864. Paris : Errance, 2004, 78 p.
- Columelle : COLUMELLE. *De l'agriculture*. Trad. de M. Nisard publiée par F. Didot en 1864. Paris : Errance, 2002. 336 p.
- Combles 1794 : COMBLES (M. de). *L'École du jardin potager*, tome premier, 4^e édition. Paris, 1794. 174 p.
- Île-de-France. *Produits du terroir et recettes traditionnelles*. Conseil national des arts culinaires, Paris : Albin Michel, 1993. 334 p. (L'inventaire du patrimoine culinaire de la France.)
- Lebeuf 1883 : LEBEUF (V.-F.). *Les Asperges, les fraises, les figues, les framboises et les groseilles ou description des meilleures méthodes de culture*, 9^e édition. Paris, 1883.
- Lombard-Jourdan 1994 : LOMBARD-JOURDAN (A.). *La Plaine Saint-Denis : deux mille ans d'histoire*. Paris, éditions du CNRS, Saint-Denis éditions PSD, 1994, 212 p.
- Serres 1600 : SERRES (O. de). *Le théâtre d'agriculture et mesnage des champs*. Réimpression de l'édition de 1605. Genève : Éditions Slatkine, 1991. 997 p., tables et glossaire.
- Varron : VARRON. *De l'agriculture*. Trad. de M. Wolf publiée par F. Didot en 1864. Paris : Errance, 2002. 96 p.

X^e Congrès de l'EAA à Lyo

Le dixième congrès annuel de l'European Association of Archaeologists (EAA) s'est tenu pour la première fois en France à Lyon, du 8 au 11 septembre 2004. Pour l'occasion, l'Inrap a souhaité être partenaire de cette manifestation afin de confronter avec les archéologues internationaux les recherches récentes menées en archéologie préventive. Une quarantaine de ses agents a participé à l'organisation de sessions, a communiqué ou encore a présenté des posters. Suivent ici un certain nombre de résumés de leurs contributions.

Cette année, le congrès a lieu à Cork (Irlande). Pour plus d'informations : www.eaacork.ucc.ie

SESSIONS

Territoires et mobilité des hommes durant la Préhistoire : exemples du Paléolithique en Europe et des premières nations en Amérique du Nord avant le contact européen

PAR PIERRE CHALARD

Des exemples pris en Europe et sur le continent nord américain ont été présentés selon trois axes majeurs : l'archéozoologie, la squelettochronologie* et les études des industries lithiques (pétroarchéologie* et technologie lithique).*

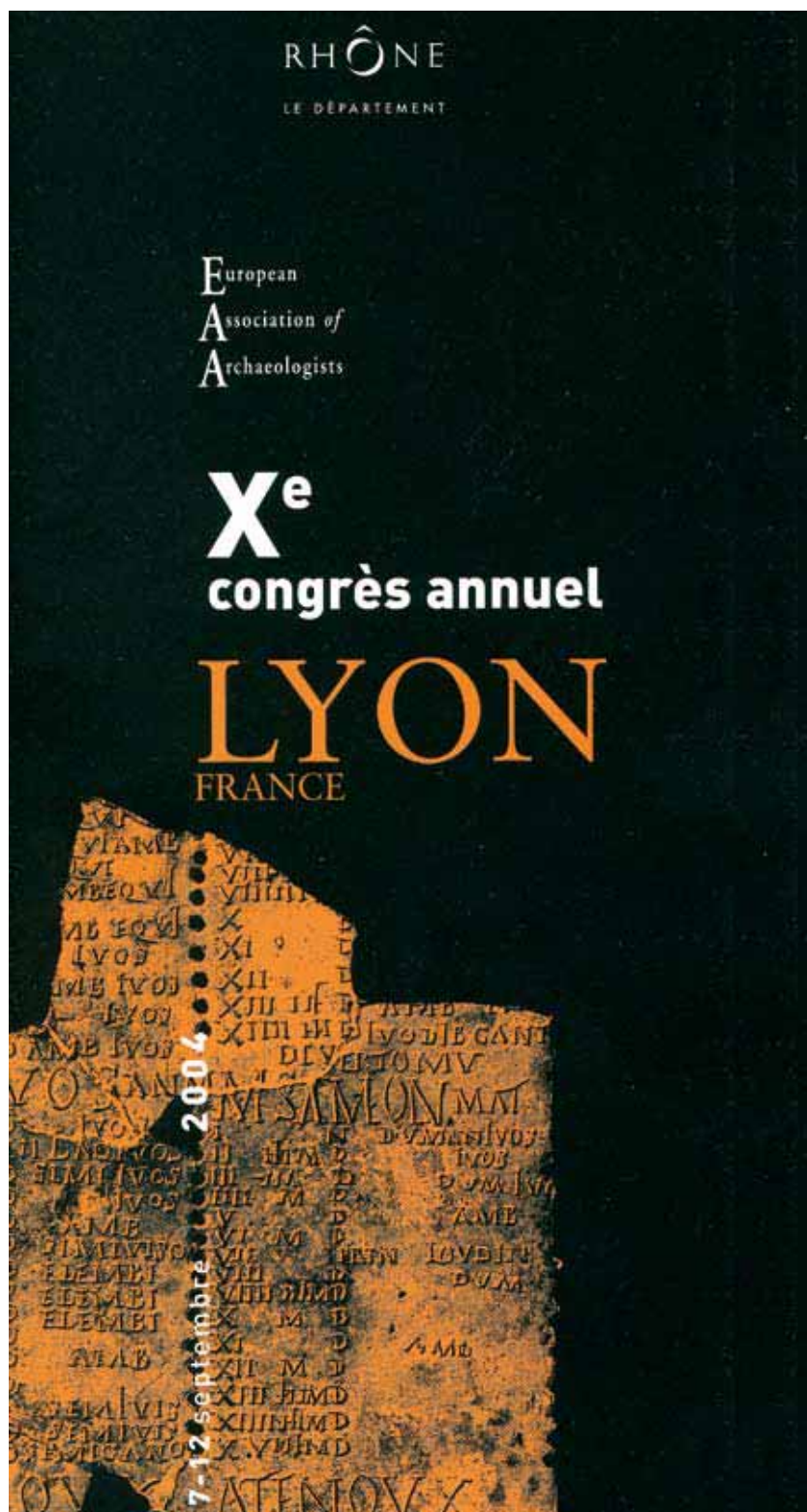
Archéozoologie

En introduction, Ariane Burke (université de Montréal, Canada) a proposé un modèle d'exploitation du milieu de moyenne montagne en Crimée à partir de l'étude du site du Paléolithique moyen de Karabi Tamchin (Ukraine). Les territoires de chasse et les fonctions des sites au Magdalénien dans le sud-ouest de la France ont ensuite été abordés par Sandrine Costamagno (CNRS, UMR 5608, université de Toulouse-le-Mirail). Les outils archéozoologi-

ques appliqués à l'étude de plusieurs gisements (Moulin-Neuf, Saint-Germain-de-la-Rivière, Troubat...) ont permis d'avancer des hypothèses sur les stratégies de subsistance. L'apport de disciplines comme la pétroarchéologie viendra enrichir la réflexion sur la fonction de ces sites magdaléniens. Dans une troisième communication, Gerry Oetelaar (université de Calgary, Canada), intégrant la diversité des approches archéologiques développées dans un gisement important (Stampede Site, Paléoindien*) situé dans les Cypress Hill (Alberta, Canada), offrait à ses collègues une interprétation synthétique basée sur une approche phénoménologique. En s'appuyant sur l'étude des tribus nomades Blackfoot des plaines du nord de l'Alberta, ce chercheur considère que ce site peut être appréhendé comme un lieu inscrit dans une dynamique globale d'exploitation du territoire, qui prend en compte la tradition orale, les trajets parcourus, la dimension culturelle et spirituelle propres aux groupes itinérants.

NB : Les mots suivis d'un astérisque figurent dans le lexique en fin d'article.

n en 2004



Squelettochronologie

Le deuxième thème de cette session est illustré par une communication de William Rendu, Dominique Armand et Christophe Pubert (CNRS, UMR 5199 et université de Bordeaux I) qui ont exposé les nouvelles données sur les comportements de prédation des Moustériens de Pech de l'Azé I (Dordogne). Les résultats inédits sur un gisement moustérien de tradition acheuléenne, obtenus à partir de l'analyse du matériel faunique, démontrent un traitement standardisé et intensif des carcasses. L'analyse cémento-chronologique* des deux taxons* dominants (Cerf et Bison) souligne une exploitation saisonnière du milieu. O. Le Gall (CNRS, UMR 5199 et université de Bordeaux I) a présenté ses travaux d'analyses squelettochronologiques appliqués aux poissons. L'occupation saisonnière de différents sites du sud-ouest de la France au cours du Paléolithique supérieur a pu ainsi être établie. Ces analyses précisent les modes d'exploitation du milieu et les éventuels déplacements des groupes de chasseurs/pêcheurs. Selon une méthode similaire (cémento-chronologie), Hélène Martin (Inrap et UMR 5608, université de Toulouse-le-Mirail) a pu obtenir des résultats probants sur l'occupation saisonnière de plusieurs gisements du Paléolithique supérieur dans le Quercy : Vers, Les Peyrugues et Gandil. Dans cette communication, la notion de rythmes d'occupations exprimant une mobilité des groupes dans le temps selon un cycle saisonnier est privilégiée. Venant clore ce chapitre sur la saisonnalité, Bryan Kooyman (université de Calgary, Canada) est intervenu pour présenter l'étude d'un site majeur de chasse au Bison, Head-Smashed-In (Paléoindien), dans les plaines de l'ouest du Canada. Ses travaux ont porté sur le comportement du Bison et les stratégies de chasse à partir notamment de différentes méthodes d'analyse sur les saisonnalités, les méthodes de boucherie ou encore l'étude des phytolithes*. La confrontation de ces données avec les récits des premiers colons européens et les traditions orales des premières nations indiennes a permis d'élaborer des modèles de chasse au Bison et d'utilisation du site.

Pétraarchéologie et technologie lithique

La dernière partie de la session a débuté avec la communication de Marco Peresani (Ferrare, Italie) et Guillaume Porraz (UMR 6130, Valbonne). Leurs travaux concernent les secteurs subalpins et préalpins du nord-est de l'Italie et plus particulièrement les gisements du Paléolithique moyen récent. Il s'agit de tenter de caractériser les occupations sur des bases techno-économiques et pétraarchéologiques. À partir des phases de production mais aussi de transformation et d'entretien des outils, ces chercheurs évaluent le degré d'exploitation des matières premières pouvant refléter entre autres des temps d'occupation différents. Toujours axée sur le Paléolithique moyen, mais en France septentrionale (sud-est du Bassin parisien), la présentation de Pascal Depaepe (Inrap et ESA 8018 CNRS, Villeneuve-d'Ascq) a donné une vision détaillée des travaux existant sur la gestion de l'approvisionnement en matières premières. Les différences observées avec d'autres régions (sud-ouest de la France par exemple) ont été analysées. La proximité de sources de matières premières importantes et de bonne qualité semble avoir prévalu dans l'exploitation des territoires des hommes du Paléolithique moyen : déplacements sur de courtes distances avec remplacement des outils usés en fonction des nécessités sans recherche privilégiée de matériau particulier. La communication suivante avait pour cadre le Paléolithique supérieur ancien espagnol. Andoni Tarrío (université de Vitoria, Espagne), à partir de l'étude de sites du Pays basque (Antoliñako Koba et Labeko Koba), a démontré des circulations de silex sur plusieurs dizaines de kilomètres voire plus d'une centaine de part et d'autre des Pyrénées. La détermination des matériaux repose sur un travail impressionnant de cartographie des gîtes à silex espagnols et sur une connaissance précise des ressources dans le piémont français. Un travail plus ponctuel sur un niveau gravettien du gisement des Fieux (Lot) était présenté ensuite par Pierre Chalard (Inrap et UMR 5608, université de Toulouse-le-Mirail), Patricia Guillermin (UMR 5608, université de Toulouse-le-Mirail) et Marc Jarry (Inrap et UMR 5608, université de Toulouse-le-Mirail). Les premiers résultats obtenus en pétraarchéologie et technologie lithique sur les silex allochtones montrent des relations claires entre le Quercy et des régions limitrophes (Périgord, Haut-Agenais) voire plus lointaines (Bergeracois, Charentes). Des hypothèses de modalités de transport et d'utilisation de ces matériaux lointains peuvent

également être abordées. Enfin, Adrian Burke (université de Montréal, Canada) a conclu la session avec sa communication sur la notion de territoire et de mobilité des Paléoindiens du nord-est du continent nord américain selon une approche pétraarchéologique. Les études portant sur la gîtologie*, la pétrographie et les analyses physico-chimiques associées à celles des chaînes opératoires ont conduit les archéologues à actualiser leur vision concernant la mobilité et la notion de territorialité des Paléoindiens. Ces considérations ont été évoquées au travers de nombreux exemples concernant l'Ontario, le Québec et les provinces maritimes du Canada.

Conclusion

La diversité des thèmes et des chronologies abordés ainsi que les espaces géographiques étudiés ont apporté à cette session une richesse de points de vue attendue par les co-organisateurs et soulignée par les différents intervenants. L'organisation de cette session dans le cadre d'un colloque international a permis la rencontre de chercheurs particulièrement intéressés par une mise en perspective de ces travaux inédits qui, en toute logique, se concrétisera sous la forme d'une publication des actes. Cet ouvrage, prévu dans la collection des Études et recherches archéologiques de l'université de Liège, présentera également les communications exposées au sein d'une autre session organisée par Céline Bressy (Max Planck Institut, Allemagne) et Sébastien Lacombe (université de Berkeley et UMR 5608, Toulouse) dont l'intitulé, « De la pierre aux territoires : diffusion des matières premières et contacts interrégionaux », incitait légitimement à cette diffusion commune des contributions.

Session organisée par A. Burke, P. Chalard et H. Martin

Lexique

Archéozoologie : étude des vestiges animaux.

Cémentochronologique : datation relative à partir de l'émail dentaire.

Gîtologie : localisation de l'origine de la matière première lithique.

Paléoindien : Indien avant la découverte du continent américain (12 000 à 8 000 ans avant notre ère).

Pétraarchéologie : étude des matières premières lithiques (silex par exemple) (provenance, type...).

Phytolithes : minéralisation d'éléments végétaux

Squelettochronologie : datation relative des squelettes animaux (âge et saison d'abattage par exemple).

Taxon : unité de classification de rang indéterminé (genre, famille, espèce).

Contribution des matériaux lithiques dans la chronologie du Néolithique ancien et moyen en France et dans les régions limitrophes

PAR FRANÇOISE BOSTYN

L'industrie lithique est restée longtemps le parent pauvre des recherches sur le Néolithique qui se cantonnaient généralement aux études sur la céramique, considérées comme seules pertinentes pour établir les séquences chronoculturelles. Néanmoins, les travaux sur les matériaux lithiques au sens large ont connu un essor considérable au cours des deux dernières décennies, entraînant le renouvellement presque complet des méthodes et des objectifs.

C'est en effet à partir des années 80 que se mettent en place des méthodes d'analyses devenues classiques : reconnaissance des matières premières, constitution de lithothèques, caractérisation des modalités d'approvisionnement, études technologiques des productions et analyses traçéologiques. Ainsi, les concepts novateurs de l'économie des matières premières et du débitage sont désormais parfaitement intégrés dans l'approche des matériaux lithiques.

Parallèlement, la généralisation des grands programmes de surveillance et de l'archéologie préventive a permis d'accumuler des données considérables sur le Néolithique, comblant en grande partie les lacunes documentaires des grandes séquences chronoculturelles régionales européennes. Assez curieusement, et malgré la multiplication des études sur les matériaux lithiques, ce mobilier est resté à l'écart de la plupart des débats dans les chronologies relatives des différentes entités chronoculturelles (à l'exception de certains outils types comme les armatures de flèche ou les lames de hache), les études valorisant le plus souvent les aspects technologiques.

Cette session avait pour objectif de mettre en avant l'apport des études récentes menées sur l'industrie lithique en France et dans les régions limitrophes dans l'établissement des séquences culturelles du Néolithique ancien et moyen.

Sept communications ont été présentées, couvrant cinq pays européens : deux communications sur l'Allemagne, deux sur la France, une sur le Luxembourg, une sur la Suisse et une sur l'Angleterre. A. Hauzeur a montré comment,

dans la moyenne Moselle, les réseaux d'approvisionnement en produits semi-finis ou finis (lames) des populations du Rubané évoluent avec le temps et engendrent l'adoption d'autres composantes culturelles. La synthèse des travaux sur l'industrie lithique du Néolithique ancien (Rubané et Villeneuve-Saint-Germain) du Bassin parisien présentée par P. Allard et F. Bostyn a apporté des éléments décisifs pour la compréhension des mécanismes de la néolithisation du Bassin parisien (acquisition des matières premières, genèse et filiation des productions et des outillages). Dans le Bassin rhodanien, l'une des questions posées concerne le rôle qu'ont pu jouer les populations mésolithiques dans le processus de néolithisation de cette région. L'étude du site de la grotte du Gardon a mis en relief un cas original d'occupation alternée de cet abri, ce qui permet à T. Perrin de proposer une interprétation originale d'interaction entre paysans et chasseurs. Les travaux menés en Allemagne permettent de discuter des schémas d'organisation spatiale des productions lithiques. Le cas de la Bavière, étudié par G. Roth à travers la minière d'Arnshofen et les sites d'habitat du Rubané connus à proximité, a permis de discuter des modalités d'acquisition et de traitement de la matière première ainsi que celles de diffusion des produits (depuis le bloc brut jusqu'au support débité) au sein d'une entité géographique donnée. Plus globalement, A. Zimmermann a présenté une analyse spatiale à l'échelle du plateau d'Aldenhoven en confrontant la place des productions lithiques dans l'économie néolithique et en la pondérant par rapport à la densité de population, au temps de travail estimé et aux distances parcourues entre les sites. La réflexion synthétique proposée par M. Honneger sur les industries lithiques du Néolithique moyen de Suisse occidentale montre une diversité de situation qui contribue à modifier la vision des différents ensembles culturels concernés. Enfin, une révision des assemblages lithiques anglais depuis le Mésolithique jusqu'au Néolithique final amène A. Saville à mettre en évidence des critères suffisamment diagnostiques pour la définition des assemblages du Néolithique ancien/moyen. La diversité des communications de cette session

démontre largement, s'il en était encore besoin, que les industries lithiques, qui constituent un sous-système technique à part entière, ont leur propre dynamique évolutive qui n'est pas forcément synchronisée avec celle de la céramique. La prise en compte des industries lithiques, dans leur globalité et non au travers d'un caractère typologique particulier, dans les discussions sur la chronologie apparaît désormais incontournable.

Session organisée par
Pierre Allard, UMR 7041 Protohistoire européenne, MAE, Nanterre.
Françoise Bostyn, Inrap, UMR 7055 Préhistoire et technologie, MAE, Nanterre.
Pr. Andreas Zimmermann, Institut für Ur- und Frühgeschichte, Weyertal 125 D-50923 Köln.

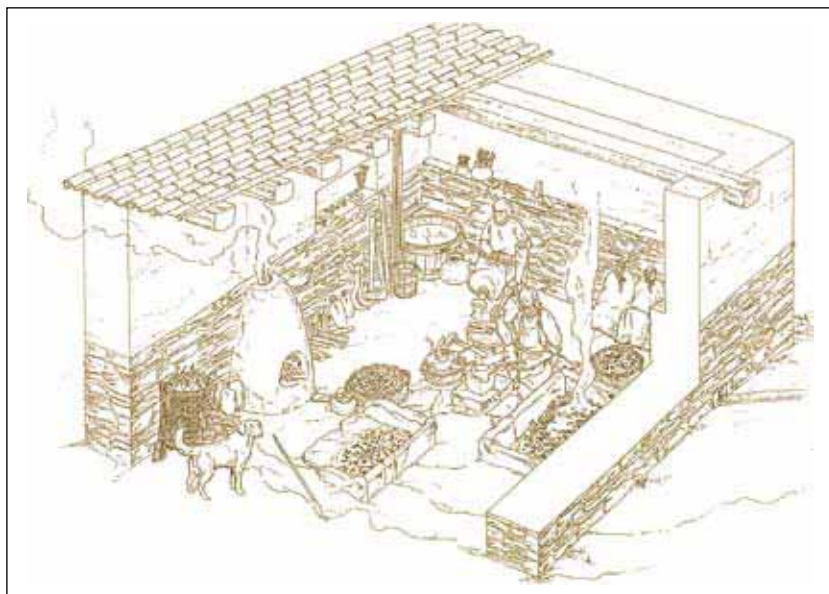
L'artisanat en contexte d'habitat rural au Moyen Âge (VI^e-XVI^e s.)

PAR ÉDITH PEYTREMANN

La session avait pour principal objectif de montrer comment les fouilles archéologiques avaient contribué à renouveler les connaissances sur l'artisanat en contexte d'habitat rural et cela dès le début du Moyen Âge. Cette présence précoce de l'artisanat pose, entre autres, la question de son installation qui, d'après un certain nombre d'historiens, ne remonterait pas à avant l'an mille. Les productions artisanales en milieu villageois soulèvent par ailleurs des questions concernant aussi bien leur statut économique, la topographie des installations, notamment en relation avec les matières premières, que le rythme des productions ou la concurrence avec les centres urbains.

Fig. 1

Restitution de la forge de L'Esquerda (Catalogne)
 (dessin de Francesca Riart).



Sept participants, originaires de Belgique, d'Espagne, de France et de Suède, ont proposé des communications consacrées à trois types de production : la métallurgie, la poterie et le tissage. L'absence de présentation concernant la verrerie, le travail du cuir, du bois, de l'os ou de la pierre est à regretter dans la mesure où de nombreux sites médiévaux européens, récemment fouillés, attestent leur présence au sein d'habitats ruraux et non plus exclusivement en milieu urbain ou périurbain. D'un point de vue chronologique, avec cinq communications, la période couvrant le début du Moyen Âge (VI^e-XIII^e s.) est nettement mieux représentée que le reste du Moyen Âge (XIII^e-XVI^e s.).

La métallurgie

La première communication, présentée par Nolwenn Zaour (Inrap), avait trait aux structures d'extraction, de postextraction et aux rejets métallurgiques découverts sur le site d'habitat de Long Buisson à Guichainville (Eure) daté des VI^e-VII^e s. (Carpentier *et al.* 2004). La faible masse de déchets collectés laisse supposer une production réduite, probablement à caractère saisonnier, réalisée dans le cadre d'un domaine.

La deuxième communication, préparée par Imma Ollich, Montserrat de Rocafiguera et Oriol Amblàs (université de Barcelone et musée archéologique de L'Esquerda, Espagne), portait sur une forge découverte sur le site du village déserté de L'Esquerda (Catalogne), attribué aux XI^e-XIII^e s. (fig. 1). La découverte d'outils en cours d'élaboration, de foyers de forge et de bas-fourneaux a incité les archéologues à développer un programme d'expérimentation en collaboration avec le *Buster Ancient Farm* (Petersfield, Royaume-Uni).



Fig. 2

Poinçons des VIII^e-X^e s.
trouvés sur le site de
Sillégny (Moselle)
(cl. F. Schneikert/Inrap).

Cette démarche, actuellement en cours, devrait permettre de mieux cerner le travail du forgeron dans un village au début du Moyen Âge, tant d'un point de vue qualitatif que quantitatif.

La poterie

Dans sa communication, Wim de Clercq (université de Gand, Belgique) s'intéressait plus particulièrement à l'organisation de la production potière au sein de l'habitat de Merelbeke (à proximité de la ville de Gand), daté du X^e s. Outre la mise au jour d'une nécropole mérovingienne, les fouilles d'archéologie préventive sont à l'origine de la découverte de vestiges d'habitat (cabanes excavées, bâtiments de plain-pied sur poteaux en bois, fosses, etc.) associés à un four de potier. Ce dernier, probablement isolé, est interprété comme une structure de production à caractère domestique.

L'exposé de Sylvie de Longueville, doctorante (Université catholique de Louvain, Belgique), montrait comment, à partir de l'étude de la céramique du site rural de consommation de Villers-le-Bouillet, il était possible d'approcher l'organisation de la production potière dans la vallée de la Meuse.

La dernière communication, présentée par Bruno Fajal (UMR 6577/CRAHM), portait sur la production des grès en Normandie méridionale aux XIV^e-XVI^e s. À partir des données archéologiques et des informations issues de la prospection ou des textes, Bruno Fajal a montré le développement des productions et l'organisation topographique des ateliers en fonction de la localisation des matières premières et des centres villageois. La question du passage d'une production artisanale, à proximité des centres villageois, à une production proto-industrielle située au sein du village est abordée.

Le tissage

Quelques aspects de l'organisation de la production textile au sein des habitats ruraux durant la période viking (VIII^e/IX^e s.-1050) en Scandinavie ont été abordés dans la communication

d'Eva Anderson (université de Lund, Suède). Partant du constat que, durant cette période, la demande en tissu est particulièrement importante (notamment pour les voiles des navires et les tentes), elle s'interroge sur les modalités de la production. Pour mieux distinguer cette organisation, elle propose un modèle fondé sur quatre niveaux de production : domestique, semi-artisanal, artisanal et proto-industriel qui correspondent par ailleurs à des niveaux de qualité différents. L'examen des fusaïoles indique que les variations de poids jouent un rôle sur la qualité du fil. Aussi, en fonction du nombre et du type de fusaïole, mais également du nombre de poinçons voire de métiers à tisser découverts sur les sites d'habitats, elle tente de caractériser l'activité textile des habitats selon son modèle.

Dans la seconde intervention sur le tissage, Édith Peytremann (Inrap) s'est interrogée, à partir de sites datés des VI^e-XII^e s. et localisés dans le nord-est de la France, sur les possibilités qu'avait l'archéologue d'identifier avec plus ou moins de certitude une activité de tissage mais également de comprendre le développement de cette activité économique dans la société du haut Moyen Âge (fig. 2).

**Session organisée par
Édith Peytremann, Inrap,
UMR 6577-CRAHM**

Bibliographie

- Carpentier *et al.* 2004 : Carpentier (V.), Lepaumier (H.), Marcigny (C.). L'évolution d'un terroir du Néolithique au Moyen Âge à Évreux. Paris : Inrap. *Archéopages*, 14, nov. 2004.

Archéologie sociale des vestiges funéraires

PAR LOLA BONNABEL

L'objectif était de montrer comment, à partir d'une analyse des vestiges funéraires et tout particulièrement des restes du corps du défunt, différentes approches, notamment archéologique et anthropologique, permettent d'alimenter le discours sur les sociétés.

L'interprétation des vestiges funéraires a connu un développement significatif durant ces vingt dernières années dans la mouvance d'un changement plus général de l'archéologie théorique. Dans le même temps, sur un plan méthodologique, des techniques innovantes comme l'anthropologie de terrain ou certaines analyses biochimiques ont offert de nouvelles opportunités pour répondre aux questions archéologiques majeures.

Effectivement, la signification sociale et biologique des informations apportées par le squelette, analysée en relation avec les variables culturelles des contextes funéraires, conduit à une meilleure compréhension des sociétés anciennes ; des progrès ont été réalisés dans les domaines du mode d'alimentation, de l'organisation du travail, de l'identification des catégories sociales et de l'identité sexuelle (*gender*). En outre, en étudiant le traitement des défunts, nous abordons la façon dont la société perçoit la mort ainsi que les croyances et les rituels qui y sont liés.

Longtemps, les développements méthodologiques de l'étude des vestiges funéraires se sont effectués indépendamment des modèles théoriques. Cette division provient de la façon dont nous construisons la connaissance en archéologie au travers d'une division académique entre les théories sociales, d'une part, et les méthodes scientifiques, d'autre part ; elle a pour origine la dichotomie nature/culture qui structure nos sciences sociales. L'objectif de cette session était de permettre une meilleure intégration des approches pluridisciplinaires des données funéraires en rassemblant des chercheurs intéressés par divers aspects de l'archéologie funéraire et des analyses s'y rapportant.

Vingt communications ont été présentées, dont une seule en français. Un public d'une cinquantaine de personnes a été présent tout au long

de la session. Les participants provenaient pour beaucoup de Grande-Bretagne, cependant, il y avait également des chercheurs de Russie, de Roumanie, d'Espagne, d'Allemagne, d'Italie, du Portugal, des pays scandinaves et, bien entendu, des étudiants et chercheurs français.

Le sujet du corps du défunt, en tant qu'objet central des pratiques funéraires, a été particulièrement bien débattu. Une communication permettait de présenter des principes méthodologiques fondamentaux de la taphonomie, principe essentiel en anthropologie de terrain (thanato-archéologie). Une série de communications a illustré comment, à partir d'un principe commun, les chercheurs ont adapté ces méthodes pour nourrir des problématiques variées. Nous avons ainsi abordé les relations spatiales entre les vivants et les morts dans la culture natoufienne, nous avons pu nous questionner sur la signification des sépultures en silos durant l'âge du Fer à partir du traitement du cadavre mais également à partir des caractéristiques biologiques des squelettes. La complexité du traitement des défunts au sein des sépultures collectives et les implications sociales qu'elles sous-tendent ont été illustrées par une communication sur la péninsule d'Oman. D'un point de vue plus théorique, le corps en tant que cadavre est un élément crucial pour aborder les sociétés et les méthodes de l'anthropologie de terrain permettent d'accéder aux gestes qui lui ont été appliqués.

Deux communications sur les tombes à incinérations ont montré combien les amas osseux incinérés ont été reconnus et exploités dans toute leur valeur de témoignage. Dans un cas, on nous a exposé comment ces vestiges d'apparence modeste permettent d'aborder un traitement des défunts complexe par la multiplicité de ces étapes. La question de la représentation du mort dans la tombe était au centre de la réflexion. La seconde communication proposait de sortir les vestiges de faunes accompagnant les défunts incinérés de l'interprétation simple et unique du dépôt alimentaire afin d'envisager la valeur symbolique de ces animaux.

Cette relation entre l'humain et l'animal a également été abordée à travers la présentation d'une collaboration entre un archéozoologue et un anthropologue pour interpréter des pra-

tiques complexes sur un site de l'âge du Fer en République tchèque.

Les questions concernant le genre ont été abordées dans plusieurs communications, et notamment à propos des cultures de l'âge du Fer en Normandie et en Sibérie. Pour ce thème, le potentiel scientifique du croisement des données de l'anthropologie de terrain, de celles de l'anthropologie biologique et de l'histoire a été illustré de belle manière pour des sépultures de membres de l'élite du XIX^e s. à Cikobia (Fiji).

L'identité des défunts, évoquée de manière fréquente au sein des différentes communications, a fait l'objet d'une présentation sur la question de l'âge et de sa détermination. En outre, la conservation de l'os et les biais qu'elle peut engendrer ont été examinés.

Des communications concernaient les soins apportés au corps qui conserve la trace des usages médicaux. Des pratiques funéraires médiévales appliquées aux malades décédés, et notamment dans des sépultures multiples, ont été présentées.

Il a par ailleurs été démontré que le corps peut être modelé par les pratiques culturelles.

La présentation d'une étude sur l'alimentation à partir de l'analyse isotopique du collagène de sépultures de l'âge du Fer en Europe centrale a donné une place importante aux hypothèses sociales.

Nous avons été amenés à réfléchir sur nous-mêmes à travers une communication examinant la relation entre l'archéologue et les restes des défunts...

Les plages de discussion ont été particulièrement riches grâce à la diversité de provenance et de sensibilité des chercheurs qui ont conduit les débats vers un même objectif scientifique : exploiter la valeur sociétale des restes funéraires.

Session organisée par

Lola Bonnabel (Inrap), Liv Nilsson-Stutz (université de Lund, Suède), Agnès Malevez (ministère de la Région wallonne, Belgique), Rebecca Gowland (St. John's College, Cambridge, Grande-Bretagne), Christopher J. Knüsel (université de Bradford, Grande-Bretagne).

Le bois et ses ressources

PAR ANNE DIETRICH

Après de nombreuses études monographiques sur les collections de bois archéologiques, il est opportun d'ouvrir la recherche à une thématique sur le bois en tant que matière première et donc sur la ressource en arbres. Les préoccupations de la recherche actuelle visent à mieux saisir l'homme dans son environnement et en particulier à comprendre la grande variété des comportements humains face à cette ressource, renouvelable certes, mais sur une échelle de temps qui dépasse une génération humaine.

Nous avons donc abordé aussi bien l'exploitation forestière, la gestion de la matière première, l'impact de l'élevage, l'agriculture, l'habitat que la métallurgie, le transport et le commerce plus ou moins lointain et, enfin, le combustible. Si les présentations ont gardé une échelle locale d'étude, la discussion qui a suivi nous a permis

d'entrevoir l'occurrence ou l'absence d'une réflexion globale quant au développement durable du bois de la part des communautés.

Pour le Néolithique

Le poster de Stamatis Chatzitoulousis a traité de bois de construction (pieux, poteaux et clayonnage) du Néolithique final dans le site lacustre de Displio en Grèce du Nord. Dépendant pour leur subsistance d'une niche écologique bien spécifique, les hommes y ont choisi certaines essences à des finalités précises. Ses recherches s'appliquent, au travers de l'analyse technique, à comprendre les implications sociales de cette exploitation : en terme d'effort de travail, de connaissance du milieu et de gestion des ressources.

Engelise Stuijts a utilisé lors de sa présentation les données anthracologiques de l'âge du Bronze et de l'âge du Fer en Irlande pour dresser une image des milieux boisés. On ne connaît pas la fonction des amas charbonneux des structures appelées *Fulachta Fiadh* pourtant communes en Irlande ;

ces structures semblent pouvoir collecter, contenir et chauffer de l'eau. L'étude de trente-cinq sites datés montre une grande variété d'essences avec, dans l'ordre quantitatif, le noisetier, l'aulne, le frêne et le chêne. Cet assemblage, comparé aux données palynologiques de la tourbe, dénote l'exploitation de territoires alliant des stations humides à d'autres plus sèches. Il semble que sur les sites les plus à l'ouest les habitants aient collecté tout ce qu'ils pouvaient trouver, alors que sur le site de Killoran, par exemple, le noisetier fait office d'une véritable gestion de taillis. Plusieurs évolutions (chêne mais aussi aulne, noisetier, if et pin d'Écosse), depuis le Néolithique, sont dues aux périodes d'ouverture du milieu.

Pour la période romaine

Un exposé des sites de Rouen (Seine-Maritime) et d'Amiens (Somme), par Anne Dietrich, bien étudiés d'un point de vue technologique et dendrologique, indique une approche consummatrice radicale, sans gestion même à moyen terme des restes de forêts de Normandie. Les chênes de Rouen sont abattus à maturité au I^{er} s. de notre ère puis jeunes aux deux siècles suivants. Le motif dendrologique montre la présence de massifs peu denses et ils sont associés à douze autres arbres et buissons. Leur débitage passe alors de la refente à un travail plus rentable. Pour Amiens, dès après le I^{er} s., la pénurie de bois oblige à des emplois constants. Des importations de planches d'épicéa sont même nécessaires. Au III^e s., il faut utiliser de très jeunes arbres et des rejets de taillis. Cet excès d'abattage confirme la tendance générale pour la période (résultats palynologiques) dans le nord de la France. Ce manque de gros arbres doit être corrélé à l'utilisation nouvelle de la scie de long. Une présentation polonaise de Tomasz Kalicki et Halina Dobrzaska offre un parallèle près de Cracovie. Entre la fin du II^e et la fin du IV^e s., les Romains se sont stabilisés sur la Vistule. C'est la chênaie des terrasses loessiques qui a servi de ressource pour le combustible comme pour la construction. Ces déforestations font suite à de nombreuses dégradations de la forêt du fait de l'activité alluviale, bien repérées par les troncs fossiles piégés dans les alluvions de l'Holocène. Certains chênes sont cependant des abattages romains (datations ¹⁴C). Deux grandes modifications de la rivière sont des incisions datant de la transition Atlantique/Subboréal. Le fond de vallée est alors sec la plupart de l'année, ce qui facilite son accès. Les crues sont fréquentes, mais de courte durée, et l'érosion de ces rives boisées avec des chutes d'arbres morts a fourni de nom-

breux bois. Datées environ de l'an 400, à partir des données dendrochronologiques, de nouvelles germinations de chêne ont été retrouvées. Elles correspondent à un déclin de l'activité économique et à une accrue générale de la vallée.

Le haut Moyen Âge

Cette période est abordée par l'intermédiaire du site viking de Gnezdovo près de Smolensk (Russie), présenté par Veronika Murasheva. Ce site est à l'origine de la formation des nations de l'Europe de l'Est car la ville contrôle la route entre les Varangues et les Grecs (IX^e-XI^e s.). Les fouilles du fond de vallée (1999-2001) ont modifié le concept topographique de cette ville commerciale. Les alluvions des crues printanières du Dniepr ont fourni de très nombreux objets en bois allant de petits mobiliers (écuelles, luges) à des éléments de pont. Par comparaison entre les bois travaillés, les bois naturels et les pollens, les ressources semblent uniquement locales. Les défrichements sont attestés aussi bien pour la pâture que pour l'agriculture. Les assemblages d'essences sont à base de pin, d'épicéa, d'aulne et de bouleau. Le chêne est peu présent et est utilisé pour des objets précis. Ce sont les courbes de Novgorod qui ont servi de base.

Conclusion

Nous avons conjointement fait le constat de l'absence de gestion de la ressource qu'est le bois de la part de ces différentes communautés. En particulier, le monde romain semble concevoir les massifs forestiers comme pouvant être totalement vidés de leurs arbres. Il semble que les forêts alluviales n'aient été attaquées qu'après le déclin marqué des massifs de plateaux ou des terrasses hautes dans les vallées. Ceci est traduit par les vestiges palynologiques et dendrologiques mais aussi par la faune. En revanche, dès que les sites d'occupation montrent une déprise, la végétation reprend très rapidement un cycle de conquête et ces accrues peuvent maintenant être précisément situées par la détermination des années de germination. Si les forêts sont très variées dans leur composition, le comportement humain semble adhérer à une exploitation systématique assimilable à une récolte.

**Session organisée par
Anne Dietrich, Inrap**

Archéologie du passé récent

PAR DIDIER DUBANT

Dans l'esprit des participants au colloque de l'EAA, le passé récent n'est pas forcément une période sur laquelle on peut mener naturellement des recherches archéologiques. Les archéologues comme les citoyens sont mal à l'aise avec les vestiges contemporains.

Ce passé est encore souvent considéré comme trop proche pour être accepté comme étant archéologique. Il peut aussi être récupéré par des intérêts nationaux qui influencent le traitement archéologique des vestiges comme leur restitution au public. La sélection, la présentation et la mise en valeur des vestiges contemporains ont d'ailleurs fait l'objet d'une table ronde au colloque de l'EAA, en 2003, intitulée « *Recording and Assessing Old War Historic Resources* ».

Il arrive aussi que la spécificité des vestiges découverts, comme ceux de l'archéologie industrielle, nécessite la mise en œuvre d'une démarche archéologique adaptée. Cet aspect a été évoqué, toujours en 2003, dans la session « *The Archaeology of European Industrialisation* ». Bien souvent, c'est le caractère exceptionnel des découvertes comme celles de soldats de la Première Guerre mondiale qui détermine le mode de traitement. L'approche archéologique dite traditionnelle, avec la fouille des périodes moderne et contemporaine conservées sur les sites menacés de destruction, n'est pas systématique.

Aussi l'objectif de la session « Archéologie du passé récent » a donc été de comparer notre perception de l'archéologie du passé récent dans différents pays d'Europe. Trois grandes questions furent abordées :

- quelles sont les limites et les contraintes de l'archéologie du passé récent ?
- dans quelle proportion les vestiges des périodes moderne et contemporaine sont-ils étudiés avant destruction lors d'aménagement ?
- quels types de vestiges sont étudiés ?

Christine Finn (université de Bradford, Grande-Bretagne), dans son intervention intitulée « *Extraordinary Places : New Invention in Silicon Valley, US, and Shropshire, UK* », s'est livrée à la comparaison de deux sites d'exception : Ironbridge dans le Shropshire (Grande-Bretagne) et Silicon Valley en

Californie (États-Unis). Ces sites, qui correspondent chacun à une étape importante dans l'évolution du progrès technique, laisseront uniquement aux archéologues du futur des indices fort discrets permettant de deviner qu'ils furent les lieux où se trouvèrent réunis à un moment donné les facteurs qui déclenchèrent deux extraordinaires aventures technologiques du xx^e s.

John Schofield (English Heritage, Grande-Bretagne), dans son intervention intitulée « *Twentieth Century as Cultural Heritage : Recording within Reason, and Knowing where to Stop* », a abordé le xx^e s. sous l'angle de l'héritage culturel. Ce siècle se caractérise principalement par une course au progrès technique. Ce fut également le siècle où la mémoire du passé fut profondément menacée en terme de conservation, ce qui provoqua la naissance de plusieurs politiques de management des ressources culturelles et l'apparition de questions du type « que garder et pourquoi ? ». Si l'on examine l'inventaire des sites et des monuments en Grande-Bretagne sous l'angle de la protection et du contrôle des aménagements, les sites protégés du xx^e s. se révèlent être quasi exclusivement des sites militaires et industriels. Les vestiges du quotidien, eux, ont rarement été pris en compte.

Pour poursuivre dans cette démarche, Marie-Christine Cerruti (Inrap, CNAU) et Didier Dubant (Inrap), dans leur intervention intitulée « L'archéologie du passé récent dans les interventions archéologiques menées en France en milieu urbain », ont analysé la façon dont les vestiges du passé récent sont traités par les archéologues français à partir de l'*Annuaire des opérations de terrains en milieu urbain*, réalisé depuis 1985 par le Centre national d'archéologie urbaine implanté à Tours. Cet annuaire prend en compte les diagnostics, les fouilles de sauvetages et les fouilles programmées réalisés chaque année en milieu urbain dans les villes françaises et leur périphérie, y compris dans les moyennes et petites villes. En ce qui concerne le passé récent, l'annuaire distingue l'époque moderne, du début du xvi^e s. au milieu du xix^e s., et l'époque industrielle, depuis 1850. L'analyse des résultats de l'annuaire sur cinq années, de 1998 à 2002, révèle une homogénéité dans la fréquence des informations d'une année sur l'autre. Parmi les époques représentées sur les opérations depuis le Haut-Empire, l'époque moderne est

toujours très représentée, l'époque industrielle plus rarement. Les structures retrouvées sont très variées et toutes les rubriques sont concernées : voirie et aménagements, structures défensives et militaires, constructions civiles, édifices religieux, édifices funéraires, production. Cette variété est confirmée à la lecture individuelle des chroniques. L'approche fine pour les vestiges postérieurs à 1850 se révèle moins rassurante. Si les structures sont bien identifiées par les archéologues, c'est plus en terme de présence ou de continuité que comme structure ayant fait l'objet d'une fouille.

De son côté, Anton Seiler (National Heritage Board, Suède), lors de sa contribution « *Old Maps and Invisible Remains* », a montré comment un cadastre du XVII^e s. s'est révélé un support d'information de grande fiabilité lors de la fouille du village de Vallby (partie nord de la province d'Uppland) durant les étés 2002 et 2003. Cette fouille de sauvetage faisait partie du « projet archéologique E4 », mis en place préalablement à la construction de 80 km d'autoroute au nord de la ville d'Uppsala. Trois vieilles cartes furent étudiées pour localiser des vestiges préhistoriques non visibles de nos jours (cercles, champs cultivés). Grâce à ces documents, plusieurs sites allant de la fin de l'âge du Fer jusqu'au début des temps médiévaux (dont un village du temps de la période des migrations) furent fouillés.

Amaury Masquilier (Inrap), en collaboration avec Daniel Copret (Inrap), a présenté ensuite « L'archéologie confrontée aux sources traditionnelles, l'exemple de la maison de plaisance de Frescaty au XVIII^e s. (Moulins-lès-Metz, Moselle) ». La maison de plaisance ou de campagne Frescaty des évêques de Metz, au XVIII^e s., est inspirée directement des maisons de Frascati (ville au sud-est de Rome) qui fut à partir du XVI^e s. la résidence estivale favorite de l'aristocratie romaine. À l'occasion de l'extension des bâtiments appartenant à l'armée de Terre, le site de l'ancienne maison de plaisance fit l'objet en 1995 d'une fouille archéologique préventive. Bâtie à partir de 1712, elle fut arasée pendant la Révolution. Les datations des sources écrites purent être affinées par la dendrochronologie et les monnaies, la verrerie ainsi que la céramique découvertes sur le site. Les autres sources documentaires, notamment des plans anciens du fonds Robert de Cotte conservés au cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale de France et huit gravures du milieu du XVIII^e s. conservées à la médiathèque de Metz, furent étudiées en détail. Des différences apparentes entre les plans

projetés et la réalisation effective constatée par la fouille archéologique. Seule cette dernière a permis également d'identifier des aménagements et des transformations ultérieures jusqu'à la phase de démolition de la Révolution et de découvrir des structures discrètes du quotidien (puits, fours, cheminées, systèmes d'évacuations des eaux usées). La fouille extensive a donc eu pour conséquence la réinterprétation des sources iconographiques, comme ce fut aussi le cas lors de la fouille du château du XVII^e s. de Roissy, dans le Val-d'Oise, dirigée par J.-Y. Dufour.

Raphaël de Filippo (Inrap) a abordé l'exemple de « La briqueterie du verger de Château-Jeannot à Thionville (Moselle) ». Fouillée en 1996, à l'occasion de la réalisation d'un ensemble immobilier, la briqueterie, installée en 1552 et en activité jusqu'au milieu du XVII^e s., fut créée par Charles Quint pour renforcer les fortifications de la ville de Thionville, base de départ pour reconquérir Metz. Connue par les sources écrites (comptes des dépenses propres aux fortifications de Thionville conservés aux archives de la Bibliothèque royale de Bruxelles), elle compte treize fours à briques et à tuiles de modèle flamand et sa datation a été confirmée par l'archéomagnétisme.

Ludovic Debs (Inrap) a présenté « L'archéologie, révélateur des mentalités populaires, l'exemple de l'atelier de production de pipes Gisclon (quartier de Moulins, Lille) ». Lors d'une intervention archéologique liée à l'extension d'un hôpital dans un quartier du XIX^e s. de Moulins, faubourg industriel de Lille (Nord), une fosse contenant des rebus de pipes et des matériaux de fabrication a été découverte. Ces rebus provenaient de l'atelier d'Antoine Gisclon, principal producteur de pipes en terre cuite à Lille de 1829 à 1874. Entre 15 000 et 20 000 fragments de pipe provenant de 500 types différents ont été mis au jour ; ils permettent d'avoir une idée des goûts de la clientèle de l'époque. Des morceaux de pierres lithographiques du catalogue qu'éditait l'atelier pour faciliter la commercialisation de ses produits ont été également retrouvés.

La session s'est achevée sur la présentation par Patrick Clerc (Inrap) de « L'archéologie minière préventive à l'Inrap dans le nord-est de la France ». L'archéologie minière est en France une discipline jeune. Elle demande la maîtrise de techniques de l'archéologie et de la spéléologie, des connaissances géologiques, minéralogiques et physico-chimiques pour dialoguer avec les spécialistes des autres sciences appliquées à la paléométallurgie. Le type d'intervention archéologique dépend du type d'exploitation du minerai

et donc de la nature des gisements. Depuis peu, l'archéologie minière trouve sa place, en France, au sein des opérations d'archéologie préventive préalablement à des travaux d'aménagement du territoire : par exemple, à Lusse, en Lorraine, pour localiser des mines d'argent du ^{xvi}^e s. menacées par le percement d'un tunnel routier de sécurité, sur le site de la fonderie du Bonhomme, en Alsace, préalablement à la construction d'un lotissement ou sur le site Saint-Jean-Engelsbourg à Sainte-Marie-aux-Mines, en Alsace, avant la mise en place d'un projet de Parc touristique

minier. Parfois des sources écrites comme des comptes d'exploitation viennent compléter les observations archéologiques.

**Session organisée par
Paul Belford (Ironbridge Gorge Museum Trust,
Grande-Bretagne) et Didier Dubant (Inrap)**

Deux rencontres autour du thème des systèmes d'information géographique (SIG) en archéologie

PAR MICHIEL GAZENBEEK

À un mois d'intervalle, des professionnels des systèmes d'information géographique (SIG) et des archéologues se sont réunis. Une première fois à Lyon, à l'occasion du ^x^e congrès annuel de l'EAA, puis une deuxième fois lors des rencontres internationales d'archéologie et d'histoire à Antibes. Nous proposons ici un court résumé des principaux thèmes abordés lors de ces deux rencontres.

À Lyon, deux sessions réunissant une dizaine de communications avaient pour objet les SIG et les techniques apparentées.

La première, intitulée « Comment les SIG peuvent-ils contribuer à une archéologie du social ? », a été organisée par John Chapman (université de Durham, Grande-Bretagne) et Bisserka Gaydarska (Sofia, Bulgarie). Les organisateurs ont cherché à réunir des communications traitant de l'intégration des problématiques d'ordre social dans des études archéologiques basées sur les analyses SIG. Selon eux, en réaction à la critique fondamentale faite aux analyses SIG en archéologie, à savoir le poids du déterminisme environnemental inhérent à la nature géographique des SIG et une objectivité statistique souvent biaisée, la recherche s'était davantage orientée ces dernières années à ouvrir des pistes de réflexion sur les aspects socioculturels des résultats des SIG.

La plupart des communications tentaient en effet

de trouver des significations d'ordre culturel à une répartition spatiale ou à des relations statistiquement significatives. Mais, généralement, les analyses ne dépassaient pas le domaine de la visibilité. En effet, de nombreuses études, surtout en Grande-Bretagne, cherchent à comprendre et à hiérarchiser les monuments mégalithiques et tumulaires dans le paysage physique – et, par extension, sociale – par leur visibilité, un facteur relativement facile à calculer en SIG, encore que les contraintes de la paléovégétation et de la paléotopographie sont souvent sous-estimées dans ces modèles.

Et déjà, lors du VIII^e congrès de l'EAA à Thessalonique, Gail Higginbottom avait posé le problème de comment délimiter un contexte spatial pertinent. Ces questions d'échelle influent évidemment très fortement sur la portée de l'interaction entre monument et espace.

La communication d'Ezra Zubrow (université de Cambridge, Grande-Bretagne ; université de Buffalo, États-Unis) en particulier touchait alors au cœur du problème, en posant la question de comment imaginer des problèmes à contrainte spatiale, autrement dit, comment traduire les problèmes socioculturels en termes spatiaux pertinents. Comme cela se doit pour un Anglo-Saxon, Ezra Zubrow se positionne par rapport au débat *post-processual*.

La deuxième session, organisée par Geof Carver (Allemagne), était axée sur les dérivés des SIG, les systèmes d'information archéologique en

3D (AIS) et les modèles dynamiques. Il s'agit du développement, encore très théorique, de stratigraphies à analyse spatiale en 3D au lieu et en place des stratigraphies statiques actuellement en usage en archéologie. Carver lui-même se concentre sur l'idée (encore abstraite) de pouvoir intégrer les changements postdépositionnels (contraintes taphonomiques, bioperturbations) dans le modèle.

Cette session a été également l'occasion pour Olivier Barge (Maison de l'Orient méditerranéen, Lyon) de présenter le réseau ISA (Information spatiale et Archéologie), une plate-forme technologique du CNRS, et quelques-uns des projets réalisés par les membres de ce réseau de concepteurs et d'utilisateurs d'information spatiale en archéologie. L'objectif d'ISA est de mettre en œuvre et de promouvoir les nouveaux outils en cartographie, en SIG et en télédétection dans les problématiques archéologiques.

Un mois après le congrès de Lyon, les XXV^e Rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes intitulées « Temps et espaces de l'homme en société, analyses et modèles spatiaux en archéologie » réunissaient quelque 160 personnes autour de 37 communications et 26 posters. Ce colloque a été organisé par le Cepam (UMR 6130) et le réseau ISA. Il a permis de faire le point sur l'archéologie spatiale en France, quinze ans après le colloque « Archéologie et espace » (Juan-les-Pins, octobre 1989) qui avait consacré et ancré les méthodes et les objectifs de cette discipline, largement inspirée par la *new geography* et la *new archaeology* anglo-saxonnes.

Les organisateurs constatent que le renouveau de la discipline résulte des avancées récentes dans les domaines de la restitution des environnements, des climats et des paysages anciens et dans l'étude de la coévolution société-nature. Cela permet aujourd'hui d'intégrer avec plus d'assurance les données environnementales dans l'espace géographique. Cette étape de l'analyse manquait cruellement aux premières études de *site catchment analysis*, ce qui avait en grande partie contribué à les discréditer. Les capacités informatiques d'intégration de données d'origines naturelles, temporelles ou relationnelles conduisent à construire des systèmes complexes, alimentés par les nouvelles disciplines qui sont apparues ou par d'anciennes qui ont élargi leur champ disciplinaire au cours de la dernière décennie (géomatique, géophysique, géoarchéologie...). Comme John Chapman à Lyon, les organisateurs du colloque insistent sur

l'intégration du domaine socio-culturel dans les modèles. Car, pour comprendre les modalités des interactions entre les sociétés du passé et leur environnement, il est nécessaire d'approcher les modes de vie, l'organisation et les pratiques de l'espace propres aux groupes étudiés. La perception même de l'espace géographique et des réseaux de peuplement en archéologie découle d'une suite de traitements d'informations spatiotemporelles très variées. L'archéologue et, dans une moindre mesure, l'historien collectent des données spatialisées et restituent pour une bonne part ces informations après traitement sous des figurations dans lesquelles l'espace tient un grand rôle explicatif. Les exigences de cohérence des données à mettre en œuvre dans ces systèmes imposent une formalisation rigoureuse de la construction de ces données.

L'objectif des Rencontres d'Antibes était dès lors de réunir des communications autour des thématiques suivantes :

- méthodologie, à savoir mise en forme des données et construction des modèles ;
- apport de l'analyse et de la modélisation spatiale à la typologie des réseaux d'habitat et de peuplement ;
- apport de l'analyse et de la modélisation spatiale à la relation société/environnement.

Les problèmes de la perception humaine passée de l'espace autour d'un point ou du point dans l'espace ont été abordés. Marcos Llobera (université de Southampton, Grande-Bretagne) a présenté quelques applications SIG et des modèles mathématiques permettant de travailler sur sa reconstruction. Les nouveaux paradigmes qui apparaissent alors nécessitent une plus grande intégration entre théorie et SIG et entre SIG et modélisation qu'actuellement. L'étude à trois niveaux (panneau, abri sous roche, paysage) de l'art pariétal néolithique dans le sud-est de l'Espagne par Sara Fairen (université d'Alicante, Espagne) permet d'interconnecter la distribution des motifs, la répartition des abris décorés ou non, leur visibilité, leur relation avec les sites d'habitat et les cheminements optimaux les reliant. Le SIG aide ici indubitablement à mettre en avant le rôle joué par cet art pariétal, au symbolisme marqué, dans la perception et la structuration de l'espace par ses auteurs, et ouvre ici le champ de la territorialité rituelle. Enfin, Thomas Whitley (Brockington and assoc., États-Unis) introduit l'étude des causalités dans les modèles spatiaux du comportement humain ancien. À partir d'un exemple de SIG modélisant les chances de survie

d'un esclave noir échappé d'un domaine dans le sud des États-Unis durant la première moitié du XIX^e s., Whitley tente de modéliser les perceptions cognitives de l'espace et d'analyser les comportements intentionnels dans l'espace.

Un deuxième axe important a été la construction, la restitution hypothétique ou l'explication de réseaux. Le SIG PaCT (paroisses et communes de Touraine), présenté par D. Boutin, P. Chareille, J.-M. Gorry, X. Rodier et E. Zadora-Rio (Citeres-UMR 6173, Tours), a été développé pour aider à analyser le réseau paroissial du Moyen Âge à l'époque moderne, à la fois au niveau de la hiérarchisation de l'habitat et sur la morphologie des territoires paroissiaux et communaux. De leur exposé, on retiendra notamment la modélisation de l'impact de la distance au centre paroissial sur le tracé des limites territoriales.

D'un point de vue méthodologique, l'approche critique de Bo Ejstrud (université de Danemark sud) des analyses *cost-surface*, souvent utilisées pour les recherches sur les relations spatiales entre sites, forme une mise au point très utile. Il compare les modèles « du cheminement à moindre coût » obtenus par différentes analyses *cost-surface* avec le réseau viaire antique de Chypre. Les résultats montrent clairement que le dernier mot sur la manière de considérer et donc de calculer le déplacement pédestre n'a pas été dit en SIG.

Une part importante des communications concernait des approches pluridisciplinaires polarisées autour de la géoarchéologie, cherchant à restituer des milieux anciens dont les potentiels écologiques et donc agraires sont continuellement modifiés par les dynamiques des paysages, du climat et de l'homme.

Une démonstration éloquent est la simulation par G. Davtian (UMR 6130) et D. Gerasimov (3 Université amb, Saint-Petersbourg, Russie) de l'évolution du niveau de la mer Baltique durant l'Holocène, sous l'effet de facteurs eustatiques et isostatiques liés à la remontée de la Fennoscandie après la fonte de la calotte glaciaire. Ce modèle d'une grande précision permet de dater des sites préhistoriques en fonction de leur position par rapport au littoral à un moment donné. Cette approche permet une sériation fiable des sites, en dépit de la déficience de datations radiocarbones dans la région due à une mauvaise conservation des matières organiques.

Deux communications concernant l'Auvergne, plus particulièrement la Limagne humide et l'ancien lac de Sarliève, présentées respectivement

par F. Trément (université de Clermont-Ferrand), Christèle Ballut (UMR 6042, Clermont-Ferrand) et Franck Vautier, s'appuient largement sur les données obtenues par le biais de grands travaux préventifs et couplées avec les résultats de prospections systématiques. La restitution du paléo-environnement a permis de très intéressantes conclusions sur les assèchements de ces milieux humides à l'époque antique.

Trois posters (N. Bernigaud, G. Gaucher [doctorants], J.-F. Berger et G. Davtian [UMR 6130]) se réfèrent à des recherches en cours dans la région de l'Isle Crémieu (Isère), située sur le Rhône à l'est de Lyon, dans le cadre du PCR « Peuplement et milieu en Bas Dauphiné (Isle Crémieu) de l'apparition de l'agriculture à l'époque moderne ». La réflexion y est dominée par une approche systémique de l'interrelation entre les données socio-économiques, les agrosystèmes et l'environnement dans la diachronie. Trois facteurs sont particulièrement pris en considération : la complexification du réseau viaire, l'évolution naturelle ou anthropique des cours de rivière et l'évolution des unités pédosédimentaires. L'essai de modélisation prédictive du peuplement et de restitution paléogéographique depuis le deuxième âge du Fer dans cette région est fondé sur les couches thématiques classiques des SIG mais aussi sur une cartographie issue d'une analyse régressive du paysage tel le réseau hydrographique ancien permettant de reconstituer les caractères paléogéographiques contemporains des périodes archéologiques considérées. Les auteurs rappellent à juste titre le biais que les évolutions morphologiques du paysage imposent à la restitution de l'occupation du sol. Ceci pose des problèmes délicats à la construction des modèles prédictifs, une question abordée remarquablement par Ph. Verhagen et J.-F. Berger en 2001. Pour l'instant, malgré quelques tentatives présentées lors du colloque, la spatialisation des informations paléoenvironnementales reste le défi majeur posé aux SIG en archéologie. En attendant, et les auteurs de la communication sur l'Isle Crémieu l'ont souligné de façon opportune, ce type d'approche garde tout son intérêt dans une optique administrative et patrimoniale (localisation et extension des zones à potentiel archéologique sensibles) et dans une perspective historique (lien homme-milieu dans la longue durée).

Lors des deux rencontres sur les SIG à Lyon et à Antibes, deux représentants de l'Inrap ont présenté une communication. Celle d'Éric Boès à

Antibes concernait le peuplement néolithique de l'Alsace et l'impact qu'a eu la modification à l'âge du Bronze du milieu humide du Ried qui sépare l'Alsace septentrionale et méridionale.

Michiel Gazenbeek a présenté une première présentation à Lyon sur l'utilisation des images satellites en archéologie puis une deuxième communication (collective) à Antibes sur l'utilisation de modèles prédictifs en SIG pour la gestion du patrimoine régional à partir de l'exemple de l'Argonne (Meuse).

La communication à Lyon sur l'utilisation des images satellites en archéologie de sauvetage a été essentiellement une mise au point, six ans après le dossier sur la télédétection publié sous la direction de F. Favory dans *Les Nouvelles de l'archéologie* (1998). Rappelons qu'en archéologie, l'utilité des images satellites repose essentiellement sur leur capacité de définir des unités paysagères et des environnements passés et présents. Comme François Favory l'écrit dans l'introduction au dossier des *Nouvelles de l'archéologie*, l'image satellite impose, de par ses caractéristiques, le paysage comme objet d'analyse.

Toutefois, la télédétection spatiale reste peu utilisée en France. Des dix articles des *Nouvelles de l'archéologie*, trois seulement concernaient des projets archéologiques métropolitains. On obtient un même résultat si l'on comptabilise les projets pour lesquels des images satellites ont été achetées avec le soutien du Centre national d'études spatiales (CNES). Pour les années 1990-1995, quatre projets sur vingt-deux seulement intéressaient la France. La situation n'a guère changé depuis. Très souvent, les images satellites sont utilisées comme fond pour représenter des sites archéologiques, surtout des structures linéaires, dans le paysage actuel. Une cartographie de l'occupation du sol actuelle par le biais des produits satellites comme Corine Landcover est également courante. Mais, de véritables analyses dans des domaines tels que la paléohydrographie ou la paléotopographie restent encore exceptionnelles.

L'un des projets les plus intéressants concerne les *tumuli* des marais de la Brière en Poitou. Ces *tumuli* sont construits en calcaire, une roche exogène apportée spécialement dans les marais pour la construction de ces tombes, dans un environnement où le substrat est composé de granite. Le projet cherchait à déterminer sur les images satellites le signal spectral et la morphologie des *tumuli* connus, puis à extrapoler ces valeurs sur les 20 000 hectares que couvrent les marais de

la Brière. Les points alors identifiés comme des *tumuli* potentiels peuvent ensuite faire l'objet d'une vérification au sol. Les premiers résultats de cette recherche ont été présentés au colloque d'archéométrie 2001 à La Rochelle.

Un travail sur la paléotopographie est en cours en Languedoc. Les plaines aux alentours des deltas du Vidourle et du Lez, pratiquement planes aujourd'hui, semblent avoir présenté une topographie différenciée, au moins jusqu'à l'Antiquité, masquée depuis par des apports alluviaux massifs. Les microreliefs et les dépressions qui forment leur miroir peuvent être repérés sur les images satellites par des températures du sol et des taux d'humidité variables, tandis que l'image radar permet de détecter des structures topographiques enfouies. Le projet en cours se base sur une analyse croisée des données ponctuelles archéologiques et sédimentaires avec une approche spatiale par le biais de la télédétection. L'utilisation des images satellites sert donc aussi à contourner le problème de la discontinuité des données paléoenvironnementales connues issues de carottages ou de fouilles archéologiques. Le but ultime est la mise au point de modèles numériques de terrain des paléoreliefs de la plaine par grandes plages chronologiques. Ce projet a été présenté au colloque d'Antibes en 2004.

Enfin, comme troisième exemple, on pourrait citer le PCR intitulé « Peuplement et milieu en Bas Dauphiné (Isle Crémieu) de l'apparition de l'agriculture à l'époque moderne », coordonné par J.-F. Berger, qui utilise des images satellites pour la reclassification de l'occupation du sol, l'extraction de zones humides et la photo-interprétation. Dans ce dernier cas, les paléoméandres du Rhône, par exemple, sont digitalisés directement à l'écran depuis l'image satellite, créant des nouvelles couches thématiques dans un SIG. L'avantage par rapport aux photographies aériennes est qu'on évite le problème de redressement des photos et de raccordement des éléments. Les images donnent également une luminosité et des contrastes constants sur une très grande fenêtre. Chaque image satellite couvre en effet des surfaces équivalant à un très grand nombre de photos aériennes verticales de l'IGN.

Comité d'organisation

J.-F. Berger, F. Bertoncello, F. Braemer,
G. Davtian (Cepam-CNRS), M. Gazenbeek (Inrap).

COMMUNICATION

Lyon-Saint-Georges : un important patrimoine fluvial révélé par la fouille

PAR GRÉGOIRE AYALA

Le X^e congrès de l'EAA a été l'occasion de présenter la fouille réalisée dans le quartier Saint-Georges (Lyon, 5^e), à l'occasion de la construction d'un parc de stationnement souterrain.

Cette opération est en bien des points hors du commun dans les annales de l'archéologie lyonnaise, tant par la diversité des découvertes qui a enrichi des domaines aussi variés et complémentaires que l'architecture, la statuaire, l'épigraphie et la batellerie, que par sa durée. Commencée à la fin du mois d'octobre 2002, l'opération archéologique s'est poursuivie jusqu'au mois de juin 2004, soit 20 mois d'intervention continue sur le terrain.

Ce chantier urbain de dimensions importantes (120 x 30 m) a révélé un secteur de la rive droite de la Saône sur une stratification complexe de près de 10 m d'épaisseur. Malgré la pression d'un chantier de travaux publics en construction, les archéologues ont étudié tous les niveaux d'occupation d'un site de berge et ont restitué la nature de l'installation humaine depuis l'Antiquité jusqu'à la construction du parc de stationnement souterrain.

Jusqu'à présent, les aménagements portuaires de la capitale des Gaules restaient hypothétiques malgré les très nombreux témoignages épigraphiques mentionnant l'existence de corporations de batellerie et les découvertes anciennes de vestiges liés aux activités commerciales. L'opération archéologique du Parc Saint-Georges apporte, pour la première fois, une contribution plus formelle à la reconnaissance de ces installations portuaires. Les découvertes de six épaves gallo-romaines de fort tonnage (épaves 2, 3, 4, 5, 7 et 8), d'un appontement en bois et de nombreux rejets d'amphores semblent accrédi-ter la présence d'un port antique qui aurait précédé celui du port Sablé daté de l'époque moderne. Néanmoins, il convient de nuancer la notion de port antique fluvial : loin de correspondre à celle de port maritime ou même de port moderne, celle-ci a pu se limiter à des installations rudimentaires profitant de topographies particulières (bras mort, rétrécissement de bras, berge facile d'accès), et ne constituer que des étapes de batellerie pour le transit des marchandises.

Le site est à peine fréquenté au cours de l'An-

tiquité tardive et du haut Moyen Âge. La ville se concentre alors autour du groupe épiscopal dans le quartier Saint-Jean, au nord du site. Un bâtiment, dont la fonction reste indéterminée, est construit à l'aide de remplois antiques dont une stèle funéraire. Des pieux sommaires viennent renforcer la berge du XI^e s. où une pirogue monoxyle (épave 6) a été découverte. Une seconde pirogue monoxyle (épave 14, fig. 1), datée du XII^e s., a été retrouvée lors de la fouille des sables de la Saône dans un excellent état de conservation. À la fin du Moyen Âge, l'urbanisation progresse jusqu'au bord de la Saône et s'organise autour du port *Sabliz*. À partir de la Renaissance, les activités de ce quartier sont désormais résolument tournées vers la rivière, comme l'attestent les sept bateaux-viviers (épaves 9, 10, 11, 12, 13, 15 et 16) et les mentions de nombreux marini-ers ou pêcheurs signalées dans les sources écrites. Le port désormais nommé « Sablet » figure sur le plan scénographique dressé au milieu du XVI^e s. Les vestiges des XVII^e-XVIII^e s. illustrent le soin



Fig. 1

Une pirogue monoxyle du XII^e s. (cl. Inrap).

Fig. 2

Le levage de l'un des blocs architecturaux (cl. inrap).



apporté à l'aménagement des bords de Saône. Une embarcation à fond plat, datée du XVIII^e s. (épave 1), était destinée au transport de marchandises. L'activité de ce port de quartier durera jusqu'à la construction de la place Benoît-Crépu et du quai Fulchiron qui la borde au milieu du XIX^e s. Les analyses paléoenvironnementales (malacologie, carpologie, palynologie, géomorphologie...), menées conjointement à l'étude archéologique, devront permettre de proposer des reconstitutions de paysage par époque.

Les résultats de l'opération du Parc Saint-Georges se sont insérés dans deux sessions. La première traitait de la « Gestion et prévention du patrimoine archéologique en milieu fluvial » (coordination H. Stoepker et G. Soeters, Pays-Bas). La communication de G. Ayala mit en avant l'aspect méthodologique d'une fouille qui a concilié la prise en compte d'un patrimoine de première importance et la réalisation d'un équipement collectif indispensable pour la ville de Lyon. L'application du principe de la fouille de repli est une illustration parfaite de la coexistence entre des entreprises de travaux publics et une équipe d'archéologues qui ont exploré plus de 35 000 m³ de sédiments. L'utilisation de la berge comme dépotoir, dès l'époque antique, a provoqué l'accumulation d'un mobilier archéologique de toutes sortes qui a engagé la mise en place d'un traitement de masse et a nécessité l'intervention de nombreux spécialistes. Dans ce milieu humide que constitue la berge, la présence d'une très grande quantité de mobilier organique périssable (cuir et bois) a nécessité immédiatement

un conditionnement pour limiter son altération. L'analyse de ce mobilier fournit d'ores et déjà de précieuses informations sur la culture matérielle d'un quartier fluvial de Lyon depuis l'Antiquité jusqu'à la période postrévolutionnaire. Il faut souligner la difficulté d'extraction d'objets de première importance (blocs architecturaux inscrits, fig. 2) due aux contraintes de la construction du parc de stationnement. Cette gestion s'est aussi étendue à une importante masse documentaire constituée au cours de vingt mois de fouille (relevés scannés au fur et à mesure, photos numériques et argentiques).

Le caractère exceptionnel de la découverte de seize embarcations a nécessité leur présentation par les personnes qui ont la charge de leur étude : M. Guyon (chalands gallo-romains) et F. Laurent (épaves médiévales et modernes). Le devenir des seize bateaux a été abordé puisqu'ils revêtent un caractère exceptionnel, tant dans les domaines scientifique et muséographique que dans le cadre d'un patrimoine fluvial révélé par une fouille. Plusieurs embarcations, sélectionnées en raison de la qualité de leur état de conservation à des fins d'exposition muséographique, ont été confiées au laboratoire Arc Nucléart (Grenoble) spécialisé dans le traitement des matériaux organiques (bois et cuir).

La deuxième session, intitulée « L'homme et le climat à l'Holocène » (coordination J. Burnouf et F. Trément), abordait les relations de l'homme et du milieu. L'exposé d'A. Vérot-Bourrély a placé les découvertes dans le contexte alluvial, très particulier à ce site, au sens spatial et chronologique. L'occupation de cette rive droite de la Saône est

rendue difficile en raison d'un cadre naturel soumis aux fluctuations des cours d'eau. Au cours du premier âge du Fer, le secteur est sous l'eau à la confluence de l'ancienne Saône, plaquée contre la colline de Fourvière, et d'un des multiples bras du Rhône ; c'est donc un milieu aquatique. Au cours du second âge du Fer, le climat est plus sec. Le site devient progressivement un milieu terrestre. Autour de notre ère, le Rhône se retire et se stabilise vers l'est selon un tracé simplifié. La Saône, libérée de la contrainte du Rhône, en profite pour s'ouvrir un passage plus direct dans la presqu'île. Son nouveau tracé est sensiblement identique à l'actuel et conflue avec son ancien tracé sur le site. Après avoir remblayé l'ancien chenal de la Saône au cours du III^e s. après J.-C., les riverains vont progressivement stabiliser la nouvelle rive droite de la Saône dont le tracé

évoluera peu jusqu'à nos jours. Grâce à l'action humaine, un quartier prit forme peu à peu par la conquête progressive des terres sur la rivière jusqu'à l'époque moderne où la rive est construite. Ces deux communications, présentées dans des sessions aux thèmes complémentaires, témoignent de la diversité des informations que la fouille du Parc Saint-Georges a permis de recueillir. Cette opération est très représentative des fouilles archéologiques préventives où sont posées quotidiennement des questions d'ordre stratégique en regard des contraintes de calendrier et de la coactivité avec les entreprises de travaux publics. Les résultats de cette intervention d'envergure ont permis de constituer un ensemble historique cohérent qui éclaire l'évolution de la topographie urbaine de ce secteur de la ville de Lyon.

POSTER

Une échelle médiévale en bois trouvée sur le site seigneurial de Rueil-Malmaison, Hauts-de-Seine (VI^e-XVIII^e s.)

PAR GABRIEL DRWILA AVEC
LA COLLABORATION D'ANNE
DIETRICH ET OLIVIER GIRARD CLOS

L'ancien village de Rueil est situé à environ 12 km à l'ouest du centre de Paris, sur la route de Rouen. La construction de plusieurs immeubles et, plus récemment, d'une école a été à l'origine de deux campagnes de fouilles archéologiques préventives. Elles ont concerné une partie du site de l'ancienne seigneurie presque totalement disparue du paysage actuel de la ville.

La seigneurie

Le site est mentionné par les textes à partir du VI^e s. (Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*) comme étant une *villa*, c'est-à-dire un vaste domaine royal avec un palais, lieu de séjour des rois mérovingiens. La seigneurie entre dans le patrimoine de l'abbaye de Saint-Denis en 875, après une donation du roi Charles le Chauve. Le roi ne séjourne plus alors à Rueil mais il y garde un droit de gîte définitivement aboli au milieu du XIII^e s.

Vers la fin du XIII^e s. la seigneurie, dirigée auparavant par un religieux représentant l'abbé, devient une ferme gérée par un laïque ayant un bail avec l'abbaye de Saint-Denis. Le logis seigneurial est également le siège du prévôt.

En 1635, le domaine est vendu au cardinal de Richelieu par Henri de Lorraine, abbé de Saint-Denis, mais après la mort du cardinal, en 1645, il devient à nouveau la propriété de l'abbaye.

En 1686, le roi Louis XIV offre la seigneurie de Rueil aux Dames de Saint-Cyr pour assurer les revenus de leur école. Enfin, la Révolution française en marque la fin. En octobre 1795, les bâtiments et les dépendances sont vendus comme bien national. La démolition suit peu de temps après. Les fouilles préventives ont permis d'individualiser quatre phases d'occupation du site.

Le haut Moyen Âge (VI^e-X^e s.)

Les plus anciennes structures découvertes sur le site datent du milieu du VII^e s. Il pourrait s'agir d'un habitat rural dépendant du palais mérovingien dont nous n'avons aucune trace archéologique.

Fig. 1

Échelle médiévale en bois de chêne (cl. P. Raymond/Inrap).



La fin de la période carolingienne et le Moyen Âge classique (x^e-xi^e s.)

L'ancienne *villa* mérovingienne est transformée en domaine seigneurial avec l'installation d'une plate-forme délimitée par un fossé d'enceinte. À l'intérieur de cet espace se trouvait le logis seigneurial et, à partir du xii^e s., une chapelle dont la partie méridionale a été mise au jour. Un habitat annexe cerné par des fossés était joint à cette espace.

Le bas Moyen Âge (xiii^e-xv^e s.)

Le site subit d'importantes transformations durant cette période. Au début du xiii^e s., les fossés d'enceinte sont abandonnés et entièrement comblés. À l'emplacement du fossé, est construite une imposante grange à dîmes dont le pignon, avec la porte, constitue le dernier vestige conservé du site. Une première mention de cette grange apparaît dans les textes en 1250. Au début du xiv^e s., le nouveau logis est construit ; réuni avec la chapelle existante, il forme un seul bâtiment. On reconnaît ainsi, dans cet ensemble couvert par le même comble, le traditionnel triptyque seigneurial : *camera, aula, capella*.

Période moderne (xv^e-xviii^e s.)

La superficie du site se restreint au fur et à mesure des ventes successives des parcelles. Les premiers plans de Rueil font apparaître le clos seigneurial cerné par des murs. L'ancien logis seigneurial est transformé alors en manoir flanqué de deux ailes ouvrant sur un jardin à la française. Durant cette période, des bâtiments annexes sont édifiés (écuries, pressoir, poulailler, toits à porcs, vacherie) visibles sur le plan de 1750.

La découverte exceptionnelle d'une échelle médiévale en bois

Une échelle en bois de chêne (fig. 1), conservée dans sa totalité, était restée dans la dernière phase du comblement du fossé d'enceinte (limon organique humide). Elle mesurait 234 cm de long pour une largeur moyenne de 55 cm et était composée de deux montants (M1 et M2), taillés en fuseau hexagonal s'épaississant à la base, de cinq barreaux rectangulaires (B1 à 5) et d'une pièce rectangulaire de bois (B6) ajoutée pour la consolidation de l'ensemble.

L'échelle était assemblée au départ selon le système de fixation à « tenon et mortaise », sans utilisation de clous métalliques. Les observations technologiques montrent une fabrication soignée, plusieurs réemplois des montants présentant de

multiples perforations, aménagements et renforcements (clous). Nous avons compté ainsi dix-huit perforations traversantes qui se trouvaient en vis-à-vis, d'un montant à l'autre.

À l'origine (état 1), l'échelle possédait douze barreaux ronds, installés tous les 18 cm. Elle a pu être utilisée pour accéder à une chambre dépourvue d'escalier à l'intérieur d'un bâtiment. Toutefois les représentations iconographiques d'objets similaires sont peu fréquentes. Après une probable usure des barreaux, les montants ont été perforés d'une série de quatre mortaises oblongues correspondant à une échelle à quatre barreaux rectangulaires (état 2). L'écartement des barreaux est alors irrégulier (entre 40 et 60 cm), ce qui donne à cette échelle un aspect moins soigné que dans son état d'origine. Enfin, après une nouvelle usure des barreaux, les montants sont encore perforés d'une série de cinq mortaises correspondant cette fois à l'échelle à cinq barreaux (état 3) découverte sur le site. L'écartement des barreaux est alors irrégulier. Les montants présentent également plusieurs traces de réparations et d'aménagements (perforations, encoches, cerclages et clous en fer) correspondant très probablement à son dernier état d'utilisation.

L'échelle a été trouvée à proximité des fondations de la grange, ce qui suggère qu'elle aurait pu être utilisée pour la dernière fois lors de la construction de celle-ci et ensuite abandonnée sur place. Des exemples iconographiques attestent la présence des échelles sur des chantiers de construction médiévale. Les barreaux y sont souvent écartés dépassant ou non des montants. L'utilisation de l'échelle est variable, soit presque horizontale pour enjamber un obstacle, soit verticale pour franchir une paroi. Les modèles ne diffèrent guère entre le xii^e et le xv^e s.

Datations de l'échelle

Radiocarbone (¹⁴C)

L'analyse par radiocarbone (CIO, Groningen, Pays-Bas) effectuée sur l'un des montants (M2) a fourni le résultat suivant : GrN-27211 : 900 +/- 20 BP, soit 1030-1220 AD après calibration (OxCal.3.5, 95.4 %). Cette datation a confirmé l'origine médiévale de l'échelle. Toutefois, la période proposée est assez large et couvre presque deux siècles.

Dendrochronologie

La date obtenue par radiocarbone a pu être affinée par l'analyse dendrochronologique (fig. 2). Les onze séries de mesures provenant de tous les composants de l'échelle, à l'exception du barreau n° 4, ont permis d'établir une chronologie moyenne

(RueilEch) constituée de 96 cernes regroupant probablement quatre arbres. La meilleure ressemblance avec des références est obtenue à la date de 1202 pour le dernier cerne. À cette date, plusieurs références régionales et locales montrent un synchronisme très significatif avec cette chronologie, cette date est donc retenue avec un risque d'erreur quasi nul. L'analyse dendrochronologique a permis d'affirmer que les deux arbres qui ont servi à la fabrication de montants ont été abattus durant l'automne 1202 ou l'hiver 1203 (présence du dernier cerne avant l'écorce).

Les barreaux sont très probablement fabriqués dans du bois de récupération provenant de différents arbres. Leur date d'abattage ne peut pas être fournie avec précision à cause du manque d'aubier mais elle se situe dans une fourchette comprise entre 1175 et 1215. Seul le barreau

n° 3 provient probablement du même arbre que le montant n° 2 (arbre abattu en 1202 ou 1203). La barre de consolidation (B6) est aussi un bois de récupération et provient d'un arbre abattu durant l'automne 1181 ou l'hiver 1182.

L'échelle, dans son premier état, aurait été fabriquée peu après l'année 1202, le séchage du bois étant inutile à partir des arbres abattus en automne-hiver 1202/1203. En revanche, la dernière réparation daterait de l'année 1182 ou de la suivante.

Gabriel Drwila, Anne Dietrich
Inrap, 32, rue Delizy, 93694 Pantin cedex

Olivier Girardclos
Centre d'études dendrochronologiques et de recherches en environnement (Cedre)
12 av. de Chardonnet, 25000 Besançon

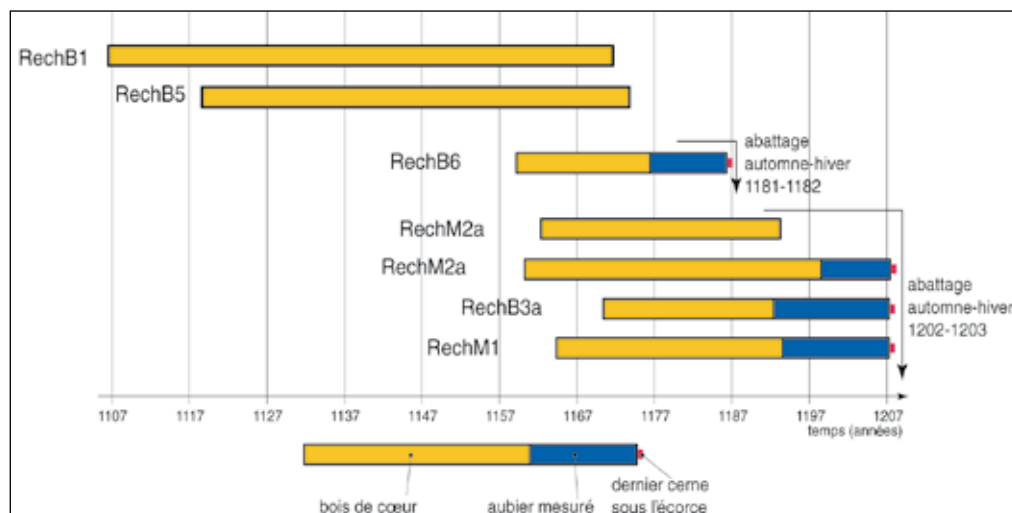
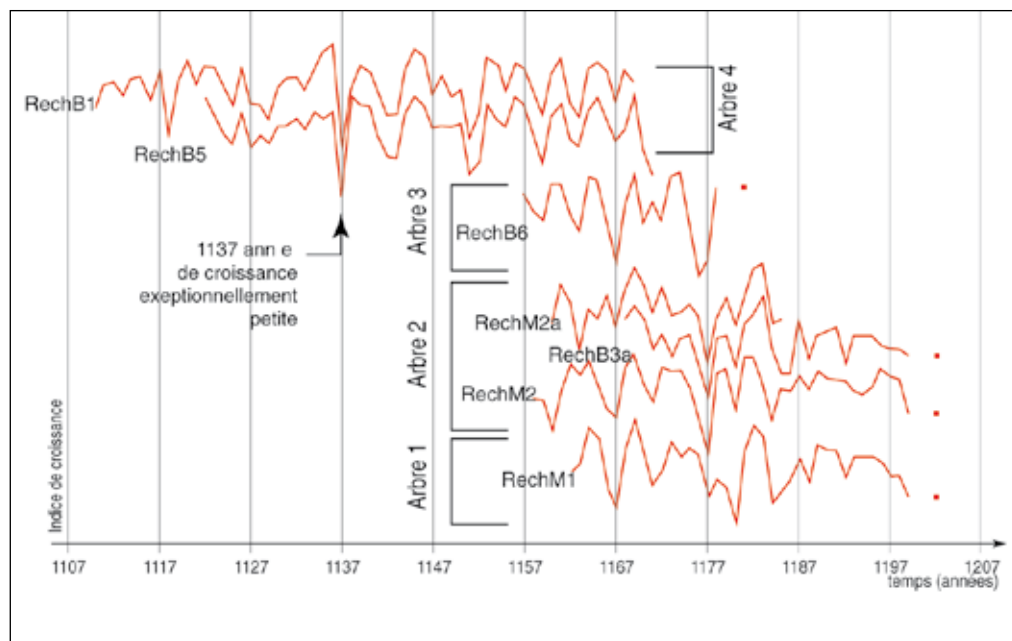


Fig. 2

En haut, courbes de croissance des différents arbres utilisés pour l'échelle. En bas, détermination des phases d'abattage (dessin O. Girardclos/CEDRE, Besançon).

« Habitats et occupatio et au début du premier âge du Fer en Bas

LE HAGUE DIKE À BEAUMONT-HAGUE (MANCHE)

Le lieu

La pointe de La Hague, qui prolonge vers le nord-ouest le Cotentin, comporte un net rétrécissement, à 9 km du cap, entre l'anse de Vauville et la baie de Quervière. Deux petites rivières, profondément encaissées, traversent cette zone étroite et accentuent la coupure séparant la pointe de la Hague du reste de la presqu'île. Profitant de cette situation géographique exceptionnelle, les populations de l'âge du Bronze ont construit sur le plateau un retranchement de 2,7 km de long rejoignant la vallée d'Herquemoulin au Val Ferrand à Éculleville. Prolongé par les deux vallées de la Sabine et du Houguet, ce retranchement délimite un territoire de 3 500 ha occupé par trois ports naturels (Goury, Omonville-la-Rogue et l'anse Saint-Martin).

Historique des recherches

En 1830, quand C. de Gerville et A. de Caumont ont commencé à décrire la Hague Dike, le rempart avait encore par endroits 15 à 20 m de large et 10 m de hauteur. Aujourd'hui, il est encore très bien conservé et il est possible de distinguer deux secteurs différents. Dans sa partie sud-ouest, le Hague Dike est constitué par un haut talus construit sur un sol plan. Plus au nord-est, il utilise la dénivellation correspondant à la vallée de la Sabine. Il a été installé au sommet du versant nord de la vallée de telle sorte que ce versant prolonge la fortification proprement dite et que des terrassements beaucoup plus réduits ont été nécessaires. Il est probable qu'à l'origine une seule porte existait le long de la fortification, sans doute au point de passage de l'actuelle RD45.

Déjà figuré sur la carte du diocèse de Coutances, publiée par Mariette en 1689, le rempart est mentionné dès le XVIII^e s. par de nombreux historiens, parmi lesquels Masseville, Denons ou de Chantereyne. Toutefois les premières recherches

sur l'origine du retranchement datent de la première moitié du XIX^e s. En 1831, de Gerville présente à la Société des antiquaires de Normandie une communication sur « Le Hague Dike et les premiers établissements militaires des Normands sur nos côtes », il attribue alors le rempart aux pirates normands sans véritable analyse archéologique. Par la suite, la datation et l'origine du site passeront de l'époque gauloise (de Caumont), à une attribution nordique (Viking : de Gerville, Maury et Joret) et même à la guerre de Cent Ans (Demons, Le Franc et Asselin). Seul Emmanuelli, en 1901, propose de voir dans le Hague Dike un éperon barré protohistorique contemporain d'autres déjà connus dans le sud de la Manche. Afin de statuer sur l'origine viking du Hague Dike, des fouilles ont été exécutées, de 1951 à 1953, sous la direction de M. de Bouard, H. Arbman et T. Ramskou. Ces travaux ont concerné le retranchement mais aussi une série de tombelles. À cette époque de nombreuses coupes ont été réalisées dans le rempart montrant la constitution d'un talus contenu par des parements de granite ou des palissades en bois. De ces trois campagnes, les seuls éléments de datation mis au jour sont des charbons de bois qui ont fourni une série de dates comprises entre 900 et 800 av. notre ère. Toutefois M. de Bouard n'en conclut pas moins que « Les fouilles pratiquées au Hague Dike de 1951 à 1953 ont solidement étayé la thèse de l'origine nordique de ce rempart ».

En 1983 et 1984, l'élargissement d'une route desservant le centre de retraitement de la Cogema (CD901) a nécessité la réalisation d'une fouille de sauvetage sur une portion du rempart (opération de l'Afan). Lors de cette opération, menée par A. Huet, de nouvelles informations ont pu être collectées sur le site : mise en évidence d'une occupation domestique datée des XII^e-XIII^e s. aux abords du rempart, nouveaux relevés stratigraphiques et découvertes de nombreux silex et

Contact

Cyril Marcigny, Le Chaos,
14400 Longues-sur-Mer ;
tél. : 02 31 27 82 25,
cyril.marcigny@wanadoo.fr

Responsable :
Cyril Marcigny/Inrap.

Équipe de recherche :
E. Ghesquière,
E. Galloin/Inrap.

Suivi scientifique :
D. Cliquet/SRA
Basse-Normandie.

Collaborateurs :
A. Huet (responsable des
fouilles Afan de 1983)/
bénévole ; V. Carpentier/
CRAHM UMR 6577.

n du territoire à l'âge du Bronze

se-Normandie »

PAR CYRIL MARCIGNY

tessons protohistoriques datés de l'âge du Bronze moyen et final (cordons digités, urnes...).

Résultats

Devant une masse documentaire aussi hétérogène et de manière à préparer une étude archéologique de cette structure aussi exceptionnelle qu'emblématique, il a semblé important de proposer dans le cadre des travaux du PCR « Habitats et occupation du territoire à l'âge du Bronze et au début du premier âge du Fer en Basse-Normandie » une première phase d'analyse du site (initialement prévue en 2003, cette opération a été réalisée en 2004). Cette analyse s'articule autour de quatre points : un bilan documentaire (recensement et dépouillement des publications anciennes, des archives de fouilles déposées au SRA et des archives d'A. Huet), une prospection du Hague Dike, un relevé stratigraphique d'une coupe encore visible sur le terrain et l'analyse des échantillons prélevés lors de ce relevé (^{14}C et étude micromorphologique des sédiments).

Ce programme a été en grande partie mené à son terme. Les archives de M. de Bouïard (et en particulier ses cahiers de fouilles et les nombreuses photos déposées au SRA et au manoir du Tourp) ont été dépouillées et il est aujourd'hui possible de mieux saisir les observations faites lors des fouilles des années cinquante (à cette occasion les coupes I à III ont été réinterprétées). Les données issues des fouilles d'A. Huet ont aussi été réexaminées, mais devant l'ampleur des travaux à réaliser cette partie

de notre programme a été en partie reportée en 2005 (premier trimestre). Enfin, les prospections puis le relevé d'une des coupes stratigraphiques encore ouvertes depuis 1952 (coupe I placée dans la partie la mieux conservée du site) ont permis de restituer la dynamique de formation du rempart. Ce dernier est formé de l'accumulation de trois talus asynchrones ; deux d'entre eux ont fait l'objet d'une mesure d'âge par le ^{14}C . Le talus le plus récent est daté du Bronze final (2690 +/- 45 BP) un autre est situé à la fin du Bronze moyen en 2875 +/- 35 BP, le plus ancien est en cours de datation.

À l'issue de cette première phase d'étude du Hague Dike, il semble que des informations particulièrement novatrices ont pu être extraites de la masse documentaire disponible. Parmi ce lot d'informations, les réponses à la question de la datation du rempart et de son attribution culturelle formaient un des axes fondateurs de cette étude et une donnée des plus attendues. On peut affirmer aujourd'hui, sans trop d'erreur, que le Hague Dike, cet élément fort de l'identité culturelle et patrimoniale de La Hague, est daté de la Protohistoire ancienne et plus particulièrement de l'âge du Bronze, période qui a bien marqué le paysage de la presqu'île : nombreux tumulus, enclos encore visibles dans le paysage, limites agraires...

À un autre niveau d'observation, il est apparu lors des prospections que le rempart était menacé dans plusieurs secteurs et que ce patrimoine unique subissait les vicissitudes d'une dégradation lente et irréversible (au contact des routes actuelles ou de certaines parcelles agricoles). Il est donc plus que nécessaire de préserver ce qui reste de cette structure unique en France et de proposer une mise en valeur d'une des coupes du rempart (avec restitution et explication du monument pour le grand public, au niveau de la route d'Omonville-la-Rogue, par exemple) afin de sensibiliser la population locale et les touristes de passage.

PUBLICATION

Marcigny (C.). — Habitats et occupation du territoire à l'âge du Bronze et au début du premier âge du Fer en Basse-Normandie. *Revue de la Manche*, t. 46, fasc. 184, 2004, p. 29-31.

« **Caractérisation** des produits **Haute-Normandie** du III^e typologie et chronologie »

Introduction

Les recherches concernant la Protohistoire ancienne en Normandie ont fait l'objet d'un dynamisme particulier dans les années 70 et 80 (en partie à l'initiative de G. Verron). Laissé plus ou moins en désuétude depuis la fin des années 80 et le début des années 90, ce volet de l'activité scientifique régionale a connu un regain d'intérêt grâce aux découvertes liées aux fouilles préventives.

La masse de documentation recueillie ces dix dernières années et le champ d'investigations qu'elle offre ont motivé la mise en place d'un projet collectif de recherche ayant pour vocation de fédérer les initiatives des chercheurs locaux, de fournir un cadre pour définir des axes de recherche et d'élaborer des projets cohérents.

Dans le domaine de la culture matérielle, et plus particulièrement du mobilier céramique, les données sont abondantes mais n'ont jamais fait l'objet d'un travail de synthèse. La finalité du PCR dans ce domaine est particulièrement ambitieuse puisqu'elle vise à établir un tableau typochronologique le plus complet possible qui puisse devenir un outil utilisable à terme dans la région comme corpus de référence (tableau qui pourra alors être confronté aux régions limitrophes).

Résultats

Cette première année d'exercice du PCR a surtout consisté en la réalisation d'un inventaire, en une analyse critique des sites disponibles, et en l'achèvement de l'étude du site de Mont-Saint-Aignan sous la direction de B. Aubry.

Les gisements, dont la période d'occupation et/ou de fréquentation s'inscrit dans notre fourchette chronologique, sont des sites à vocation domestique, des nécropoles et plus rarement des tombes isolées (surtout des sépultures campaniformes). Ils ont pour la plupart été mis au jour ces vingt dernières années.

Ensembles clos par excellence, lorsqu'il s'agit de tombes individuelles « fermées », les milieux funéraires sont les contextes les plus sûrs pour fonder un travail typochronologique. En Haute-Normandie, l'inventaire et le dépouillement des tombes et des nécropoles de l'âge du Bronze et du début de l'âge du Fer aboutissent toutefois à un constat amer : il y a peu d'ensembles à étudier. Les sites à vocation domestique sont en effet mieux représentés. Les ensembles céramiques sont issus du comblement de nombreuses structures excavées : fossés, fosses, silos, etc. Leur homogénéité chronologique n'est donc pas strictement assurée, la durée de fonctionnement puis de comblement de ces structures étant dans la plupart des cas inconnue. Cependant, ce matériel essentiellement détritique est abondant et diversifié et il a l'intérêt d'être beaucoup plus représentatif de la variété typologique du mobilier utilisé durant une période donnée que ne l'est celui du milieu funéraire (dépôt par définition sélectionné et emblématique).

Un rapide survol de ces sources documentaires met bien en évidence le profond déséquilibre entre les matériaux provenant du milieu funéraire et ceux issus de contextes domestiques. Le travail de périodisation repose donc principalement sur des séries peu abondantes mais

Contact

Cyril Marcigny, Le Chaos,
14400 Longues-sur-Mer ;
tél. : 02 31 27 82 25,
cyril.marcigny@wanadoo.fr

Responsable :
C. Marcigny/Inrap.

Équipe de recherche :
B. Aubry, D. Breton,
D. Lepinay/Inrap.

Suivi scientifique :
G. San Juan/SRA
Haute-Normandie.

ctions **céramiques** de millénaire au début du 1^{er} **âge du Fer** :

PAR CYRIL MARCIGNY

diversifiées, recueillies sur les sites d'habitats. Ces derniers sont caractérisés par des occupations extensives non stratifiées (dans bien des cas, absence de niveaux de sols ou de circulation). Ces faiblesses stratigraphiques sont accentuées par l'absence d'ensemble clos au sens strict du terme puisque les matériaux proviennent de structures, généralement des fossés, qui ont fonctionné ouverts durant un laps de temps inconnu (qui ne peuvent donc être comparés aux séquences stratigraphiques de référence de type grotte).

Les problèmes statistiques, associés à l'absence d'ensemble clos, ne favorisent donc pas le recours à une méthode de sériation classique (classement chronologique individus/variable selon une courbe de « vie » unimodale). Pour les mêmes raisons, la démarche mathématique n'a pas été utilisée.

En effet, il semble que l'utilisation d'une méthode appuyée sur les techniques de calcul, même si elle donne une impression de solidité scientifique, n'apporte dans le cas des séries de Haute-Normandie aucun élément discriminant pour la définition des corpus ni aucune réponse tangible aux nombreuses questions typochronologiques.

L'analyse consiste donc, après le récolement de l'information, à une juxtaposition d'ensembles confrontés à des comparaisons chronotypologiques externes et à la chronologie absolue plus qu'à une analyse sérielle (les datations anciennes et récentes sont toutes calibrées ou recalibrées à l'aide du logiciel Oxcal ; courbe de calibration de 1993 ; Stuiver et Pearson 1993).

À l'issue de ce travail préparatoire, des hypothèses chronotypologiques sont déjà formulées.

Ce programme de recherche n'est pas reconduit en 2005 ; toutefois les travaux de périodisation se poursuivront et trouveront un nouvel écho, sous la direction de T. Lepert (SRA/MCC), dans le cadre de la préparation de la table ronde de Rouen (*cf. encadré ci-dessous*).

MANIFESTATIONS

Une table ronde sur la fin de l'âge du Bronze dans le nord de la France et une exposition sur l'âge du Bronze en Normandie sont programmées pour novembre 2005 au musée départemental des Antiquités de Rouen.

L'exposition sera ensuite présentée au musée de Tatihou (Manche) en 2006.

Erratum

Dans le n°14 d'*Archéopages*, encadré B de la page 29, il faut lire « Les inhumations du Haut-Empire (III^e s. de notre ère) ».



ALSACE

Bas-Rhin (67)

Osthouse ► LOTISSEMENT ZORN DE BULACH

PROTO, ANT, MÉD, MOD

- **Cause du chantier :**
Construction d'un lotissement.
- **Aménageur :**
Société de promotion du crédit immobilier d'Alsace.
- **Début de l'opération :**
13/09/2004.
- **Fin prévue :**
22/11/2004.
- **Contact :**
Y. Henigfeld,
10, rue d'Altkirch,
67100 Strasbourg ;
tél. : 03 88 34 97 54 ;
y.henigfeld@wanadoo.fr
- **Responsable :**
Yves Henigfeld.
- **Équipe de recherche :**
F. Burg, J. Kohl, P. Kuchler,
J.-L. Issele, R. Nilles,
É. Peytremann, F. Schneikert,
M. Werlé, J.-L. Wuttmann (topo.),
O. Zumbunn.
- **Suivi scientifique :**
M. Lassere/SRA Alsace.

► Description technique

La fouille, qui s'étend sur une superficie de 2 500 m², fait suite à un

diagnostic archéologique ayant mis en évidence des vestiges antiques, médiévaux et modernes. Le site se trouve en limite sud-est du village d'Osthouse, à côté d'un château de plaine édifié par la famille Zorn de Bulach.

► Résultats

L'intervention archéologique a révélé plusieurs périodes d'occupation, dont la plus ancienne, qui remonte à l'âge du Bronze et/ou du Fer, est notamment caractérisée par l'aménagement de silos. Elle précède une installation antique marquée par la présence de silos et de fosses à fonction indéterminée. Après un hiatus chronologique de plusieurs siècles, le site est réinvesti entre le VII^e et le XII^e s. pour laisser place à des structures d'habitat comprenant, parmi les vestiges identifiés, une vingtaine de fonds

de cabane (pour l'essentiel à deux poteaux faitiers), un ou plusieurs bâtiments de plain-pied et plusieurs silos. Outre ces découvertes, l'un des principaux intérêts de l'opération est d'avoir livré les vestiges d'un habitat comprenant une cabane excavée, plusieurs silos et une cave pourvue d'un escalier maçonné clairement attribuables à la fin du Moyen Âge (XIV^e-XVI^e s.). La période moderne (XVII^e-début XIX^e s.) est représentée par une cave maçonnée, associée à un puits et à un four dont la fonction reste à préciser. Sans doute faut-il mettre en relation ces vestiges de la fin du Moyen Âge et de l'époque moderne avec la proximité immédiate du château, dont l'état le plus ancien remonte aux XIV^e-XV^e s.



Osthouse/Lotissement Zorn de Bulach
Cave de la fin du Moyen Âge recoupant
des structures plus anciennes.
Cl. Y. Henigfeld/Inrap.

BASSE-NORMANDIE

Orne (61)

Ri ► LES FRESNES

PROTO

- **Cause du chantier :**
Travaux sur l'autoroute A88,
section Nécy-Argentan.
- **Aménageur :** DDE.
- **Début de l'opération :**
04/10/2004.

- **Fin prévue :** 12/12/2004.
- **Contact :**
E. Ghesquière, Inrap, boulevard
de l'Europe, 14540 Bourguébus.
- **Responsable :**
Emmanuel Ghesquière.

- **Équipe de recherche :**
M. Bakal, C. Hugot, L. Juhel,
É. Néré.
- **Suivi scientifique :**
J. Desloges/SRA Basse-Normandie.

► Description technique

Le diagnostic du dernier tronçon de l'autoroute A88, sur une distance de 13 km, a mis en évidence plusieurs sites.

► **Résultats**

En dehors de la découverte de deux sites gallo-romains, dont l'ensemble de l'occupation est situé hors emprise, et d'un enclos domestique daté de La Tène moyenne, l'essentiel des découvertes consiste en une vaste surface constellée de fossés d'extraction de silex. Les minières avaient déjà été repérées en prospection sur une surface de plus de 30 ha, dont 6 000 m² concernés par les travaux autoroutiers. L'exploitation se manifeste sous la forme de fosses de 3 m de diamètre, profondes d'1,50 m et distantes

de 5 à 10 m. De nombreuses galeries très étroites prolongent les fosses sur plusieurs mètres de longueur. Des amas de débitage de pics miniers et de haches sont omniprésents dans le remplissage des fosses. Aucun élément de datation n'a été découvert lors du diagnostic. Une exploitation sur la longue durée est toutefois présente et pourrait s'échelonner entre le Néolithique et le Bronze ancien.



Ri/Les Fresnes
Fosse d'extraction (en plan) et galeries attenantes (en coupe).
Cl. Inrap.

➤ BOURGOGNE ➤

Saône-et-Loire (71)

Chalon-sur-Saône ► 32-36, RUE DE ROCHEFORT

ANT, MÉD

◦ **Cause du chantier :**

Projet immobilier.

◦ **Aménageur :**

Privé.

◦ **Début de l'opération :**

04/10/2004.

◦ **Fin prévue :**

22/10/2004.

◦ **Contact :**

D. Barthélémy,
Maison de l'archéologie,
5, rue Senecé, 71000 Mâcon ;
tél. : 03 85 38 93 76 ;
gam71@wanadoo.fr.

◦ **Responsable :**

Daniel Barthélémy.

◦ **Équipe de recherche :**

S. Cordenod, L. Humbert (anthropo.),
P. Noguès (topo.).

◦ **Suivi scientifique :**

H. Bigeard/SRA Bourgogne.

◦ **Collaborateur :**

F. Lamoine (céramo.)/Groupement
archéologique du Mâconnais.

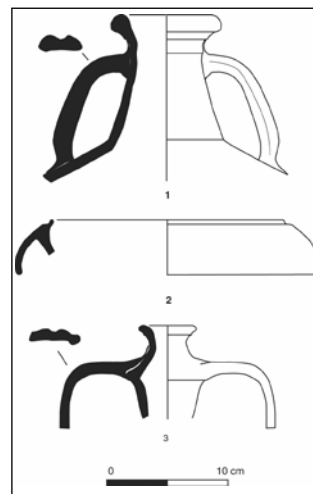
► **Description technique**

Le diagnostic concernait une parcelle de 2 919 m² en secteur périurbain, dans le quartier Saint-Jean-des-Vignes. Huit tranchées de sondages ont été réalisées, deux seulement ont été négatives, 310 m² ont ainsi été ouverts.

► **Résultats**

Ce diagnostic a confirmé les données connues sur ce secteur de la ville : la présence à l'est de la parcelle d'une nécropole mérovingienne (v^e-vii^e s.)

et à l'ouest d'ateliers de potiers gallo-romains (i^{er}-ii^e s.). En ce qui concerne la nécropole, les sondages ont fait apparaître onze inhumations. Quant à la zone artisanale, elle a révélé trois fours, un dépotoir et des fosses, notamment de stockage d'argile.



Chalon-sur-Saône/
32-36, rue de Rochefort
Céramique commune claire provenant
des ateliers de potier :
1 imitation de gauloise 4, pâte orangée,
engobe blanc interne et externe ;
2 imitation de bol Curle 11/Ritterling 12 ;
3 cruche type Vindinissa 4.
Dessin F. Lamoine/Inrap.

➤ BRETAGNE ➤

Ille-et-Vilaine (35)

Brécé ► LE BOURG

ANT

◦ **Cause du chantier :**

Projet immobilier.

◦ **Aménageur :**

Ville.

◦ **Début de l'opération :**

11/05/2004.

◦ **Fin prévue :**

27/05/2004.

◦ **Contact :**

D. Pouille, Le Cormier,
35230 Bourgbarré ;
tél. : 02 99 44 15 13.

◦ **Responsable :**

Dominique Pouille.

◦ **Équipe de recherche :**

F. Boumier (topo.), A. Desfond
(DAO), F. Labaune, G. Le Cloirec,
S. Pluton (anthropo.).

◦ **Suivi scientifique :**

M. Batt/SRA Bretagne.

► **Description technique**

La fouille a été réalisée sur une surface de 2 000 m².

► **Résultats**

Elle a permis de dégager une petite nécropole rurale à incinérations (fin du ii^e s.-début du iii^e s.), dont cinq sépultures ont été étudiées. Elles semblent être l'ultime témoignage d'une occupation. Il s'agissait sans doute d'un habitat sommaire à architecture de terre et de bois dont quelques traces sont apparues sous forme de fosses, d'un foyer aménagé et d'un niveau

d'épandages de rejets domestiques. La population, des hommes jeunes mais présentant déjà des pathologies caractéristiques, évoque des ouvriers d'un domaine agricole. La *pars urbana* de ce dernier n'est cependant pas connue.

BRETAGNE

Rennes ▶ 10, RUE DE DINAN

ANT

- **Cause du chantier :**
Projet immobilier.
- **Aménageur :**
Établissement Saint-Thomas de Villeneuve.
- **Début de l'opération :**
27/09/2004.
- **Fin prévue :**
06/10/2004.
- **Contact :**
D. Pouille, Le Cormier, 35230 Bourgbarré ; tél. : 02 99 44 15 13.
- **Responsable :**
Dominique Pouille.
- **Équipe de recherche :**
A. Desfond (DAO), O. Ezano, H. Paitier (photo).
- **Suivi scientifique :**
P.-A. Bésombe/SRA Bretagne.

► **Description technique**

Des sondages préalables à l'extension

d'un établissement d'accueil pour personnes âgées ont été réalisés. La surface sondée était de 102 m² et l'étendue du projet de 1 667 m².

► **Résultats**

La parcelle est localisée en limite occidentale de la ville antique, sur des terrains bordés par le cours de l'Ille, affluent de la Vilaine. Dans ce secteur de la ville, des traces d'activités artisanales, notamment d'artisanat potier, ont souvent été trouvées. Dans le cas présent, l'unique vestige antique découvert est un four circulaire ayant produit de la céramique commune grise, enfin quelques fosses renvoient au II^e s. ap. J.-C.



Rennes/10, rue de Dinan
Four de potier, II^e s. ap. J.-C.
Cl. H. Paitier/Inrap.

CHAMPAGNE-ARDENNE

Aube (10)

Bouranton ▶ LA LOUVIÈRE

PROTO, ANT, MÉD, MOD

- **Cause du chantier :**
Construction d'un lotissement.
- **Aménageur :**
Privé.
- **Début de l'opération :**
09/08/2004.
- **Fin prévue :**
03/10/2004.
- **Contact :**
N. Achard-Corompt, Inrap, 15, av. Henri-Becquerel, 51000 Châlons-en-Champagne ; tél. : 03 26 26 97 80 ; nac.inrap@wanadoo.fr
- **Responsable :**
Nathalie Achard-Corompt.
- **Équipe de recherche :**
D. Duda (topo.), A. Farge (topo.), S. Fourmand, F. Gauvain, V. Riquier.
- **Suivi scientifique :**
J. Vanmoerkerke/SRA Champagne-Ardenne.

► **Description technique**La surface fouillée est de 5 000 m².► **Résultats**

Les vestiges mis au jour indiquent une occupation du secteur depuis la fin de l'âge du Bronze et le début du premier âge du Fer. Plus de 500 structures ont été reconnues, concernant quatre époques principales : le Hallstatt, La Tène finale/Haut-Empire et Bas-Empire romain, l'époque mérovingienne ou carolingienne (datation en cours) et enfin l'époque moderne (XVI^e-XVII^e s.). L'occupation du Hallstatt est illustrée par de nombreuses fosses d'extraction et des trous de poteau. Les premières ont

livré un mobilier céramique important et de qualité, notamment de la céramique peinte. Ce qui semble être des bâtiments (étude en cours) pourraient fonctionner avec les fosses d'extraction. L'occupation laténienne et gallo-romaine est matérialisée par au moins cinq bâtiments (habitations) sur poteaux porteurs, dont certains sont dotés de cave. L'un d'eux avait conservé son niveau de sol. Des greniers surélevés ou des entrepôts (dont les fosses de creusement ont révélé des graines carbonisées) et de nombreuses fosses (four, fosses de tissage...) viennent compléter ces installations. L'habitat gallo-romain semble structuré par un fossé. La

présence de mobilier dans les fossés parcellaires a entraîné leur fouille. L'installation mérovingienne ou carolingienne est marquée par la présence de deux fonds de cabane à trous de poteau axiaux en limite du secteur décapé. Des fossés riches en mobilier (céramique et faune) et des fosses indiquent une occupation de ce secteur à l'époque moderne. La fouille venant juste de s'achever, il est encore trop tôt pour définir le statut des occupations rencontrées. La caractérisation des installations sera difficile à réaliser car elles se poursuivent au-delà du secteur décapé.

Haute-Marne (52)

Langres ▶ CHEMIN DES JÉSUITES

ANT

- **Cause du chantier :**
Construction d'un lotissement.
- **Aménageur :**
Ville.
- **Début de l'opération :**
03/08/2004.
- **Fin prévue :**
05/08/2004.

- **Contact :**
R. Durost, 7, rue du Mont-Saint-Michel, 51000 Châlons-en-Champagne ; tél. : 03 26 21 19 59 ; raphadurost@wanadoo.fr

- **Responsable :**
Raphaël Durost.
- **Équipe de recherche :**
D. Duda (topo.), S. Lenda (archéo.-anthropo.).
- **Suivi scientifique :**
V. Garenaux/SRA Champagne-Ardenne.

- **Collaborateurs :**
A. Vaillant (traitement des stèles) musée de Langres ; S. Février (traitement des stèles)/bénévole ; Y. Le Bohec (étude épigraphique) univ. Paris IV.

► Description technique

Le diagnostic a consisté en la réalisation, à la pelle mécanique, de tranchées disposées en ligne et en quinconce. 12 % de la surface du futur lotissement, s'étendant sur 1 ha, ont ainsi été ouverts.

► Résultats

La vocation funéraire de ce secteur, situé dans la périphérie proche de la ville gallo-romaine, est confirmée par ce diagnostic. Deux stèles ont été dégagées à des angles opposés de la parcelle, à quelques centimètres de la surface du sol. Deux inhumations en cercueil, l'une d'une jeune femme et l'autre d'un homme mature, sont aussi apparues, espacées de 140 m. Néanmoins, l'éloignement des stèles

n'autorise en rien de les lier aux sépultures.

► Manifestation

Les stèles ont été exposées au musée d'Art et d'Histoire de Langres lors des journées du Patrimoine en 2004.

► Publication

Un article exposant les résultats de l'opération, avec notamment l'étude épigraphique des stèles et la datation ¹⁴C d'une des inhumations, paraîtra en 2006 dans le *Bulletin de la société historique et archéologique de Langres*.



Langres/Chemin des Jésuites
Les deux stèles funéraires.
Cl. S. Février.

➤ DOM-TOM ➤

Guyane

- **Cause du chantier :**
Permis minier d'exploitation aurifère.
- **Aménageur :**
Asarco.
- **Début de l'opération :**
01/07/2004.
- **Fin prévue :**
31/08/2004.
- **Contact :**
M. Van Den Bel, Inrap,
Chemin Awara, 883, route de Baduel,
97300 Cayenne ;
tél. : 05 94 31 67 25 ;
inrap.guyane@wanadoo.fr
- **Responsable :**
Martijn Van Den Bel.
- **Équipe de recherche :**
A. Betian.
- **Suivi scientifique :**
G. Migeon/SRA Guyane.

► Description technique

Ce diagnostic est la troisième campagne réalisée à Camp Caiman pour évaluer le potentiel archéologique dans la zone de bas-fonds, au sud des montagnes de Kaw à l'est de Cayenne. Les première et deuxième campagnes ont été effectuées par M. Mestre et J. Briand en 1997-1998.

Roura ► CAMP CAÏMAN

PRÉCOLOMBIEN

La prospection pédestre a eu lieu sur 16 km² sous le couvert forestier amazonien, des layons ont été ouverts à la machette en s'orientant à l'aide d'une boussole. Les sites ont été sondés manuellement et mécaniquement.

► Résultats

Quatre sites ont été identifiés sur de petites collines en limite des bas-fonds qui sont inondés durant la saison des pluies. Ce sont des sites amérindiens qui ont fourni du mobilier céramique et lithique. Sur deux d'entre eux, une grande quantité d'éclats et de nucléus de quartz ont été trouvés, tandis que sur les deux autres il s'agissait surtout de mobilier céramique. Actuellement, aucune datation ni fonction ne peuvent être attribuées aux sites, localisés dans l'ensemble sur la bande géologique d'Orapu. Ce contexte géologique sableux est propice à une installation horticole ou agricole, techniques développées par les populations amérindiennes amazoniennes.



Roura/Camp Caiman
Sondages mécaniques.
Cl. Inrap.

Sinnamary ► CARRIÈRE EVA

PRÉCOLOMBIEN, SITE DE CONTACT (XVII^e S.)

- **Cause du chantier :**
Mise en place d'une carrière d'exploitation de latérite et de sable (projet Soyouz).
- **Aménageur :**
Centre national d'études spatiales.
- **Début de l'opération :**
01/07/2004.
- **Fin prévue :**
30/08/2004.

- **Contact :**
S. Jérémie, Inrap, Chemin Awara,
883, route de Baduel,
97300 Cayenne ;
tél. : 05 94 31 67 25 ;
sylvie.jeremie@wanadoo.fr
- **Responsable :**
Sylvie Jérémie.
- **Équipe de recherche :**
S. Kayamaré.

- **Suivi scientifique :**
G. Migeon/SRA Guyane.

► Description technique

Les différentes aires touchées par les travaux d'aménagement du projet Soyouz sont essentiellement sur des cordons pré littoraux, témoins d'an-

ciens rivages de la côte de Guyane, propices aux installations humaines. Ces zones, peu connues jusqu'à présent, fournissent depuis 2002 un ensemble de données incontournables pour la compréhension des phases culturelles qui se sont succédées dans cette vaste région de contact et ceci, dès la période précolombienne. ►

DOM-TOM

► L'opération de diagnostic a eu lieu sur une zone de 120 ha. Une prospection pédestre a permis d'identifier quelques indices confirmés par sondages mécaniques. Une autre zone, située dans l'emprise et vierge d'indices en surface, a aussi été sondée. Sa position, surélevée par rapport à la savane inondable, semblait propice à une installation anthropique. Les sondages ont été positifs.

► Résultats

Deux sites amérindiens très importants ont été mis au jour. L'un se trouve à proximité de la route d'accès aux zones d'exploitation de sable et de latérite. Il s'agit d'une vaste implantation amérindienne d'environ 4 ha (200 x 200 m), dans un contexte latéritique, ayant fourni une grande quantité de mobilier : poterie et matériel lithique taillé ou poli. L'autre est implanté en sommet de cordon sableux sur la zone d'explo-

tation de la carrière. Invisible en surface, ce site a été découvert grâce aux sondages mécaniques. Il s'étend sur environ 6 ha. Il rassemble à la fois des sols anthropiques anciens (zones clairement identifiées comme ayant été des zones de circulation ou de dépôts), des poteries partielles ou complètes déposées à même le sol et témoin direct de l'occupation amérindienne, des fragments de haches polies et dans une aire bien délimitée du site, du

matériel de « contact », à savoir une pipe en terre dite aussi pipe d'esclave africain et une lame métallique en très mauvais état de conservation témoignant elle aussi de contacts entre les habitants de ce site et des populations extérieures aux premiers temps de la colonisation. Ce type d'implantation est fort mal connu et la bonne conservation des différents témoins, mis au jour durant le diagnostic, en fait un site majeur.

Sinnamary ► CARRIÈRES NATACHA, OLGA, TANIA ET IRINA

PRÉCOLUMBIEN

◦ Cause du chantier :

Mise en place d'une carrière d'exploitation de latérite et de sable (projet Soyouz).

◦ Aménageur :

Centre national d'études spatiales.

◦ Début de l'opération :

10/09/2004.

◦ Fin prévue :

20/10/2004.

◦ Contact :

M. Van Den Bel, Inrap, Chemin Awara, 883, route de Baduel, 97300 Cayenne ; tél. : 05 94 31 67 25 ; inrap.guyane@wanadoo.fr

◦ Responsable :

Martijn Van Den Bel.

◦ Équipe de recherche :

A. Betian.

◦ Suivi scientifique :

G. Migeon/SRA Guyane.

► Description technique

L'objectif de ce diagnostic est d'évaluer le potentiel archéologique du terrain et d'identifier les sites de toutes époques en caractérisant les vestiges et en précisant leur état de conservation. Les carrières se trouvent sur le littoral dans une zone de jonction forêt-savane propice aux installations humaines. Les cordons sableux, témoins d'anciens cordons littoraux, sont caractérisés par la présence de nombreux vestiges archéologiques.

La prospection pédestre a eu lieu sur quatre carrières de différentes tailles (20 ha en moyenne) sous le couvert forestier amazonien, en ouvrant des layons à la machette et en s'orientant à l'aide d'une boussole. Les sites découverts ont été sondés mécaniquement.

► Résultats

Deux sites ont été identifiés sur les carrières Olga et Tania. Ils se trouvent sur les collines sableuses d'un ancien cordon. Ces sites sont marqués par une couche noire de *terra preta*, couche archéologique.

Ces deux sites amérindiens ont fourni du mobilier céramique et lithique ; des datations ¹⁴C sont en cours de réalisation. Toutefois, ils se différencient nettement par leur mise en place stratigraphique (épaisseur de la *terra preta*), leur dispersion spatiale et surtout leur mobilier. En effet, l'un d'eux est nettement rattachable à la phase culturelle Koriabo connue sur l'ensemble du plateau des Guyanes. Des formes ainsi qu'un corpus de décors inédits ont été mis au jour lors du diagnostic.

FRANCHE-COMTÉ

Haute-Saône (70)

Luxeuil-les-Bains ► 6, RUE DE GRAMMONT

ANT

◦ Cause du chantier :

Surface commerciale (lot 1) ; logements (lot 2).

◦ Aménageur :

Immobilière Erteco SNC (lot 1) ; Serca Sarl (lot 2).

◦ Début de l'opération :

17/08/2004.

◦ Fin prévue :

27/08/2004.

◦ Contact :

A. Couilloud, Inrap, ZAE La Rente du Bassin, rue Aristide-Bergès, 21800 Sennecey-lès-Dijon ; tél. : 03 80 32 02 70 ; baseinrap.dijon@wanadoo.fr

◦ Responsable :

Astrid Couilloud.

◦ Équipe de recherche :

S. Dubois, J. Gelot (DAO des formes céramiques), S. Humbert (étude du mobilier céram.), P. Noguès (topo.).

◦ Suivi scientifique :

N. Nonvalot/SRA Franche-Comté.

► Description technique

Le diagnostic archéologique a été réalisé en contexte urbain, sur une parcelle de 9 600 m² dont un tiers était occupé par du bâti encore en élévation ou par un couvert boisé. La parcelle présente un fort pendage avec un dénivelé artificiel central. Douze sondages ont été effectués à la pelle mécanique munie d'un godet de curage. L'épaisseur des niveaux à ôter, avant d'atteindre les premiers vestiges archéologiques, varie de 0,40 à 1,20 m.

► Résultats

La parcelle diagnostiquée se trouve au cœur de l'agglomération antique de *Luxovium*. Elle se situe à mi-distance des thermes antiques et des fours de

potiers du Chatigny, actifs aux I^{er} et II^e s. de notre ère. Le diagnostic a mis en évidence une occupation antique sur toute la parcelle. Les vestiges présents sur la partie ouest sont bien structurés et dans un bon état de conservation. Ils associent des maçonneries et des sols en tuiles ou en cailloutis concassés à différents niveaux de remblais d'installation et d'abandon. Une canalisation maçonnée appartient à un état tardif de cette occupation, tandis que les niveaux de



Luxeuil-les-Bains/
6, rue de Grammont, lots 1 et 2
Maçonneries et niveau de sol
en cailloutis.
Cl./Inrap.

► sols peuvent masquer des structures antérieures. Parmi celles-ci, l'existence d'un four est possible. L'édification de cet ensemble a dû s'adapter au relief par une installation en terrasses. Sur la partie est du site, l'organisa-

tion des vestiges est plus diffuse. Un bâtiment maçonné avec des niveaux de sols empierrés est présent, ainsi que diverses fondations. Une installation sur poteaux, avérée par des alignements de calages, est peut-être

l'indice d'une réoccupation tardive de cette partie du site tandis que des fosses et un foyer semblent être plus précoces. L'occupation principale de ce site se place aux I^{er} et II^e s. de notre ère. Il s'agit donc d'un site stratifié,

avec plusieurs types d'occupations juxtaposées (urbaine/périurbaine, habitat/artisanat) qui offrent un potentiel d'études important sur l'évolution d'un quartier du *Luxovium* antique.

➤ HAUTE-NORMANDIE ➤

Eure (27)

Bouafles ► LES JALLOTS

PRÉ

- **Cause du chantier :**
Extension de carrière de granulats.
- **Aménageur :**
Morillon-Corvol.
- **Début de l'opération :**
11/10/2004.
- **Fin prévue :**
08/11/2004.
- **Contact :**
*D. Prost, Inrap, 22, rue Nétien,
76000 Rouen ;
tél. : 02 32 10 24 50.*

- **Responsable :**
Dominique Prost.
- **Équipe de recherche :**
G. Boulay, V. Théron (DAO).
- **Suivi scientifique :**
P. Fajon/SRA Haute-Normandie.

► Description technique

Cette intervention est la cinquième sur la carrière Morillon-Corvol, qui fait l'objet d'un suivi archéologique

régulier depuis 1998. La surface diagnostiquée est de 4 222 m² sur les 62 965 m² de l'emprise et se situe sur le glacis alluvial de la boucle de Courcelles, sur une terrasse sableuse en amont de la zone inondable.

► Résultats

La surface archéologique positive est de 2 232 m². Elle est constituée de deux ensembles de vestiges mar-

qués par un épandage de mobilier lithique et céramique néolithique associé à plusieurs structures, dont des structures de combustion, des fosses de stockage, des alignements de trous de poteau et un fossé. La majorité des vestiges est attribuable au Néolithique final-Campaniforme. Une petite concentration Cerny a également été repérée.

Seine-Maritime (76)

Callengeville ► RN 28-ZAC DES ESSARTS

PROTO, ANT

- **Cause du chantier :**
Création d'une ZAC.
- **Aménageur :**
Ville.
- **Début de l'opération :**
13/09/2004.
- **Fin prévue :**
04/10/2004.
- **Contact :**
*C. Beurion, Inrap, 22, rue Nétien,
76000 Rouen ;
tél. : 02 32 10 24 52.*
- **Responsable :**
Claire Beurion.
- **Équipe de recherche :**
*M. Biard, P. Calderoni, B. Guillot,
E. Leclercq (topo.),
V. Tessier (dessin).*
- **Suivi scientifique :**
SRA Haute-Normandie.

► Description technique

La surface à diagnostiquer était de 107 550 m².

► Résultats

La commune de Callengeville, au nord du département de la Seine-Maritime, se trouve sur un plateau entre les vallées de l'Eaulne et de l'Yères. Le diagnostic archéologique a

permis de mettre en évidence un établissement rural gaulois et gallo-romain sous la forme d'un enclos délimité par un système de clôture fossyée qui semble associé à un réseau parcellaire. L'enclos, qui circonscrit généralement l'espace dévolu à l'habitation ou à des activités spécifiques, apparaît en diagnostic sous la forme d'un fossé simple dessinant un quadrilatère d'environ 175 x 77 m, cloisonné par une séparation interne. La superficie enclose s'élèverait à un peu plus de 13 000 m². L'accès n'a pas été mis en évidence. Les structures en creux (trous de poteau, fosses), situées à l'intérieur de l'enclos, pourraient appartenir à des bâtiments édifiés en bois et torchis et élevés sur des poteaux plantés et non sur des solins de silex. Le mobilier découvert dans les structures fossyées indique que l'occupation perdure, de façon continue ou non, de la période laténienne au III^e s. ap. J.-C. On constate un stade d'érosion assez avancée qui induit une certaine fragmentation des

données. Certains sites à enclos fossyées n'entrent pas dans la catégorie des fermes (lieux de pacage, d'agriculture, de jachère...) mais les caractéristiques du gisement incitent à le placer dans la catégorie des habitats fermés. Sommes-nous en présence d'un établissement laténien de dimensions assez importantes, dont la régularité et la bipartition évoquent les *villae* romaines avec *pars urbana* et *pars rustica*, ou s'agit-il d'un établissement de petite taille qui se transforme progressivement, de la Conquête jusqu'au III^e s. ap. J.-C. ? À plus ou moins 1 km du site, deux occupations à vocation agricole, également attribuables à la phase de La Tène III-Haut-Empire, ont été explorées par E. Mantel en 1992 lors de la construction de l'autoroute A28. Le site de la ZAC des Essarts peut ainsi s'intégrer dans une étude plus générale de l'occupation d'un micro-territoire, des environs de la Conquête au III^e s. ap. J.-C. Son association aux établissements ruraux de

Callengeville, Le Mont Cauvet et Les Trois Fétus, mais aussi à ceux de Fesques, L'Épine de la Neuville, Foucarmont, Le Fond de la Broche, Blangy-sur-Bresle, Le Haut de Fontaine et Le Fond de Blanquenneval, donne l'image d'une forte densité d'habitats ruraux, mise en évidence plus largement dans le nord de la Seine-Maritime et en Picardie.

► Publications

MANTEL (E.) dir. — *Sites importants, sites secondaires et indices de sites. Rapport des opérations archéologiques menées sur le tracé de l'A28, section Neufchâtel-en-Bray/Blangy-sur-Bresle*, vol. II : document final de synthèse. Rouen : SRA de Haute-Normandie, 1993.
MANTEL (E.), DEVILLERS (S.), DUBOIS (D.). — *État des recherches sur la fin de La Tène et l'époque gallo-romaine. Rapport de prospection inventaire du nord de la Seine-Maritime*, vol. I. Rouen : SRA de Haute-Normandie, 1997.

Tôtes ► ESPACE D'ENTREPRISE RD 929

ANT

- **Cause du chantier :**
Projet d'extension d'une zone industrielle.
- **Aménageur :**
Geppec.
- **Début de l'opération :**
05/07/2004.

- **Fin prévue :**
30/07/2004.
- **Contact :**
*L. Dagmar, Inrap, 22, rue Nétien,
76000 Rouen ;
tél. : 02 32 10 24 50 ;
base-rouen.inrap@wanadoo.fr*

- **Responsable :**
Lukas Dagmar
- **Équipe de recherche :**
*Y.-M. Adrien (étude céram.),
A. Cottard, P. Cousyn, G. Feuillet ;
D. Guimard, E. Leclercq (topo.) ;
L. Dagmar (DAO).*

- **Suivi scientifique :**
*P. Fajon, G. San-Juan/SRA
Haute-Normandie.*
- **Collaborateurs :**
*M. Amandry (monnaie)/BNF ;
ARC Antique, Nantes (restauration
d'objets métalliques).*

HAUTE-NORMANDIE

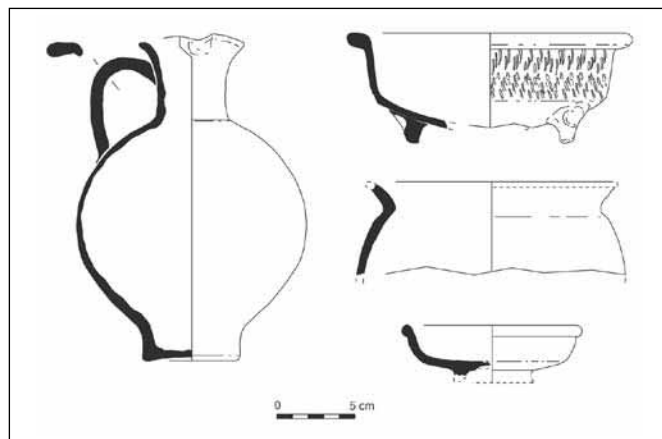
Description technique

Cette fouille a été réalisée en juillet 2004 sur 1 700 m², suite à un diagnostic qui a révélé l'existence d'une occupation rurale gallo-romaine.

Résultats

Le site se trouve sur un plateau, dans l'est du Pays de Caux, à proximité d'une voie romaine reliant Dieppe à Rouen. Un établissement rural gallo-romain comprenant un enclos, un bâtiment sur poteaux et sablières basses et plusieurs fosses liées à l'extraction du sous-sol limoneux, soit un ensemble d'une centaine de structures, a été découvert. Cet ensemble se met en place dans le courant du I^{er} s. de notre ère, sur un terrain auparavant inoccupé, et perdure jusqu'au III^e s. Il comprend, comme élément structurant, un enclos délimité, côté ouest, par deux fossés parallèles et, côté sud, par un large fossé unique. L'espace central, dont une partie seulement de la surface est comprise dans la zone d'étude, inclut à proximité immédiate d'un fossé d'enceinte, deux fosses ateliers occupant une parcelle au sein de l'enclos qui a fait l'objet d'au moins une division interne. On peut supposer que cette division marque une différence fonctionnelle entre des aires réservées à l'exploita-

tion agricole et des espaces dédiés aux activités domestiques ou artisanales. À l'extérieur et en bordure de l'enclos, on note un noyau agricole composé d'une batterie de silos, d'un grenier et d'un bâtiment. L'horizon d'occupation étant fortement arasé, l'interprétation du bâtiment ne peut reposer que sur les parties inférieures des structures. Celles-ci comprennent, sur les grands côtés, des sablières basses et, sur les petits côtés, des trous de poteau, et laissent deviner deux ouvertures permettant un accès des deux côtés. Ce concept d'une construction en pan de bois et terre crue sur sablière basse posée dans une tranchée peu profonde constitue un héritage architectural de l'âge du Fer qui perdure en Normandie pendant la période gallo-romaine. Les éléments permettant de fixer la chronologie absolue de ce bâtiment sont peu nombreux et se limitent à un petit nombre de tessons de céramique dont la datation concorde avec la chronologie générale du site, entre le I^{er} et le III^e s. de notre ère. On ignore, néanmoins, si le bâtiment a fonctionné sans interruption pendant toute cette période ou bien s'il a connu plusieurs phases d'activité. L'enclos et le bâtiment s'insèrent dans un système parcellaire orthogonal orienté NE/SO et NO/SE. La quasi-absence de matériel



Tôtes/Espace d'entreprise RD 929
Mobilier gallo-romain. Dessin Y.-M. Adrian/Inrap.

archéologique et d'indices d'aménagement caractéristiques rend difficile une identification fonctionnelle du bâtiment. Son emplacement à l'extérieur de l'enclos, dans un secteur qui regroupe des structures à vocation agricole (grenier, silo, fosse...) conduit à l'identifier comme une dépendance, à fonction artisanale ou agricole, d'une ferme gallo-romaine. À cet ensemble s'ajoutent une douzaine de structures en creux réparties sur toute l'emprise qui peuvent être iden-

tifiées comme des fosses aménagées dans l'objectif d'exploiter le sous-sol limoneux. Elles possèdent des formes variées et des volumes plus ou moins importants (d'une dizaine de mètres cubes jusqu'à 200 m³ et au-delà) et semblent avoir fonctionné de manière ponctuelle, en fonction de demandes précises d'approvisionnement en matériau limoneux. Certaines connaissent une utilisation secondaire en tant que mare ou fosse dépôt.

ÎLE-DE-FRANCE

Seine-et-Marne (77)

Changis-sur-Marne ▶ LA PELLE À FOUR

PROTO

Cause du chantier :

Exploitation de carrière.

Aménageur :

Morillon-Corvol.

Début de l'opération :

15/05/2004.

Fin prévue :

07/12/2004.

Contact :

F. Lafage, Inrap, 56, boulevard

de Courcerin,

77183 Croissy-Beaubourg ;

tél. : 06 73 19 64 45.

Responsable : Françoise Lafage.

Responsable de secteur :

M. Bojarski.

Équipe de recherche :

A. Berthier, C. Buquet, C. Casasoprana,

J. Cornu, S. Couturier, A. Da Silva,

S. Durand, C. Frugier, P. Gille,

R. Gosselin, H. Jeand'Heur,

S. Lemaître, E. Lemaure, D. Lesniak,

X. Peixoto, X. Rochas.

Suivi scientifique :

J. Degros/SRA Île-de-France.

Collaborateur :

J.-G. Pariat/Univ. Paris I.

Description technique

Suite et fin de la fouille pluriannuelle de Changis-sur-Marne. La totalité des 8,8 ha de la zone d'emprise de la carrière a été décapée et fouillée.

Résultats

Les vestiges sont à rattacher à un habitat en contexte rural et l'on peut les dater du second âge du Fer, de la fin de La Tène ancienne à La Tène

D2 : structures excavées, fours, trous de poteau (30 bâtiments) et silos (30). Une sépulture hyperfléchie, probablement datée du Néolithique moyen II, a également été trouvée.

Publications

Deux articles sur le Bronze final de Changis, à paraître à la Société préhistorique française.

Marolles-sur-Seine ▶ LA CROIX SAINT-JACQUES

PROTO

Cause du chantier :

Projet d'aménagement de ZAC.

Aménageur :

Communauté des communes

des deux Fleuves.

Début de l'opération : 09/08/2004.

Fin prévue :

08/10/2004.

Contact :

R. Peake, Inrap, CDA Bassée,

11 rue des Roises,

77118 Bazoches-les-Bray ;

tél. : 01 64 01 19 48 ;

inrap.bassee@wanadoo.fr.

Responsable :

Rebecca Peake.

Équipe de recherche :

N. Armeje (anthropo. de terrain),

V. Delattre (anthropo.) ;

C. Bertrand (topo.),

N. Cayol, A.-E. Finck,

C. Legoff, P. Pihuit (infographie),

J.-Ph. Quenez.

Suivi scientifique :

J. Degros/SRA Île-de-France.

► Description technique

Cette fouille, sur 2,5 ha, fait suite à une opération de diagnostic réalisée en 2003 (responsable N. Mahé).

► Résultats

La nécropole du début du Bronze final de La Croix Saint-Jacques à Marolles-sur-Seine (Seine-et-Marne), fouillée à la fin de l'été 2004 dans le cadre d'une opération d'archéologie préventive, s'insère dans un contexte archéologique bien maîtrisé depuis de nombreuses années, car plus d'une trentaine d'ensembles funéraires de l'âge du Bronze sont connus dans l'interfluve Seine-Yonne. La Croix Saint-Jacques compte parmi les nécropoles les mieux conservées de La Bassée, avec 7 monuments funéraires et 65 sépultures (10 inhumations et 55 incinérations). Sa chronologie s'étend sur deux siècles (vers 1350 à 1100 av. notre ère) et cette occupation relativement courte du site démarque nettement des nécropoles voisines de Marolles-sur-Seine/La Croix de la Mission (40 sépultures sur 1 800 ans) et Les Gours aux Lions (une quarantaine de sépultures datées du Bronze final I au Bronze final IIIb).

La répartition spatiale de la nécropole de La Croix Saint-Jacques, qui se développe du S-O au N-E, adopte une apparence linéaire induite par le tracé d'un chemin du haut Moyen Âge qui a scellé une partie des sépultures sous-jacentes. Il faut donc interpréter avec prudence la répartition et la densité des structures car l'érosion de part et d'autre du chemin a probablement été assez intense.

Les sépultures témoignent d'une grande variété dans l'architecture funéraire et confirment la coexistence chronologique des différents types architecturaux. Les enclos fossoyés, circulaires ou ovales, avec ou sans entrée, constituent le noyau de la nécropole autour duquel se dispersent les tombes. L'un d'entre eux, un enclos ovale de 30 m de long établi sur une butte, a certainement dû dominer l'espace funéraire et le

paysage environnant. Parmi les sept enclos funéraires répertoriés, trois ont conservé leur sépulture centrale, inhumation ou incinération, dont l'aspect monumental est attesté par la présence d'un coffrage en bois, parfois doublé par un parement en blocs de calcaire et de grès. Une architecture funéraire identique est observée pour des sépultures localisées autour de ces monuments, même si l'arasement prononcé de certaines rend malaisée leur lecture.

Un exemple exceptionnel et inédit de construction funéraire consiste en une incinération établie dans un coffrage d'1,7 m de long sur 1 m de large dont les parois sont construites en tessons de céramique, essentiellement des fonds de vases complets ou de gros fragments de panse, parfois accompagnés de bord de vase (cf. notice N. Mahé, *Archéopages*, n° 12). Par ailleurs, l'utilisation de blocs de calcaire et de grès dans l'architecture comme marqueurs de sépulture est particulièrement fréquente à La Croix Saint-Jacques. Ces pierres, qui proviennent du plateau, témoignent de l'investissement des peuples de l'âge du Bronze dans la construction de leurs monuments et l'aménagement de l'espace funéraire. Cette mise en scène de la tombe est ici particulièrement bien illustrée par un enclos rectangulaire de 2,50 sur 1,70 m, dessiné par des blocs de calcaire posés de chant et dont le surcreusement central de la aire interne reçoit une urne cinéraire calée par des blocs de calcaire. Par ailleurs, de nombreux blocs de calcaire et de grès jonchent le sol autour des sépultures, provenant probablement de monuments démantelés au fil du temps.

La majorité des inhumations présente un très mauvais état de conservation générale. Il s'agit de sépultures simples, dépourvues de mobilier ou accompagnées d'un mobilier funéraire succinct : épingle, bracelet ou bague en alliage cuivreux. Une série d'analyses ¹⁴C est en cours avec pour objectif de replacer ces sépultures



Marolles-sur-Seine/La Croix Saint-Jacques
Incinération en urne céramique avec dépôt secondaire de vases accessoires.
Cl. N. Ameye/Inrap.

d'apparence plus modeste dans le développement chronologique de la nécropole.

Les incinérations sont majoritaires à La Croix Saint-Jacques et les esquilles d'os brûlé sont ici de préférence regroupées dans une urne céramique à l'inverse des sépultures de La Croix de la Mission où les dépôts en contenant périssable sont très présents. Les dépôts les plus récurrents sont constitués d'une urne en position centrale dans une fosse assez exiguë, parfois calée par des pierres de calcaire ou des tessons de céramique adaptés aux parois. Elle est associée à un mobilier d'accompagnement constitué de vases entourant ou recouvrant l'urne, certains d'entre eux, surcuits, ont accompagné le défunt sur le bûcher funéraire. On note, au sein de cet ensemble, une spécificité qui concerne une petite dizaine d'incinérations, où, pour obtenir les esquilles d'os brûlé, un grand vase a été retourné sur le dépôt. On ne connaît, pour cette pratique originale, que des comparaisons plus anciennes qui concernent des incinérations du Bronze ancien et moyen du nord de la France.

Un abondant mobilier céramique a été découvert dans les sépultures, comprenant une large collection de formes et de décors, qui permet de cerner l'utilisation de la nécropole à l'étape initiale du Bronze final. Divers objets, appartenant à la panoplie personnelle du défunt, sont aussi intégrés au dépôt : poignards, couteaux, épingles, bracelets, perles hélicoïdales, hameçons et anneaux en alliage cuivreux, perles en ambre. La fouille des urnes ne manquera pas de révéler un mobilier supplémentaire d'un grand intérêt.

Les sépultures de la nécropole de La Croix Saint-Jacques soulignent la grande variété des pratiques funéraires s'exprimant ici à travers l'architecture des tombes, l'agencement des dépôts, la composition et la typologie du mobilier, le traitement du défunt (inhumation, incinération, mise en dépôt des restes osseux). L'étude à venir prendra en compte toutes ces données pour cerner au plus près l'utilisation de la nécropole en dégageant d'éventuelles phases chronologiques.

Val-d'Oise (95)

- **Cause du chantier :**
Construction de logements.
- **Aménageur :**
Toit et Joie.
- **Début de l'opération :**
21/10/2004.
- **Fin prévue :** 24/12/2004.
- **Contact :**
F. Gentili, Inrap, Sdavo,
Abbaye de Maubuisson,
95270 Saint-Ouen-l'Aumône ;
francois.gentili@wanadoo.fr.
- **Responsable :**
François Gentili.

Villiers-le-Bel ► 69, RUE GAMBETTA

PROTO, MÉD

- **Équipe de recherche :**
I. Abadie, S. Adam, A. Baradat,
L. Cissé, M. Deschamp, N. Warmé.
- **Suivi scientifique :**
B. Foucray, J.-M. Gouédo/SRA
Île-de-France.

Villiers-le-Bel/69, rue Gambetta
Denier d'argent frappé à Orléans
(1015-1030), identification B. Foucray.
Cl. F. Gentili/Inrap.



➤ ÎLE-DE-FRANCE ➤

► Description technique

Un décapage de 3 000 m² a mis en évidence près de 700 structures en creux appartenant pour l'essentiel à une occupation du haut Moyen Âge (IX^e-XI^e s.). Quelques structures de La Tène ont également été découvertes ainsi que des vestiges médiévaux et modernes.

► Résultats

L'organisation spatiale du site apparaît lisiblement : un ensemble très dense de vestiges correspond à plusieurs bâtiments et annexes (silos, fonds de cabane, fours) bordant la rue Gambetta (ancienne rue d'Aval). L'ensemble est organisé par des fossés

qui délimitent les zones construites des parcelles attenantes. L'étude des matériaux de construction montre la substitution du plâtre sur clayonnage au torchis à partir des X^e-XI^e s., le gypse étant une ressource locale abondante. C'est donc tout un secteur de l'ancien *villare*, mentionné dès 832

sur les documents carolingiens, qui peut être étudié, de la période carolingienne au Moyen Âge classique. Ces différents points seront précisés à l'issue de la fouille, encore en cours lors de la rédaction de ces lignes.

➤ LIMOUSIN ➤

Corrèze (19)

Naves - TINTIGNAC

◦ **Cause du chantier :**
Fouille programmée annuelle.

◦ **Aménageur :**
Ville.

◦ **Début de l'opération :**
01/09/2004.

◦ **Fin prévue :**
29/10/2004.

◦ **Contact :**
C. Maniquet, Inrap,
44, rue Rhin-et-Danube,
87280 Limoges ;
tél. 06 72 95 31 26

◦ **Responsable :**
Christophe Maniquet.

◦ **Équipe de recherche :**
A. d'Agostino (topo.).

◦ **Suivi scientifique :**
M. Fabioux/SRA Limousin.

◦ **Collaborateurs :**
M. Drieux, V. Uzel, T. Eyermann
(prélèvement et consolidation du
métal)/Laboratoire Materia Viva,
Toulouse.

► Description technique

Le site de Tintignac, fouillé au XIX^e s., fait l'objet depuis 2001 d'interventions estivales dans le cadre d'un projet de mise en valeur culturelle et touristique initié par la commune.

► Résultats

Une découverte d'un intérêt exceptionnel a été faite sur le sanctuaire des arènes de Tintignac. Il s'agit d'un dépôt unique d'armes et d'objets gaulois. Jusqu'alors, le sanctuaire était matérialisé par quatre édifices monumentaux gallo-romains dont un temple (un *janum* à deux *cellae*), un théâtre et deux autres édifices au plan encore jamais rencontré, pour lesquels le manque de référence empêche toute interprétation *a priori*.

Depuis 2001, la fouille s'est principalement portée sur le temple à l'ouest. Elle a permis l'identification de six

états de construction et de remaniements successifs. Dès le début de notre ère, on assiste à la construction de deux *fana* indépendants cernés par un mur péribole. Petit à petit, ces *fana* vont être reconstruits avec des matériaux différents. À partir du II^e s. de notre ère, un seul bâtiment aux murs recouverts de marbre et de peintures intègre les deux *cellae* et couvre leur galerie de circulation commune. Il sera détruit par un incendie à la fin du III^e s. À l'est de ce bâtiment se développait une cour cernée par une galerie couverte. C'est sous les niveaux de circulation de cette cour que les vestiges du sanctuaire proto-historique ont été mis au jour.

Le tout premier enclos semble être mis en place au plus tôt dans le II^e s. avant notre ère. Il est composé d'un fossé cernant une plate-forme de 25 m de côté. Sur cette plate-forme, une grande densité de fosses pourrait correspondre aux trous de poteau d'un édifice circulaire en bois reconstruit plusieurs fois. À l'intérieur, aucune fosse sacrificielle n'a été retrouvée mais seulement les traces d'un foyer et de nombreuses monnaies en argent républicaines ou gauloises mutilées. Dans l'un des angles de la plate-forme sacrée, près du fossé d'enclos, une fosse peu profonde a livré une grande quantité d'objets métalliques, en fer ou en bronze, dont certains de nature exceptionnelle. Parmi ces objets, on retiendra la présence d'armes (épées, fourreaux, fers de lances, *umbo* de bouclier). Les dépôts d'armes ne sont pas rares dans les sanctuaires du II^e s. avant notre ère. Un chaudron en fer et en bronze a également été dégagé ainsi que des disques en bronze pouvant s'apparenter à des phalères ou



Naves/Tintignac
Le dépôt d'objets gaulois.
Cl. Inrap.

encore à des mors à chevaux. Les autres éléments issus de cette structure revêtent un caractère plus extraordinaire. Ainsi, plusieurs têtes d'animaux en bronze ont été découvertes (deux sangliers, un cheval, un animal fantastique) ainsi que plusieurs pattes ou fragments de corps en tôle de bronze. Ces éléments ont pu appartenir à des enseignes ou des statues de culte exposées sur le sanctuaire. À ceci s'ajoutent dix casques dont un en fer pourvu d'un cimier en bronze et, sur le pourtour, de plaques de bronze ornées. Les autres, en bronze, étaient plus simples, dotés d'une simple calotte sphérique, de paragnathides et d'un couvre-nuque riveté.

Sur l'un d'eux, cependant, quatre grands anneaux de bronze, dont l'un prenait la forme d'un cygne, étaient fixés. Enfin, les éléments les plus rares consistaient en trompettes de guerre celtiques dotées de pavillons en forme de gueules d'animaux à la bouche ouverte par où s'échappait le son. Quatre possédaient des hures de sangliers et une seule une tête de serpent. Une petite dizaine de fragments était répertoriée à ce jour dans le monde celtique dont seulement deux pavillons. À Tintignac, ce sont cinq instruments presque complets qui ont été extraits du dépôt.

➤ MIDI-PYRÉNÉES ➤

Haute-Garonne (31)

Vernet ➤ MANIVIELE

PROTO

- **Cause du chantier :**
Travaux de déviation sur la rocade sud RN20.
- **Aménageur :**
DDE.
- **Début de l'opération :**
15/09/2004.
- **Fin prévue :**
01/10/2004.
- **Contact :**
J.-J. Grizeaud,
24, rue Charles-Péguy,
81000 Albi ;
tél. : 05 61 00 80 90 ;
jjgrizeaux@wanadoo.fr
- **Responsable :**
Jean-Jacques Grizeaud.
- **Équipe de recherche :**
T. Arnoux, F. Calède (topo.) ;
J.-C. Bats, L. Bruxelles (géomorpho.),
P. Calmette, C. Cantoumet,
J.-L. Laval, L. Llech (infographie),
H. Martin (archéozoo.), C. Salmon.
- **Suivi scientifique :**
E. Guilbaut/SRA Midi-Pyrénées.
- **Collaborateurs :**
C. Belingard (dendrochronolo.)

Cedre, Besançon ;
F. Durand (carpo.)/EHESS,
Toulouse ; C. Servelle (pédro.)/SRA
Midi-Pyrénées.

➤ Description technique

Cette fouille s'intègre dans l'ensemble des investigations archéologiques qui ont été menées en amont du projet d'aménagement de la RN20 sud réalisé par la DDE. L'emprise de la fouille, occupée par des champs cultivés, est de 3 170 m². Le site avait été repéré lors du diagnostic. Une phase d'évaluation complémentaire, réalisée en septembre 2003, allait permettre de préciser le contexte archéologique des lieux, caractérisé par la présence d'un épandage de mobilier, une fosse et un aménagement de galets, pouvant traduire l'existence d'un tumulus protohistorique.

➤ Résultats

Le décapage de la surface a mis en évidence un aménagement fossoyé, au tracé plus ou moins régulier, d'une largeur moyenne de 5 m et profond de 0,60 m. Un mobilier important, piégé dans le comblement secondaire, a été recueilli. Il s'agit principalement de céramique commune indigène, attribuable à La Tène moyenne. De nombreux fragments de torchis, meules à moudre et pierres chauffées complètent cet inventaire. Un puits à eau contemporain du fossé a également été dégagé. Un cuvelage, constitué de planches calées par des pieux en chêne, a été relevé. Le mobilier, plutôt rare, a été découvert en surface dans la couche correspondant à l'abandon de ce puits qui semble antérieur au fossé. Le doute quant à

la présence d'un ou plusieurs *tumuli* sur le site a été levé et le contexte funéraire est écarté. L'existence d'un établissement rural d'époque gauloise, sur une éminence de la terrasse molassique, situé hors de l'emprise du tracé, est pressentie. La fouille n'a abordé qu'une partie des aménagements liés à celui-ci. Leur fonction était de drainer le débordement des crues de l'Ariège, dont le cours actuel est distant de 1 500 m. Une crue brutale et importante semble être à l'origine de l'abandon définitif des lieux. La quantité de céramique trouvée sur le site permet de préciser l'origine des productions indigènes au III^e s. av. J.-C. Ce lot, homogène et assez représentatif, constitue déjà un corpus de référence régionale pour le second âge du Fer.

Tarn (81)

Castres ➤ EMPY NEUF

PROTO, ANT, MOD

- **Cause du chantier :**
Travaux sur la RN112, rocade nord.
- **Aménageur :**
DDE.
- **Début de l'opération :**
11/10/2004.
- **Fin prévue :**
29/10/2004.
- **Contact :**
J.-J. Grizeaud,
24, rue Charles-Péguy, 81000 Albi ;
tél. : 05 61 00 80 90 ;
jjgrizeaux@wanadoo.fr
- **Responsable :**
Jean-Jacques Grizeaud (info.).
- **Équipe de recherche :**
T. Arnoux, F. Calède (topo.) ;
L. Bruxelles (géomorpho.),

J.-L. Laval, J.-N. Lebar, L. Llech
(infographie), H. Martin (archéozoo.),
M.-C. Perrin, C. Viers.
◦ **Suivi scientifique :**
M. Barrère/SRA Midi-Pyrénées.
◦ **Collaborateurs :**
C. Servelle (pédro.)/SRA Midi-
Pyrénées ; J. Cadeilhan (étude
céramique)/CDA Tarn.

➤ Description technique

L'emprise de la fouille est de 1 650 m², localisés aux abords immédiats d'un ancien domaine agricole du XVIII^e s. Quelques fragments céramiques d'époque protohistorique et les vestiges d'un foyer pris dans une

épaisseur importante de colluvionement étaient les seuls indices de la présence d'un site, qui fut repéré lors de la phase de diagnostic par tranchées en 2002.

➤ Résultats

L'existence d'une occupation du second âge du Fer, soupçonnée dans le secteur, n'a pas été avérée lors de cette fouille. Hormis la présence d'épandage ponctuel piégé dans des niveaux argileux correspondant à un colluvionnement, le décapage de la surface a mis en évidence un petit

ensemble de structures en creux localisées en bordure du paléochenal, indiquant que les lieux ont été occupés bien avant l'Antiquité. La céramique recueillie, bien que très détériorée, permet néanmoins, avec les quelques rares décors et formes inventoriés, de proposer une occupation attribuable à la transition du Bronze final et du premier âge du Fer. Des aménagements datés de la fin du second âge du Fer, révélés lors de la phase de diagnostic, sont également connus à une centaine de mètres de la fouille.

➤ NORD-PAS-DE-CALAIS ➤

Nord (59)

Masnières ➤ LES HAUTS DE MASNIÈRES

PROTO, ANT

- **Cause du chantier :**
Construction d'une zone d'activité.
- **Aménageur :**
Sivom du val de l'Escaut.
- **Début de l'opération :**
10/03/2003.
- **Fin prévue :**
02/04/2004.
- **Contact :**
D. Gaillard, 6, boulevard

de Berlaimont, 59400 Cambrai.
jjgrizeaux@wanadoo.fr

- **Responsable :**
Denis Gaillard.
- **Équipe de recherche :**
S. Alexandre ; G. Billand,
Y. Lorin (proto.) ; P. Bura, T. Bouclet,
L. Bourgeois, N. Boucneau,
B. Coquelle ; Y. Créteur, P. Maquet,
É. Mariette (topo., DAO) ;

P. Dubois ; M. Gustiaux, S. Lancelot
(dessin céram., DAO), J.-M. Lemaitre,
P. Millerat (logistique), L. Pecqueur
(anthropo., dessin, DAO), H. Trawka.

➤ Description technique

Située à 8 km au sud de Cambrai, la commune de Masnières est implantée

sur un versant exposé au sud et en fond de vallée, de part et d'autre de la rivière Escaut. La zone d'activité, qui couvre 16 ha, se trouve au nord du village, à une altitude comprise entre 85 et 90 m, dans l'espace limité par la RN44 et le chemin rural de Marcoing à Rumilly-en-Cambrésis aux lieux-

➤ NORD-PAS-DE-CALAIS ➤

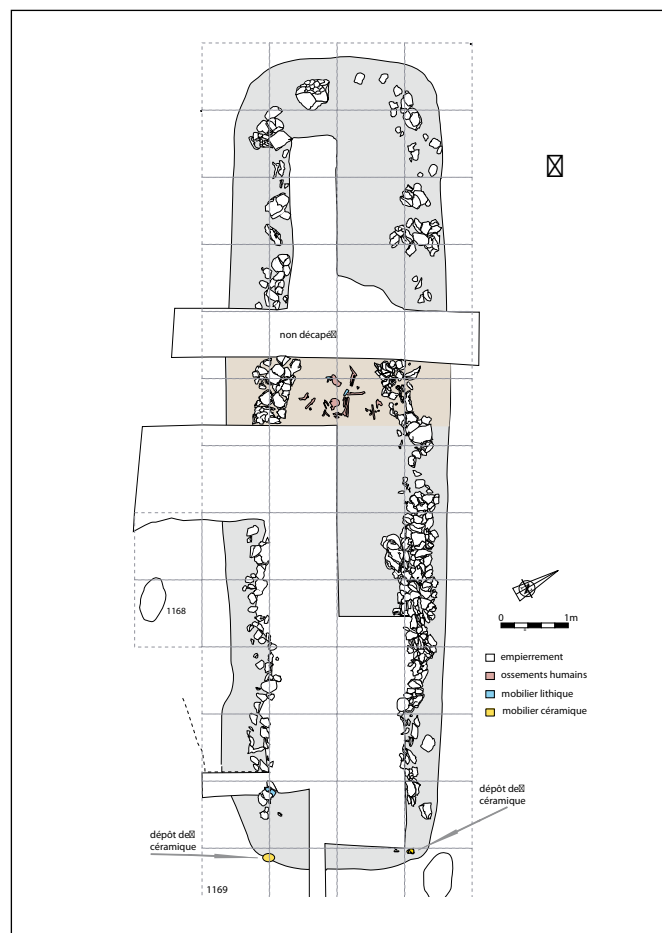
► dits La Voie de Noyelles et Les Vingt-deux. De cet endroit, on surplombe un paysage façonné par la rivière, dont le bassin hydraulique comporte de nombreuses vallées sèches. L'intervention s'est déroulée en trois phases : un diagnostic suivi d'une deuxième tranche de fouilles sur une zone d'habitat gallo-romain, sur une surface de 3 148 m², et enfin la dernière phase, sur le même établissement gallo-romain, emplacement destiné à l'implantation d'un bâtiment industriel. Ce décapage a été réalisé sur une surface d'1,6 ha.

► Résultats

Le diagnostic avait mis en évidence trois occupations allant du Néolithique à l'époque gallo-romaine. Il s'agit, pour la période la plus ancienne, de structures en creux. Un enclos de l'âge du Bronze a aussi été découvert, ne recelant malheureusement ni trace de sépulture ni vestige mobilier. Cet enclos funéraire faisait 30 m de diamètre et son fossé mesurait entre 1,40 m et 2 m de large pour une profondeur moyenne d'1,18 m. Enfin, la présence d'une installation gallo-romaine est confirmée par des réseaux fossoyés, des fosses et des trous de poteau ; le matériel a permis de dater cette occupation du Haut-Empire.

La deuxième phase a permis d'approfondir les recherches précédentes sur la partie orientale de l'enclos gallo-romain. Différentes structures ont été mises au jour dont la limite est de l'établissement sous la forme d'un simple fossé percé d'une entrée en antenne, d'une autre entrée dans l'angle sud-est et avec, au nord, le départ d'un triple fossé. La détection, lors du diagnostic, de fondations en calcaire a nécessité l'ouverture d'une extension. Un bâtiment de 18 m de long sur 8,50 m de large y a été relevé, implanté le long de la limite sud de la propriété. C'est à l'occasion de l'élargissement de cette fenêtre qu'a été découverte une sépulture multiple attribuable au Néolithique final. Cette dernière se présente sous la forme d'une grande fosse, au pourtour régulier, creusée dans le substrat crayeux et comblée par du limon. Orientée N-O/S-E et mesurant 12,50 m de longueur sur 3 m de largeur, elle est entourée d'une bande de pierres composée de blocs de grès (certains se présentant sous la forme de meule dormant ou fragments de meule) et de rognons de silex à l'exception du côté sud-est où deux

petites fosses de forme oblongue marquent les angles, laissant penser qu'il s'agissait de l'accès au monument. Deux céramiques ont été retrouvées de part et d'autre de cette entrée au départ des murets. Compte tenu du résultat et du contexte du sauvetage, un sondage d'1 m² a été réalisé aux deux tiers de sa longueur pour tenter de percevoir en coupe la densité de la couche osseuse ainsi que la structure architecturale et d'en déterminer la profondeur. Située à 0,75 m sous le niveau décapé, cette dernière a été détectée à l'aide d'une tarière après la fouille des 40 premiers centimètres du remplissage, stérile de tout mobilier archéologique. C'est à 0,45 m de profondeur que quelques dents et des os humains très altérés ont fait leur apparition. Le dégagement progressif de ces restes osseux a permis de découvrir des objets de silex : une hache polie, un briquet, une armature tranchante et d'autres pièces non retouchées. Pour aller plus avant dans la compréhension du monument, notamment sur les questions de construction, il était nécessaire de rechercher les relations entre les aménagements de pierre, les parois et le fond de fosse. Or, le démontage de la couche d'ossements a été très difficile en raison de leur altération et, notamment, de la désagrégation de la surface de l'os compact. L'exploration du sondage s'est terminée à ce stade empêchant tout travail dans ce sens et nous privant des observations escomptées. À l'issue de cette opération, une couverture photographique numérique a été réalisée à l'aide d'une potence pour assurer la verticalité de la prise de vue. L'étude a été concentrée sur les premiers ossements rencontrés. Malgré la mauvaise conservation générale, on note l'absence de fragmentation, les os présents étant tous d'un seul tenant. Elle résulte probablement du fait que nos observations ne concernent que la partie supérieure de la couche d'inhumation. Parmi les ossements retrouvés, on compte des os longs appartenant en majorité aux membres inférieurs, des blocs crâniens faciaux et des dents. Tous les vestiges observés sont incompatibles avec des enfants. Malgré un sondage assez réduit, nous avons pu remarquer un cas de proximité anatomique entre un tibia gauche et une fibula. La position de plusieurs ossements rend compte de manipulations humaines après décharnement des cadavres. Cette dernière observation traduit le



Masnières/Les Hauts de Masnières
Sépulture multiple attribuable au Néolithique final.
DAO Y. Lorin/Inrap.

caractère collectif de la sépulture. Les éléments de céramique découverts au sud-est appartiennent à deux vases dont une forme biconique à fond plat et bord éversé. La facture est grossière, les cassures très érodées. Le deuxième vase est de taille plus réduite et présente un profil sinueux. Face à l'indigence des éléments céramiques, il est délicat de proposer une attribution chronologique précise ; néanmoins le faciès culturel Seine-Oise-Marne semble être le plus approprié. Concernant le mobilier lithique, une analyse tracéologique préliminaire (remerciements à J.-P. Caspar) permet de préciser que le mobilier recueilli comporte parfois des traces évidentes d'utilisation ou, à l'inverse, un aspect de surface qui caractérise des objets non utilisés. Le nombre de sépultures collectives néolithiques connues dans le Nord-

Pas-de-Calais est assez réduit et la plupart d'entre elles présentent des caractères mégalithiques, à l'exception du site de Pont-à-Vendin. En l'absence de comparaisons dans le contexte régional, la sépulture de Masnières peut être associée au groupe des tombes collectives non mégalithiques en fosse que l'on rencontre essentiellement dans le Bassin parisien et en Picardie.

La dernière opération a été réalisée sur la totalité de l'établissement gallo-romain mis en place dès le début du I^{er} s. pour perdurer jusqu'au milieu du II^e s. Six phases de remaniement de cette occupation humaine ont été rencontrées. La première installation, orientée E-O, est matérialisée par un enclos fossoyé de 140 m de long sur 106 m de large comportant une entrée principale sur le côté est, ainsi qu'un accès à chaque angle. La mai-

son principale, longue de 11,30 m et large de 8 m avec pignons sur trois poteaux, s'appuie, avec trois autres constructions, sur la façade nord. Au sud-est et à proximité de l'entrée principale, deux petits bâtiments s'alignent, accompagnés d'un puits. La phase suivante est matérialisée par un autre fossé, creusé à l'intérieur du domaine et disposé parallèlement aux limites nord et ouest. L'entrée située dans l'angle nord-est est fermée, au profit d'un nouvel accès. Large de 4 m et long de 44 m, l'espace est délimité par deux petits fossés qui partagent en deux la face septentrionale. Vers le milieu du I^{er} s., la ferme est de nouveau agencée. Un fossé oblique traverse l'espace intérieur

délimitant la *pars urbana* de la *pars rustica*, dont les surfaces respectives sont de 6 547 et 6 332 m². Cette dernière sera par la suite scindée en deux zones, l'une probablement réservée au contremaître, l'autre à l'artisanat agricole comme en témoignent les meules à céréales, les *dolia* de tailles diverses, les ossements de bovidés découpés (représentant 90 % des restes osseux). C'est là qu'apparaissent, en parallèle à la clôture, des constructions annexes accompagnées de silos. La quatrième phase est marquée par la disparition des deux petits bâtiments situés au sud-est ; l'un d'eux étant remplacé par un aménagement sur solin de calcaire de 18 m de long sur 8,50 m de large et com-

portant deux pièces. Au centre de la plus grande, une meule complète en grès, enfichée, semble avoir soutenu un poteau faitier. Dans le même temps, la maison principale située au nord-ouest perd sa vocation de maison de maître au profit d'une autre demeure, parallèle à l'enceinte ouest, élevée sur un solin de silex et de calcaire ; ses dimensions atteignent 19,25 m de long pour 5,50 m de large. Elle est flanquée, au nord-est, d'une cave avec plancher d'environ 7 m³. Vers la fin du I^{er} s., l'espace intérieur est de nouveau transformé. Le bâtiment latéral de la phase précédente, situé au sud-est, disparaît. Un enclos emboîté de 73 m de long sur 65 m de large, percé d'au moins deux

portes et englobant de nouvelles structures dont un puits, est créé. Enfin, au cours de la première moitié du II^e s., le domaine perd de son importance. La nouvelle limite réduit la surface à 12 040 m² et s'y crée au sud une nouvelle entrée appareillée de rognons de silex précédant un grenier porche. Le mobilier recueilli dans cette ferme *villa* indique la relative prospérité du lieu. Y ont en effet été découvertes quelques fibules en bronze, de la vaisselle de luxe (*terra rubra, terra nigra*), de la céramique commune ainsi que des amphores, des *dolia*, des meules, indiquant que cet établissement était destiné à la culture, à l'élevage de boucherie ainsi qu'à l'artisanat.

Villeneuve-d'Ascq ► LA HAUTE BORNE, LOT B

PROTO, ANT

◦ Cause du chantier :

Aménagement d'une ZAC.

◦ Aménageur :

SAEM du Parc scientifique de La Haute Borne.

◦ Début de l'opération :

23/08/2004.

◦ Fin prévue :

30/09/2004.

◦ Contact :

P. Quérel, Inrap,
518, rue Saint-Fuscien,
80000 Amiens ;
tél. : 06 71 90 72 92.

◦ Responsable :

Pascal Quérel.

◦ Responsable de secteur :

J. Rappasse.

◦ Équipe de recherche :

B. Béthune (dessin), M. Canonne,
B. Coquerelle, Y. Creteur (topo.),
R. Debiak, D. Favier, J.-M. Favier,
R. Foubert, G. Mangeon, C. Poirier,
C. Quérel (infographie), H. Trawka,
J.-F. Vacossin, B. Włodarczyk,
O. Włodarczyk.

◦ Suivi scientifique :

Y. Roumegoux/SRA
Nord-Pas-de-Calais.

► Résultats

L'étude du lot B de La Haute Borne a révélé la présence d'une voirie bordée de fossés. À l'évidence, la mise en place de cette structure s'est accompagnée d'un phénomène de parcellarisation qui a affecté l'ensemble du terrain étudié, dans le courant du I^{er} s. av. J.-C.

► Description technique

La fouille de ce secteur intervient quatre ans après l'engagement des travaux archéologiques sur la ZAC. Il s'agit du premier dossier ouvert dans ce contexte.

➤ PICARDIE ➤

Aisne (02)

Soissons ► CASERNE GOURAUD

ANT

◦ Cause du chantier :

Réhabilitation du quartier de la caserne Gouraud.

◦ Aménageur :

Communauté d'agglomération du Soissonnais.

◦ Début de l'opération :

02/06/2004.

◦ Fin prévue :

15/07/2004.

◦ Contact :

S. Desenne, 3, Sente du Pied-d'Argent,
02200 Soissons ;
tél. : 06 30 13 81 80 ;
inrap.soissons@wanadoo.fr.

◦ Responsable :

Sophie Desenne.

◦ Équipe de recherche :

M. Boulén, C. Colas, G. Flucher,
B. Hénon, P. Maquet (topo.),
E. Pinard (anthropo.), S. Thouvenot.

◦ Suivi scientifique :

V. Legros/SRA Picardie.

► Description technique

Le projet de réhabilitation de la caserne Gouraud devrait occasion-

ner plusieurs campagnes de fouille correspondant aux différents propriétaires des parcelles. L'opération de cet été a été menée sur la première parcelle, d'une surface de 4 100 m², au niveau de l'esplanade qui est à l'entrée de la caserne.

► Résultats

Cette intervention a permis la fouille intégrale d'environ 80 m d'un fossé gallo-romain, attribuable à une période comprise entre le I^{er} et le III^e s. de notre ère, aux limites indéterminées. Situé en dehors de la ville romaine, aux abords d'une nécropole connue par des fouilles anciennes, l'axe de ce fossé n'est comparable à aucun des axes de l'urbanisme du Soissons romain et sa fonction originale reste actuellement indéterminée. Cependant, nous avons pu observer la présence de fosses sépulcrales

creusées dans son comblement. Les individus sont déposés, sur le dos ou sur le ventre, seuls, empilés par 2 ou 3, quelquefois même tête-bêche. L'observation taphonomique des squelettes met en évidence un espace vide et la présence de couvercles condamnant les fosses sépulcrales. Seule une sépulture double a révélé la présence d'un dépôt de deux sigillées, d'une écuelle et d'offrandes animales de cheval, sous la forme d'un crâne, d'un bassin et d'un ensemble de côtes. Seize squelettes ont été exhumés et une première estimation, réalisée par E. Pinard, permet le décompte de 14 individus masculins et 2 individus indéterminés, tous d'âge adulte (du jeune adulte à l'adulte mûr). L'étude de cette structure, des individus et du mobilier devrait permettre d'interpréter cet ensemble pour le moins inhabituel.



Soissons/Caserne Gouraud
La sépulture double.
Cl. Inrap

Somme (80)

Amiens ▶ 38-42, RUE LAMARTINE

ANT, MÉD

- **Cause du chantier :**
Projet immobilier.
- **Aménageur :**
SCI La Vigne l'Évêque.
- **Début de l'opération :**
09/2003.
- **Fin prévue :** 01/2004.
- **Contact :**
É. Binet, Inrap,
518, rue Saint-Fuscien,
80000 Amiens ;
tél. : 03 22 45 70 48.
- **Responsable :**
Éric Binet.

- **Équipe de recherche :**
T. Bouclet, P. Dubois, M. Essalhi,
J. Gros, J.-F. Jakubowski,
É. Mariette (topo.),
J.-C. Ranoux, A. Thuet,
J.-C. Vadurel.
- **Suivi scientifique :**
D. Bayard/SRA de Picardie.

► **Description technique**

La fouille a eu lieu sur une surface d'environ 450 m² en milieu urbain.

► **Résultats**

La première occupation antique a été mise en évidence de manière ponctuelle. Une *domus* des I^{er}-II^e s. a été partiellement fouillée. De nombreux fragments d'éléments architecturaux, destinés à la fabrication de chaux et comportant des graffitis en cours d'étude, ont été découverts, ainsi que des fosses et latrines des XIII^e et XIV^e s. Une tessonière du début du XV^e s., contenant 23 000 fragments de

ratés de cuisson, a été mise au jour, ainsi que des caves des XV^e s. et XVI^e s.

► **Manifestation**

Exposition au musée de Picardie à Amiens dans le cadre des « Expositions, dossiers, actualités de l'archéologie » à partir du 7 décembre 2004.

Pont-de-Metz et Salouël ▶ NOUVEL HÔPITAL

PROTO

- **Cause du chantier :**
Projet immobilier (regroupement des deux hôpitaux d'Amiens).
- **Aménageur :**
Centre hospitalier universitaire.
- **Début de l'opération :**
14/09/2004.
- **Fin prévue :**
04/10/2004.
- **Contact :**
L. Blondiau, 518, rue Saint Fuscien,
80000 Amiens ;
tél. : 03 22 33 50 30.
- **Responsable :**
Lydie Blondiau.
- **Équipe de recherche :**
B. Béthune (dessin),
N. Buchez (céramo.), O. Gonnet,
N. Gressier, É. Mariette, E. Petit,
B. Włodarczyk.
- **Suivi scientifique :**
D. Bayard/SRA Picardie.

► **Description technique**

Le diagnostic a eu lieu sur une superficie totale de 11 700 m², sondée en 28 tranchées représentant 7,8 % de la surface du projet.

► **Résultats**

Un enclos funéraire de l'âge du Bronze ainsi qu'une nécropole et un établissement indigène de La Tène moyenne ont été découverts. L'enclos funéraire est isolé, en rebord de plateau calcaire, dominant la vallée de la Selle. Cet aménagement présente une morphologie classique : enclos simple d'un diamètre moyen (16 m), aucune interruption n'y a été observée. Le fossé présente une largeur supérieure régulière oscillant de 0,82 m à 1,16 m, sous le niveau du décapage. À sa base, elle n'est plus

que de 0,40 m au maximum. Sa profondeur varie entre 0,82 m et 0,98 m et tend à décroître à l'endroit où la largeur du fossé diminue. Cette variation est particulièrement nette au nord où, sur une portion de 4 m de long, elle ne dépasse guère 0,82 m et pourrait peut-être indiquer l'emplacement d'un dispositif de franchissement dont les autres traces auraient disparu. Le processus de comblement observé sur cette portion de fossé pourrait être un argument en faveur de cette hypothèse. Les profils relevés, de forme trapézoïdale, présentent des similitudes : les bords s'évasent fortement dans la moitié supérieure où les parois sont légèrement convexes. Le remplissage est composé de deux ensembles sédimentaires présents dans tout l'ensemble fouillé. La moitié supérieure est colmatée par un limon brun clair mêlé de petits blocs de craie. Cette formation correspond à la partie évasée des parois. Dans la moitié inférieure, le remplissage est majoritairement composé de blocs de craie. Un seul tesson est issu du comblement du fossé de cet enclos. Il s'agit d'un petit fragment de panse comportant un cordon peu proéminent qui permet de proposer une datation dans la fourchette Bronze ancien/moyen. Les artefacts de faune, retrouvés lors du curage du fossé, sont au nombre de cinq. Il s'agit d'os longs provenant probablement d'un bovidé. Aucune structure n'a été découverte ni à l'intérieur ni à l'extérieur de l'enclos. Seuls des perturbations naturelles, de type chablis, et des

pièges de remblais supérieurs (légères ondulations du dôme de craie) ont été notés. L'absence de sépulture, dans et aux abords de l'enclos, doit peut-être être imputée aux conditions de conservation mais aussi aux conditions de l'ensevelissement (dans le terre central). Bien qu'aucune des coupes ne permette de justifier cette dernière hypothèse, il convient de ne pas rejeter cette supposition. Une accumulation des terres en bordure externe du fossé peut être avancée par l'étude stratigraphique du comblement du fossé. Les dimensions de l'enclos (16 m) et la rareté du mobilier ne plaident pas en faveur de l'hypothèse d'une fonction domestique. En ce qui concerne les enclos circulaires, il convient de rappeler que, malgré leur connaissance par les photographies aériennes, très peu sont fouillés et datés. Leur fonction semble également sujette à de nombreuses interrogations que seule une fouille exhaustive permettra de cerner et de définir. L'absence de structure funéraire à l'intérieur de l'enclos a permis de curer le fossé durant la phase des sondages et de récolter un tesson suffisamment caractéristique pour donner un indice chronologique. Un troisième enclos de cette nature est donc daté pour le département de la Somme. La nécropole est composée de deux enclos quadrangulaires et d'une multitude de fosses. La concentration principale s'organise autour des deux enclos sur une bande d'au moins 50 m de long. Aucune orientation préférentielle ne ressort. Nous pouvons uniquement observer

que les deux enclos quadrangulaires sont creusés selon un axe N-S. Les grandes fosses sont de forme quadrangulaire, d'une dimension moyenne d'1,90 m de côté, dont une est associée à des trous de poteau (superstructure ?). Les plus petites sont soit ovoïdes, soit quadrangulaires. La présence de fosses aux formes oblongues atteste peut-être l'existence de sépultures à inhumation. Les fossés d'enclos ne comportent pas de structures en creux, comme le cas a déjà été observé à Tartigny. De même l'existence de structures d'apparence funéraire pose la question des cénotaphes, comme à Thieulloy-l'Abbaye. Plusieurs modes d'ensevelissement sont donc possibles et, parmi les tombes à incinération, des écarts de richesse apparaissent qui posent de nombreuses interrogations quant à la nature de cet ensemble, ainsi que sur la société qui l'a mis en place. L'enclos quadrangulaire définit un établissement indigène. En son sein, différents bâtiments qui se recoupent, mais dont la fonction nous échappe, apparaissent. Les quelques tessons ramassés ne permettent pas de déterminer une chronologie fine. La période de La Tène moyenne peut être avancée grâce à la présence d'un tesson, sans pouvoir toutefois déterminer s'il est résiduel. La relation entre la nécropole et l'habitat, peut-être contemporains, devra être envisagée malgré la distance de 5 000 m qui les sépare.

➤ POITOU-CHARENTES ➤

Vienne (86)

Migné-Auxances ► LES ROCHEREAUX

PROTO

- **Cause du chantier :**
Construction d'un lotissement.
- **Aménageur :**
SIP.
- **Début de l'opération :**
06/09/2004.
- **Fin prévue :**
19/11/2004.
- **Contact :**
A. Toledo i Mur,
44, rue du Rhin-et-Danube,
87280 Limoges ;
tél. : 05 55 35 25 24 ;
inrap.limoges@tiscali.fr
- **Responsable :**
Assumpcio Toledo i Mur.
- **Équipe de recherche :**
R. Bernard (topo.), E. Courtay,
S. Dalle, E. Galtié, M.-H. Jamois,
S. Julien, D. Seguin.
- **Suivi scientifique :**
A.-M. Fourteau-Bardaji/SRA
Poitou-Charentes.
- **Collaborateurs :**
D. Puaud, J. Hiernard (numismate)/
univ. de Poitiers ;
R. Berthon (bénévole).

► Description technique

Le diagnostic a eu lieu sur une surface de 9 000 m².

► Résultats

Un habitat rural du second âge du Fer a été mis au jour avec un réseau fossoyé comportant les plans partiels de deux enclos trapézoïdaux. L'enclos d'habitat, décapé sur environ 3 500 m², présente une entrée principale, côté ouest, définie par l'interruption du fossé, le retour de la palissade et la présence d'un bâtiment *extra muros*. Les plans de cinq autres bâtiments sont clairement visibles à l'intérieur de cet enclos. Un atelier de bronzier, spécialisé dans l'élaboration de flans monétaires, a été découvert à l'intérieur d'une fosse de 2,50 m de diamètre. Le litage de couches successives d'utilisation du foyer de l'atelier a livré des chapelets de flans



Migné-Auxances/Les Rochereaux
Foyer de l'atelier de bronzier.
Cl. A. Toledo i Mur/Inrap.

et des creusets utilisés pour la fusion de l'alliage cuivreux. Au total, 152 creusets et 39 flans monétaires ont été exhumés. Un deuxième enclos a

été décapé sur 5 500 m² ; dépourvu de structures, il aurait été voué au parcage du bétail.

➤ PROVENCE-ALPES-CÔTE-D'AZUR ➤

Bouches-du-Rhône (13)

Aix-en-Provence ► ZAC SEXTIUS-MIRABEAU ÎLOT A

PRÉF.

- **Cause du chantier :**
Projet immobilier.
- **Aménageur :**
Semepa.
- **Début de l'opération :**
02/05/2004.
- **Fin prévue :**
01/2005.
- **Contact :**
N. Nin, mairie d'Aix-en-Provence.
- **Responsable :**
Nuria Nin (archéologue de la ville d'Aix-en-Provence).
- **Équipe de recherche :**
S. Barbier, L. Ben Chaba,
N. Bourgarel, C. Bouttevin,
C. Chappuis, F. Cognard,
P. Dufour, S. Fournier, C. Gilibert ;
A. Hasler, M. Thomas (période préhis.) ;
L. Lefèvre-Gonzalez,
J.-C. Matheron, M. Maurin,
T. Maziers, D. Michel,
K. Monteil, F. Moroldo,
M. Pellissier, H. Rodéano,
J.-P. Sargiano.
- **Suivi scientifique :**
J. Buisson-Catil,
B. Bizot/SRA Paca.

► Description technique

Décapages manuels successifs de niveaux d'objets.

► Résultats

À l'occasion de la fouille des vestiges antiques sur l'îlot A de la ZAC Sextius-Mirabeau, des sondages ont révélé la présence d'artefacts lithiques. Trois sondages manuels ont ensuite permis de préciser l'insertion stratigraphique de ces objets sous la forme de deux niveaux superposés au sein d'un sédiment argileux noirâtre. Malgré la faible quantité de pièces caractéristiques, une attribution au Néolithique moyen a pu être proposée. La fouille de ces niveaux a été engagée à la suite de la signature d'un avenant à la convention avec l'aménageur pour cause de découverte exceptionnelle. Elle a consisté en la conduite de plusieurs décapages manuels successifs sur les zones les plus riches. On note l'absence totale

de structure aménagée malgré un décapage mécanique sur près de 1 000 m². Préalablement à l'étude exhaustive du mobilier et à l'analyse de sa répartition spatiale, l'image qui se dégage de l'approche sur le terrain est celle de trois niveaux d'objets successifs plus particulièrement denses dans une zone comblée d'argiles noirâtres, dans la partie sud-est de l'emprise des travaux. Le mobilier est essentiellement constitué d'industrie lithique sur silex (on ne compte qu'un seul éclat de quartz) ; la céramique est peu représentée et malheureusement très mal conservée. On dénombre également quelques vestiges de faune terrestre et marine. Les deux niveaux les plus anciens témoignent de la conduite d'un débitage sur éclat mais aussi de débitage lamellaire sur silex blond. Le niveau le plus récent a livré la partie supérieure d'une stèle anthropomorphe d'une largeur d'environ 15 cm,

conservée sur une hauteur d'une douzaine de centimètres. À l'image de la stèle 1 de la Puagère à Sénas, elle possède un visage creusé avec le nez en relief et des bandes supérieures et latérales lisses, les yeux sont marqués par des cupules de dimensions inégales. L'étude du mobilier devrait permettre de préciser l'attribution chronoculturelle des différents niveaux. Il semble cependant que l'on puisse d'ores et déjà augurer d'une attribution au Néolithique moyen, voire à la transition Néolithique moyen/Néolithique final pour la strate la plus récente.

Marseille ► RUE DE LA RÉPUBLIQUE

PROTO, ANT, MÉD, MOD

- **Cause du chantier :**
Parking, bassin de rétention enterré, surverse.
- **Aménageur :**
Communauté urbaine de Marseille Provence Métropole.
- **Début de l'opération :**
15/09/2004.
- **Fin prévue :**
22/11/2004.
- **Contact :**
B. Sillano.
- **Responsable :**
Bernard Sillano.
- **Resp. adjoint :**
F. Parent (céramo. médiévale).
- **Resp. de secteur :**
É. Bertomeu, C. Chappuis.
- **Équipe de recherche :**
P. Dufour, S. Lang-Desvignes (céramo. antique), F. Moroldo.
- **Suivi scientifique :**
B. Bizot/SRA Paca.

► **Description technique**

Le projet urbain s'étend sur environ 700 m de long. Deux diagnostics archéologiques ont permis de vérifier l'état de conservation des vestiges sur ce secteur *intra muros* qui, sous le Second Empire, a été dérasé jusqu'au

substrat sur près de 10 ha lors du percement de la rue. En raison de la profondeur des sondages (jusqu'à 5,50 m) et de leur localisation (en plein milieu de l'avenue), il a fallu travailler en collaboration avec le génie civil chargé de la mise en place du blindage.

► **Résultats**

Il apparaît qu'aux deux extrémités le terrain a été légèrement remblayé et la séquence archéologique classique marseillaise (depuis le rivage d'époque grecque archaïque jusqu'aux immeubles modernes) est parfaitement conservée. Au sud, le projet consiste en une surverse, c'est-à-dire un canal enterré de 4 m de large sur 400 m de long. Là, deux sondages ont permis de mettre au jour une voie côtière du III^e s. avant notre ère, la suite du quai romain repéré lors des fouilles de la Bourse et un aqueduc du II^e s. ap. J.-C. Sur le comblement du port antique s'est établi, au tout début du Moyen Âge, un habitat à



Marseille/Rue de la République
Le quai romain.
Cl. B. Sillano/Inrap.

vocation essentiellement artisanale (coraillerie, métallurgie) dont les sols ont été régulièrement exhausés jusqu'en 1860. Enfin, un pilier de l'église médiévale Saint-Jaume (Jacques provençal), détruite à la Révolution, nous renseigne sur les origines de cet édifice méconnu. La fouille permettra d'avoir une section de ce secteur de la ville pratiquement vierge de décou-

vertes archéologiques. Des informations de première importance sont attendues sur la mobilité du rivage et ses différents aménagements, sur l'occupation de la ville basse antique, sur l'artisanat au Moyen Âge, sur le mobilier, peu connu, de la période charnière XV^e-XVI^e s., et enfin sur l'église Saint-Jaume.

Var (83)

Fréjus ► AMPHITHÉÂTRE

ANT

- **Cause du chantier :**
Restauration et mise en valeur de l'édifice.
- **Aménageur :**
Conservation régionale des Monuments historiques de Paca.
- **Début de l'opération :**
13/09/2004.
- **Fin prévue :**
12/10/2004.
- **Contact :**
R. Thernot, Inrap, 24, avenue de la Grande-Bégude, 13770 Venelles ; tél. : 04 42 54 25 23 ; inrap.base.venelles2@wanadoo.fr
- **Responsable :**
Robert Thernot.
- **Équipe de recherche :**
J.-M. Becar, B. Fabry (topo), É. Léal.
- **Suivi scientifique :**
C. Landure/SRA Paca.
- **Collaborateurs :**
L. Cavassa, M. Pasqualini (étude céramo.) ; C. Gebara (première tranche de sondages archéo. dans l'amphithéâtre)/Conseil général du Var ; F. Laurier (topo. et calage géodésique)/Centre archéologique du Var.

► **Description technique**

Deux premiers sondages ont été effectués en 2003 par le service du Patrimoine de la ville de Fréjus, puis une

seconde campagne de dix sondages a été réalisée par l'équipe de l'Inrap. L'ensemble représente une surface d'environ 160 m², sur les 7 500 m² couverts par l'édifice. L'opération s'est déroulée tout en tenant compte de l'utilisation de l'amphithéâtre en tant que lieu de spectacles pendant l'été et de son ouverture à la visite pour le public.

► **Résultats**

L'architecte en chef des Monuments historiques souhaitait disposer d'éléments permettant de préciser la chronologie et la physionomie de l'édifice, en particulier celle de la façade extérieure qui a entièrement disparu en élévation. Outre ces points, les archéologues qui se sont intéressés à ce monument ont tenté de comprendre certains aspects fonctionnels et architecturaux de l'édifice, sur la base d'observations anciennes et mal documentées. L'intervention menée par l'équipe de l'Inrap prend la suite de l'investigation réalisée par le service du Patrimoine de la ville de Fréjus portant sur les substructures de la *cavea* sud. Dans cette seconde série



Fréjus/Amphithéâtre
Vue d'ensemble, depuis l'est, de l'amphithéâtre en cours d'opération.
Cl. R. Thernot/Inrap.

de sondages, l'attention s'est tournée vers la configuration des fondations de la façade extérieure et vers les aménagements de la base du *podium* et de son contact avec l'*arena*. Les indices d'un état primitif ont été recherchés. Un édifice de dimensions plus réduites semble avoir existé, comme en témoignent des structures maçon-

nées conservées sur l'axe de la *cavea* nord et le probable surcreusement de l'*arena*, attesté par l'arasement des conduits hydrauliques enfouis sous cette dernière. Les fondations de la façade de l'amphithéâtre, dans son état final, s'adaptent à la nature du sol rencontré. Sur le sommet de la colline contre laquelle il est installé,

les fondations se limitent à des dés en grand appareil destinés à recevoir les piliers des arcades qui scandent le pourtour de l'édifice et permettent l'accès aux escaliers montant ou descendant vers les divers niveaux de gradins. Du côté est, les fondations sont tantôt ancrées dans le rocher retaillé, tantôt installées sur de puissants massifs de blocage, mais les

blocs composant le grand appareil ont tous disparu et ne subsistent que sous forme d'empreintes. La présence des bases de piles d'un arc placé en avant-corps traduit la monumentalisation de l'entrée de l'amphithéâtre vers la ville. Sur le côté nord de cette entrée, la façade aveugle délimite une pièce qui n'a pas révélé sa fonction originelle et qui n'est accessible que

par une porte située dans le couloir d'accès principal. Le long du *podium*, les sondages ont montré la disparition des niveaux archéologiques, terrassés anciennement. Les structures à nouveau mises au jour ont permis de réaliser des observations, des relevés et des descriptions détaillés qui faisaient défaut jusque-là. Si les niveaux en place et le matériel manquent

encore en quantité suffisante pour dater la construction de l'édifice, la présence de tranchées de fondation autour de l'entrée orientale et d'une stratigraphie dans la pièce adjacente laisse espérer qu'une prochaine intervention archéologique permettra de préciser la chronologie et certains aspects du fonctionnement de l'amphithéâtre.

➤ RHÔNE-ALPES ➤

Loire (42)

Villereest ► SAINT-SULPICE

ANT

- **Cause du chantier :**
Lotissement Clos Saint-Sulpice.
- **Aménageur :**
Privé.
- **Début de l'opération :**
05/10/2004.
- **Fin prévue :**
06/10/2004.
- **Contact :**
M. Goy, Inrap,

- 12, rue Louis-Magiorini,
69500 Bron ;
tél. : 04 72 14 16 62.
- **Responsable :**
Michel Goy.
- **Équipe de recherche :**
F. Pont, G. Macabéo (DAO).
- **Suivi scientifique :**
M.-A. Cardon-Bunuel/SRA
Rhône-Alpes.

► Description technique

La surface sondée est de 3 931 m² et la surface diagnostiquée de 136 m² représentant 3,45 % de la surface sondée.

► Résultats

Cinq drains et un fossé datés de la période antique ont été recoupés,

mais l'extension probable du site antique a été trouvée sur la terrasse supérieure, à 200 m à l'ouest de l'église du haut Moyen Âge dédiée à Saint-Sulpice.

Rhône (69)

Lyon 5^e ► 1, RUE APPIAN-12, RUE DES FOSSÉS-DE-TRION

ANT, MÉD

- **Cause du chantier :**
Projet immobilier.
- **Aménageur :**
Opac du grand Lyon.
- **Début de l'opération :**
22/09/2004.
- **Fin prévue :**
27/09/2004.
- **Contact :**
J.-L. Gisclon, Inrap,

- 12, rue Louis-Magiorini,
69500 Bron.
- **Responsable :**
Jean-Luc Gisclon.
- **Équipe de recherche :**
J. Fallete.
- **Suivi scientifique :**
L. Françoise Dît Miret/SRA
Rhône-Alpes.

► Description technique

La surface diagnostiquée est de 225 m².

► Résultats

Le but était de trouver un aqueduc romain, d'éventuelles sépultures gallo-romaines et médiévales et surtout le fossé des remparts du

bourg médiéval de Saint-Just/Saint-Irénée. On a identifié une occupation médiévale des XI^e-XII^e s. (structures empierrées, fosses dépotoirs, calage de poteau) et deux sépultures (gallo-romaine et du haut Moyen Âge).

Savoie (73)

Aime-la-Plagne ► ROUTE DE LA FORTUNE

ANT

- **Cause du chantier :**
Construction d'une maison de retraite.
- **Aménageur :**
Opac de Savoie.
- **Début de l'opération :**
15/11/2004.
- **Fin prévue :**
18/11/2004.

- **Contact :**
M. Goy, Inrap,
12, rue Louis-Magiorini,
69500 Bron ;
tél. : 04 72 14 16 62.
- **Responsable :**
Michel Goy.
- **Équipe de recherche :**
N. Attiah, S. Couteau (topo.),
G. Macabéo (DAO).

- **Suivi scientifique :**
M.-P. Feuillet/SRA Rhône-Alpes.

► Description technique

Des sondages ont été effectués à l'emplacement du futur lotissement sur 6,86 % d'une surface totale de 2 311 m².

► Résultats

Sur les huit sondages, un seul s'est révélé positif avec un mur orienté N-O/S-O. L'appareil en moellons de calcaire et de schiste et le mortier de chaux pourraient le dater de la période antique.



✓ PRÉHISTOIRE ✓

LE TROISIÈME MILLÉNAIRE DANS LE NORD DE LA FRANCE ET EN BELGIQUE

• *Actes de la journée d'études SRBAP-SPF, Lille, mars 2003. Paris : SPF, 2004. 234 p. : ill. (Mémoire de la SPF ; XXXV) (Anthropologica et Præhistorica ; 115). Broché.*

Parmi les 16 communications publiées : Le Début des âges des Métaux en Belgique (E. Warmenbol), Recherches récentes sur le Néolithique final dans le nord de la France (E. Martial, I. Praud, F. Bostyn), La Fin du Néolithique dans

le Bassin parisien (L. Salanova), Le Mobilier lithique des sépultures en hypogée du département de la Marne (F. Langry-François), Le Métal au 3^e millénaire avant notre ère dans le Centre-Nord de la France (B. Mille, L. Bouquet)...

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ PRÉHISTORIQUE FRANÇAISE

• *Tome 101, n° 4, oct. déc. 2004. Paris : SPF, 2004. P. 701-948 : ill. ISSN 0249-7638. Broché : 23 €.*

En dehors des rubriques habituelles du BSPF (actualités scientifiques, résumé de thèse, comptes rendus d'ouvrages, colloques, vie de la société) le lecteur trouvera huit articles : Les sites et les industries lithiques du Paléolithique inférieur, moyen et supérieur de la basse vallée de l'Yonne dans leurs contextes chronostratigraphiques. Bilan de dix ans d'activité archéologique pluridisciplinaire dans le sud-est du Bassin parisien (V. Lhomme, N. Connet, C. Chaussée, C. Bemilli, J.-J. Bahain, P. Voinchet), Un site moustérien dans le Jura suisse : la grotte de Cotencher (Rochefort, Neuchâtel) revisitée (S. Bernard-Guelle), Technotypologie du matériel sur galet de la Chaise-de-Vouthon (Charente). Présentation préliminaire à partir d'un échantillon provenant de l'abri Suard (K. Matilla), Le Paléolithique supérieur ancien en Haute-Normandie ? État de la recherche à travers l'étude technologique de deux sites du pays de Caux : Saint-Martin Osmonville/La Salle et Épouville/La Briqueterie Dupray (Seine-Maritime, France) (C. Guette), À propos du gisement magdalénien d'Étiolles (Essonne) : réflexion sur la fonction d'un site paléolithique (M. Olive), Une relecture des pratiques funéraires du Rubané récent et final du Bassin parisien : l'exemple des fosses sépulcrales dans la vallée de l'Aisne (C. Thevenet), La séquence néolithique de la grotte du Gardon (Ain) (J.-L. Voruz, T. Perrin, D. Sordoillet), Une production de grandes lames par pression à la fin du Néolithique, dans le nord de la Sardaigne (Contraguda, Perfugas) (L. J. Costa, J. Pélegrin).

PIERRES GRAVÉES DU PÉRIGORD MAGDALÉNIEN

• *Art, symboles, territoires. TOSELLO (Gilles). Paris : CNRS éditions, 2003. 577 p. : ill. ISBN 2-271-06110-5. (Supplément à Gallia Préhistoire ; XXXVI). Broché : 99 €.*

Des plaquettes et des blocs gravés de figures ou de motifs du Magdalénien ont été découverts en abondance sur certains sites et sont absents ailleurs. L'auteur tente dans cet ouvrage, destiné aux spécialistes, une étude d'ensembles de ces pierres gravées, dans un secteur chronologique et géographique précis : le Périgord magdalénien. Après son introduction G. Tosello présente la méthodologie choisie pour mener son étude, ainsi que son corpus de référence. Puis les données sont analysées par site (les grottes des Eyzies, Richard, de Lalinde, de La Roche de Birol, de Rochereil, de la Mairie de Teyjat, les abris de Laugerie Basse, de La Madeleine, du Soucy, de Villepin, le gisement de Limeuil), et au sein des sites par types de supports (pierres, plaques, plaquettes, galets et blocs gravés, dalles mobiles et gravures pariétales), types de représentation (rennes, chevaux, ours, signes...), traitements graphiques. Enfin la dernière partie de cet ouvrage fait la synthèse de cet impressionnant travail pour le Magdalénien moyen et supérieur, en établissant des comparaisons avec l'art mobilier osseux, et l'art pariétal en Périgord et ailleurs.

L'INDUSTRIE DU SILEX DU V^e AU IV^e MILLÉNAIRE DANS LE SUD-EST DU BASSIN PARISIEN

• *Rubané, Villeneuve-Saint-Germain, Cerny et groupe de Noyen. AUGEREAU (Anne). Paris : MSH, 2004. 220 p. : ill. (Documents d'archéologie française ; 97). ISBN 2-7351-0984-4. Broché : 36 €.*

Cet ouvrage, dernière livraison de la collection des Documents d'archéologie française, est issu pour une grande part de la thèse de doctorat d'Anne Augereau, actuellement directrice scientifique et technique adjointe à l'Inrap. Destiné à un public de spécialistes, ce livre constitue une contribution majeure à l'étude de la néolithisation en Europe. Le secteur Seine-Yonne présente une situation particulière de zone de contact entre les courants méridional et nord-occidental. S'appuyant sur le concept de système technique, l'auteur a cherché à reconnaître les niveaux de compétence des tailleurs de pierres, l'éventuelle existence de spécialistes, la division spatiale de la chaîne opératoire, les modes d'acquisition et de diffusion des matériaux, pour aborder le problème de l'organisation socio-économique de la production d'outillage. Sa réflexion s'appuie sur l'examen de douze séries de référence : plus de 100 000 artefacts en silex ont fait l'objet d'une analyse multivariée recourant notamment à la cladistique, jamais encore appliquée à ce domaine.

✓ PROTOHISTOIRE ✓

GAULOIS DES PAYS DE GARONNE, II^e-I^{er} SIÈCLE AVANT J.-C.

• *Exposition, Toulouse, Musée Saint-Raymond, mai-janv. 2005. Toulouse : Musée des Antiques, 2004. 92 p. : ill. en noir et en coul. Broché.*

Plaquette accompagnant l'exposition du même nom tenue au Musée des Antiques à Toulouse à l'occasion du XXVIII^e colloque de l'AFEAF Un tour d'horizon qui aborde selon divers points de vue la présence gauloise dans le sud-ouest de la Gaule : contexte historique, monnayage, groupes ethniques, agriculture, rites funéraires, résistance aux Romains, etc. et encore et toujours la question des « puits » !

LES MARGES DE L'ARMORIQUE À L'ÂGE DU FER

• *Archéologie et histoire : culture matérielle et sources écrites : XIII^e colloque de l'AFEAF, Nantes, mai 1999.* MANDY (Bernard) dir., SAULCE (Anne de) dir. Rennes : PEAO, 2003. 418 p. : ill. (Supplément à la Revue archéologique de l'Ouest ; 10). Broché : 50 €.

Le XXIII^e colloque de l'AFEAF s'est tenu en mai 1999, en voici les actes, publiés dans le supplément 10 de la RAO. Le lecteur trouvera tout d'abord quatorze communications sur le thème des marges de l'Armorique, dont entre autres : Le site de la ZAC de Beaulieu à Caen (14) et la céramique du premier âge du Fer en Basse-Normandie : premier bilan (H. Lepaumier, C. Marcigny), « Armorique » et « Bretagne » : réflexion sur l'assimilation de ces concepts pour la fin de l'âge du Fer (E. Le Goff), Un oppidum au château d'Angers (Maine-et-Loire) (J.-P. Bouvet, J. Brodeur, P. Chevet, M. Mortreau), Un site en zone inondable : Le Grand Aunay à Yvré-l'Évêque (S. Vacher, V. Bernard)... La seconde partie de cet ouvrage est consacrée à l'archéologie et l'histoire (culture matérielle et sources écrites). Parmi les quatorze contributions, le lecteur trouvera : L'histoire des Gaulois à la confluence des sources (O. Buchsenschutz), Le matériel archéologique d'Alésia ou les surprises de la chronologie absolue (M. Reddé), Le vin, le sang et le fer. Un passage de Polybe (II, 9) et le rôle du vin importé dans les cultes indigènes de la fin de l'âge du Fer (M. Poux, O. Nillesse)... La richesse et la variété des interventions font de ces actes une contribution essentielle à la connaissance régionale et générale de l'âge du Fer.

PRATIQUES FUNÉRAIRES ET SOCIÉTÉS DE L'ÂGE DU FER DANS LE BASSIN PARISIEN

• *Fin du VII^e s.-troisième quart du II^e s. avant J.-C.* BARAY (Luc). Paris : CNRS éditions, 2003. 454 p. : ill., 1 CD-ROM. (Supplément à Gallia ; 56). ISBN 2-271-05796-5. Broché : 120 €.

Cet important volume, destiné aux spécialistes, analyse les processus de transformation et d'évolution culturels, sociaux et historiques des populations du Bassin parisien de la fin du VII^e s. aux premières décennies du II^e s. av. J.-C., dans le contexte européen, appréhendés à travers la diversité des pratiques funéraires. Plus de 1 500 tombes ont été étudiées afin de quantifier les multiples composantes des pratiques funéraires. L'auteur s'attache à démontrer

que la variabilité des dépôts mobiliers et des pratiques funéraires révèlent une grande diversité de facteurs sociaux. Un CD-ROM accompagne cet ouvrage. De consultation très aisée, il propose cinq rubriques : des cartes du Bassin parisien, une typologie de la céramique, de la parure, des instruments de toilette, des armes, des outils..., une bibliographie, le catalogue des découvertes, classées par département et enfin la chronologie.

ANTIQUITÉ

L'ÉTABLISSEMENT RURAL ANTIQUE DE SOUMALTRE (ASPIRAN, HÉRAULT)

• *Ferme, auberge, nécropole et atelier de potier en bordure de la voie Cessero-Condatomagus (I^{er}-II^e s. ap. J.-C.), archéologie de l'A75.* THERNOT (Robert), BEL (Valérie), MAUNÉ (Stéphane). Montagnac : éd. M. Mergoïl, 2004. 388 p. : ill. (Archéologie et histoire romaine ; 13). ISBN 2-907303-81-3. Broché : 45 €.

Publication très complète des ensembles gallo-romains mis au jour sur la commune d'Aspiran, dans la vallée de l'Hérault, à l'occasion de la construction de l'autoroute A75. Des installations typiques pour la région : des bâtiments à vocation viticole et un atelier de potiers qui se développent jusqu'au II^e s. de notre ère ; une nécropole à incinérations de la même époque. Les recherches ont permis de reconnaître les vestiges de la célèbre voie qui reliait la plaine languedocienne à Millau via Lodève. Enfin, deux chapitres replacent le site dans son contexte environnemental.

ARCHÉOLOGIE DU VIN ET DE L'HUILE DANS L'EMPIRE ROMAIN

• BRUN (Jean-Pierre). Paris : Errance, 2004. 316 p. : ill. (Collection des Hespérides). ISBN 2-87772-293-7. Broché : 30 €.

Une synthèse thématique et largement documentée présentée province après province, à l'exception de la Gaule, la Germanie et la Bretagne qui feront l'objet d'un volume à paraître.

GALLIA, TOME 61, 2004

• Paris : CNRS éditions, 2004. 386 p. : ill., pl. en coul. ISSN 0016-4119. Broché : 59 €.

Au sommaire, un important dossier thématique consacré à l'Écriture dans la société gallo-romaine (11 articles sous la direction de Michel Feugère et de Pierre-Yves Lambert), augmenté de 5 articles sur divers sujets.

LA VILLA GALLO-ROMAINE DE CHAMP MADAME À BEAUMONT (PUY-DE-DÔME)

• *Habitat et ensemble funéraire de nourrissons.* ALFONSO (Guy) dir., BLAIZOT (Frédérique) dir. Lyon : ALPARA, 2004. 282 p. : ill. en noir et en coul. (DARA ; 27). ISBN 2-9516145-7-8. Broché : 30 €.

Issue de l'archéologie préventive, cette publication fait suite à une étude pluridisciplinaire menée sous la direction de G. Alfonso et F. Blaizot, sur le site de Champ Madame, au sud de Clermont-Ferrand. Le cadre géographique et géomorphologique du site est exposé dans le chapitre 1, suivi de l'étude des occupations antérieures à l'établissement de la villa (périodes laténienne et gallo-romaine) dans le chapitre 2, le chapitre 3 est consacré à l'étude archéologique, architecturale et chronologique de la villa, les études de mobilier (excepté celle du mobilier des tombes) font l'objet du chapitre 4, le chapitre 5 est consacré à l'ensemble funéraire d'enfants décédés en phase infantile déposé à Pourliat, le chapitre 6 traite de l'occupation médiévale du site, et pour finir le chapitre 7 replace la villa au sein du réseau d'occupation du sol de la Limagne de la fin de l'âge du Fer jusqu'au haut Moyen Âge. La *pars urbana* et la *pars rustica* de la villa ont été reconnues et les rares éléments de décor et de mobilier attestent la richesse et l'importance de cet établissement rural de rang supérieur, probable propriété d'un patricien de la cité arverne.

VIENNE, INSCRIPTIONS LATINES DE NARBONNAISE, TOME V.1

• RÉMY (Bernard) dir., BERTRANDY (François), KAYSER (François), PELLETIER (André), RÉMY (Bernard), WIBLE (François). Paris : CNRS éditions, 2004. 407 p. : ill. (Supplément à Gallia ; XLIV). ISBN 2-271-06113-X. Broché : 60 €.

Il s'agit de l'édition du premier volume consacré à la cité de Vienne. Il contient une introduction copieuse consacrée aux origines de cette colonie, à ses institutions, son statut et à l'histoire de l'épigraphie de la cité. Puis vient le corpus des inscriptions de la cité et celles des rives du Rhône. Chaque inscription fait l'objet d'un dessin ou d'une photographie suivi d'un commentaire onomastique et historique.

TOUTES PÉRIODES ET VARIA

BOURGOGNE DU PALÉOLITHIQUE AU MOYEN ÂGE

• *Dossiers d'archéologie, déc. 2004.* Dijon : éd. Faton, 2004. 87 p. : ill. en noir et en coul. Archéologia hors série, n° 11. ISSN 1141-7137. Broché : 8,50 €.

Ce dossier est édité à l'occasion de la tenue d'une importante exposition au musée archéologique de Dijon, Regards sur l'archéologie en Bourgogne. Il fait le point sur les plus importantes et les plus récentes découvertes en Bourgogne. Une vingtaine d'articles qui accordent une large place aux périodes les plus anciennes jusqu'à l'Antiquité. Seuls deux articles sont consacrés au Moyen Âge.

RITES FUNÉRAIRES DE LA FIN DE LA PRÉHISTOIRE AU MOYEN ÂGE

• Nîmes : Conseil général du Gard, 2004. 63 p. : ill. (Archéologie gardoise ; 1). ISBN 2-907597-01-9. Broché.

Premier numéro d'une petite collection qui propose au grand public des « dossiers thématiques » sur l'archéologie du département du Gard. Au sommaire de cette première plaquette un panorama des rites funéraires de la Préhistoire au XV^e siècle par des spécialistes de la question : Claude Raynaud, Henri Dudaÿ et Valérie Bel.

FLEUVES ET MARAIS, UNE HISTOIRE AU CROISEMENT DE LA NATURE ET DE LA CULTURE

• *Sociétés préindustrielles et milieux fluviaux, lacustres et palustres : pratiques sociales et hydrosystèmes.* BURNOUF (Joëlle) dir., LEVEAU (Philippe) dir. Paris : CTHS, 2004. 493 p. : ill. (Archéologie et histoire de l'art ; 19). ISBN 2-7355-0561-8. Broché : 35 €.

Une quarantaine de communications groupées en 3 thèmes : Les Sources de la connaissance (sources écrites, sources archéologiques, croisement de sources), L'Exploitation des milieux humides : la biodiversité et les conflits d'usage (pêche, exploitation du milieu palustre, usages, transport et énergie), La Gestion des espaces hydrauliques et la question du risque (espaces hydrauliques, sites à risque).

ARCHÉOLOGIE DU VIN ET DE L'HUILE DE LA PRÉHISTOIRE À L'ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE

• BRUN (Jean-Pierre). Paris : Errance, 2004. 226 p. : ill. (Collection des Hespérides). ISBN 2-87772-285-2. Broché : 39 €.

Une synthèse thématique et largement documentée. Une importante introduction apprend à distinguer une installation pour le vin d'une installation pour l'huile. Suivent huit chapitres : Aux origines de la viticulture et de l'oléiculture, la vigne et l'olivier dans le monde grec, le Proche-Orient et l'Asie mineure, L'Égypte ptolémaïque, L'Afrique punique, La Péninsule ibérique, La Gaule et *Massalia*.

APPROCHE ARCHÉOLOGIQUE DE L'ENVIRONNEMENT ET DE L'AMÉNAGEMENT DU TERRITOIRE LIGÉRIEN

• *Colloque d'Orléans, nov. 2002. Neuville-aux-Bois : Fédération archéologique du Loiret ; Orléans : Études ligériennes, 2004. 290 p. : ill. en noir et en coul. Broché.*

En novembre 2002 eut lieu à Orléans un important colloque sur l'aménagement du territoire ligérien. Rassemblant des professionnels de l'archéologie et des aménageurs, il fut le lieu de discussions et d'échanges pluridisciplinaires sur l'apport de l'archéologie dans la mise en œuvre d'une saine gestion de l'environnement et d'un aménagement équilibré du territoire. Les actes paraissent aujourd'hui, classés en cinq grands thèmes rassemblant 27 communications : Environnements et sociétés, les données de la Préhistoire (Les systèmes fluviaux de la vallée du Loir Vendômois, par J. Despriée et P. Voinchet), Environnements et sociétés aux périodes protohistorique et antique (Quelques éléments nouveaux sur l'émergence du fait urbain à Orléans, par T. Massat), Reconstituer les environnements : apports de la palynologie, de l'archéozoologie et de la morphologie (Le problème des ports de Loire dans l'estuaire, de la période gallo-romaine au Moyen Âge, par A.-L. Cyprien et L. Visset), Le développement urbain (Topographie et constitution de l'espace urbain à Blois [Loir-et-Cher], de La Tène finale à l'an Mil. Apport des recherches archéologiques préventives depuis 1990, par D. Josset, V. Aubourg, F. Couvin, S. Riquier), Activités et aménagements liés à la Loire (L'espace ligérien : archéologie du lit mineur. Apports et questionnements, par E. Miéjac).

VESTIGES ARCHÉOLOGIQUES DU LIBAN

• BLAS DE ROBLÈS (Jean-Marie), PIERI (Dominique), YON (Jean-Baptiste). Avignon : Édisud, 2004. 215 p. : ill. en noir et en coul. ISBN 2-749-0459-7. Broché : 35 €.

Cet ouvrage, très richement illustré, est destiné à un public de non-spécialistes. Il comprend une introduction historique depuis la Préhistoire jusqu'aux Croisades, au fil des civilisations phénicienne, hellénistique, romaine, byzantine et islamique. Le livre est ensuite conçu comme une série de monographies consacrées aux sites majeurs de ce pays. Sont étudiés ainsi Tyr, Sidon, Berytus (Beyrouth), Byblos, Héliopolis (Baalbek), Aanjar et Tripoli. Les principaux musées archéologiques de Beyrouth font également l'objet d'une notice détaillée.

EXPOS

HYPOLITE MULLER, PRÉCURSEUR DE LA PRÉHISTOIRE ALPINE

jusqu'au 30 juin 2005, musée dauphinois, 30, rue Maurice-Guignoux, 38000 Grenoble ;
tél. : 04 76 85 19 01.

CHASSEURS DE RENNE DES ALPES AUX PYRÉNÉES

jusqu'au 13 juin 2005, musée de Préhistoire régionale, rue Loridan-Larchey, 06500 Menton ;
tél. : 04 93 35 84 64.

DES RACINES COMMUNES

jusqu'au 15 mai 2005, musée du Rouergue, musée archéologique, 12630 Montrozier ;
tél. : 05 65 70 75 00 ;
fax : 05 65 70 77 75.

TRÉSORS MÉROVINGIENS D'ALSACE : LA NÉCROPOLE D'ERNSTEIN (VI^e-VII^e SIÈCLES)

jusqu'au 31 août 2005, musée archéologique, Palais Rohan, 2, place du Château, 67000 Strasbourg ;
tél. : 03 88 52 50 00.

FEMMES-DÉESSES

24 mars-2 octobre 2005, Musée des Tumulus de Bougon, La Chapelle, 79000 Bougon ; tél. : 05 49 05 12 13 ; musee-bougon@deux-sevres.com
Créée par le Laténium de Neuchâtel en Suisse, cette exposition a pour thème la figuration de la femme à travers l'archéologie. Quel rôle jouaient les femmes dans différentes civilisations, au fil des millénaires ? Quels étaient leur pouvoir, leur statut, leurs droits ? Symboles de fécondité, de sagesse et de vie, que ce soit sous la forme d'objets de culte ou de la vie quotidienne, les femmes sont omniprésentes dans les collections archéologiques. Quelque 180 pièces provenant du Proche et du Moyen Orient, d'Égypte, de Grèce et d'Étrurie sont mises en parallèle avec divers objets issus des collections des musées de Neuchâtel, de Fribourg, de Schaffhausen (Suisse), de Treignes (Belgique) et du musée Carnavalet et la bibliothèque du film (Paris).

HISTOIRES SOUS-MARINES

jusqu'au 30 juin 2005, musée des Phares et Balises, Phare du Creac'h, 29242 Ouessant ;
tél. : 02 98 48 80 70.

LES 50 ANS DU GROUPEMENT ARCHÉOLOGIQUE DU MÂCONNAIS

jusqu'au 24 mai 2005, musée des Ursulines, 20, rue des Ursulines, 71000 Mâcon ;
tél. : 03 85 39 90 38.

PAGÈS D'ALLARY : UN PIONNIER DE L'ARCHÉOLOGIE DANS LE CANTAL

jusqu'au 30 septembre 2005, musée des Beaux-Arts, 37, rue des Carmes, 15000 Aurillac ;
tél. : 04 71 45 46 10.

FUTUR ANTÉRIEUR. QUE RESTERA-T-IL DE NOTRE MONDE EN 4005 ?

jusqu'au 19 juin 2005, musée départemental de Préhistoire, 71960 Solutré-Pouilly ;
tél. : 03 85 35 85 24 ;
fax : 03 85 35 86 83 ;
museesolutre@cg71.fr

TEMPS DU RÊVE-TEMPS DES HOMMES, 40 000 ANS D'ART EN AUSTRALIE

18 mars-18 septembre 2005, musée départemental de Préhistoire d'Île-de-France, 48, avenue Étienne-Dailly, 77140 Nemours ; tél. : 01 64 78 54 80. Ouvert tous les jours de 10 h à 12 h et de 14 h à 17 h 30. L'exposition permet de confronter l'histoire de l'art rupestre des aborigènes d'Australie et des œuvres d'art contemporaines. Depuis au moins 40 000 ans, les aborigènes peignent, chantent et racontent leur histoire mythologique. Leurs grands mythes, appelés « rêves », continuent d'être représentés aujourd'hui. En 1971, ils manifestaient leur refus de l'assimilation forcée, revendiquant, non seulement, le droit de conserver leur religion et leur organisation sociale, mais aussi, de reconquérir leurs terres. Leurs peintures, sur écorce d'eucalyptus en utilisant des pigments naturels, ou à l'acrylique sur toile ou sur soie (batik), ont été achetées par des musées et des collectionneurs et reconnues comme de véritables œuvres d'art. La présentation et la diffusion de ces œuvres allaient contribuer à la restitution de leurs sites sacrés et de leurs terres.

X^e JOURNÉES-DÉBATS DE CONSERVATION PRÉVENTIVE

9-10 juin 2005, université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne, UFR d'art et d'archéologie, 3, rue Michelet, 75006 Paris ; tél. : 01 53 73 71 11.

ARCHÉOMÉTRIE 2005

19-22 avril 2005, colloque du GMPCA (Groupe des méthodes pluridisciplinaires contribuant à l'archéologie) à l'Institut national des sciences et techniques nucléaires (INSTN, Saclay, Essonne). Une fiche de préinscription est disponible sur le site internet du congrès en format Word (<http://www.ladir.cnrs.fr/GMPCA2005/>). Contact et informations : Anne Morel, Archéométrie 2005, Laboratoire Pierre-Süe, Bât. 637, CEA Saclay, 91191 Gif-sur-Yvette ; fax : 01 69 08 69 23 ; GMPCA2005@iscsa.cnrs.fr

XI^e JOURNÉES DES RESTAURATEURS EN ARCHÉOLOGIE

16-17 juin 2005, à Nantes. Contact : laboratoire Arc'Antique, 26, rue de la Haute-Forêt, 44300 Nantes ; tél. : 02 51 81 09 40 ; fax : 02 51 81 09 36 ; arc.antique@wanadoo.fr

CONGRÈS INTERNATIONAL DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉTUDE DE LA CÉRAMIQUE ANTIQUE EN GAULE (SFECAG)

5-8 mai 2005, à Blois. Thèmes : spécificités et diffusion de la céramique gallo-romaine en région Centre ; actualité des recherches céramiques.

Renseignements : SFECAG : 8, rue Beaujour, 13006 Marseille.

LES STRUCTURES EN CREUX

7-9 octobre 2005. Contact : APAB, 36, rue du Docteur-Schmitt, 21850 Saint-Apollinaire ; tél. : 03 80 77 67 08 ; fax : 03 80 77 65 36.

ANTHROPOLOGIE, ÉVOLUTION ET HISTOIRE DES PEUPELEMENTS

25-25 mai 2005, colloque du GALF, à Toulouse. Secrétariat du congrès : galf2005@yahoo.fr

LE BESTIAIRE DANS LES EXPRESSIONS GRAPHIQUES POST-PALÉOLITHIQUES EN MÉDITERRANÉE OCCIDENTALE

juillet 2005, à Nice. Renseignements : Philippe Hameau, Lamic, université de Nice-Sophia Antipolis, 98, boulevard Édouard-Herriot, BP 3209, 06204 Nice cedex ; tél. : 04 93 37 54 ou 04 94 86 39 24 ; fax : 04 94 86 48 12 ; hameau@unice.fr



Abonnement ou commande

BULLETIN À DÉCOUPER OU À PHOTOCOPIER

Abonnement ou commande à retourner à

Inrap publication - 7, rue de Madrid, 75008 PARIS
Tél. : 01 40 08 80 53 - Fax : 01 43 87 18 43

Abonnement

À partir du n° (préciser) pour 3 numéros (1 an)
France et communauté européenne : 22,87 euros - Étranger : 22,87 euros + frais de port

Total en € : _____

Commande au numéro

- France et communauté européenne, le numéro : 7,62 euros
- Étranger, le numéro : 7,62 euros + frais de port (N° 5, 6 et 10 épuisés)

N° 1 N° 3 N° 7 N° 9 N° 12 N° 14
 N° 2 N° 4 N° 8 N° 11 N° 13 N° 15

Total en € : _____ **Total général en € :** _____

Veillez trouver ci-joint mon règlement, à l'ordre de l'agent comptable de l'Inrap

- Chèque
- Virement code banque Recette générale des Finances [30081] / guichet [75000] n° compte [00001004017] clé RIB [57]
- Pour les administrations ou sociétés sur facture enexemplaires

Nom : _____ Prénom : _____ Raison sociale : _____

Tél. : _____ Fax : _____ e-mail : _____

Adresse pour l'expédition de la revue :

Adresse de facturation (si différente de l'adresse d'expédition) :

À _____ le _____

Signature, cachet



Institut national
de **recherches**
archéologiques
préventives



7, rue de Madrid - 75008 Paris